

4. Biuletyn 1-4 czer.

**BIULETYN POLSKIEGO TOWARZYSTWA
JĘZYKOZNAWCZEGO**

**BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ POLONAISE
DE LINGUISTIQUE**

ZESZYT IX — FASCICULE IX

Z ZAŚILKU PREZ. RADY MINISTRÓW I WYDZ. NAUKI MINISTERSTWA OŚWIATY

KRAKÓW — CRACOVIE

GEBETHNER I WOLFF

1949

**BIULETYN POLSKIEGO TOWARZYSTWA
JĘZYKOZNAWCZEGO**

**BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ POLONAISE
DE LINGUISTIQUE**

ZESZYT IX — FASCICULE IX

Z ZASIŁKU PREZ. RADY MINISTRÓW I WYDZ. NAUKI MINISTERSTWA OŚWIATY

KRAKÓW — CRACOVIE

GEBETHNER I WOLFF

1949



I
Biulet
2
4105

99 | IX

Egz. ob.

70/49

1. W. Doroszewski. Le VI Congrès International des Linguistes. Paris, 19—24 VII 1948.

Le Comité Organisateur du VI Congrès International des Linguistes n'a épargné aucun effort pour permettre aux congressistes de tirer le plus grand profit du Congrès et de mêler, à l'occasion, l'agréable à l'utile. Aussi tous ceux qui ont pu prendre part au Congrès de Paris leur gardent un souvenir reconnaissant.

L'ensemble de l'oeuvre du Congrès ne pourra être apprécié qu'après la parution du recueil complet des Actes où se trouveront toutes les contributions apportées par les congressistes aux problèmes qui avaient été mis à l'ordre du jour. Mais les problèmes eux-mêmes peuvent, d'ores et déjà, fournir matière à discussion. Cette discussion peut être considérée comme faisant suite aux débats dont retentissait la salle des séances pendant la durée du Congrès.

Il n'y avait au Congrès que des séances plénières, cette organisation ayant sans doute été conçue comme devant parer à l'inconvénient de l'émiettement des problèmes dans les séances de section. Les questions dont le Congrès avait à s'occuper avaient toutes un caractère général, ce qui est en principe un témoignage de l'importance croissante des problèmes généraux en linguistique. Mais la chose avait — constatons-le — ses inconvénients. Une salle où sont réunies des centaines de congressistes (et le nombre total de ceux-ci dépassait cinq-cents) ne crée pas une ambiance qui favoriserait une analyse recueillie de problèmes théoriques. La dernière circulaire du Comité Organisateur avait annoncé aux congressistes que tous, qu'ils eussent ou non, envoyé leurs communications, seraient autorisés à titre égal d'intervenir dans les débats. Par suite de ceci, avant même que les rapporteurs géné-

raux eussent commencé leurs rapports, on pouvait lire au tableau les noms de ceux qui comptaient participer à la discussion, et c'étaient ceux pour lesquels l'intervention dans la discussion était le seul moyen de présenter, ne fût-ce que sous forme abrégée, un travail entrepris et préparé en vue du Congrès. La discussion, par suite de cela, nécessairement, manquait d'unité.

Voyons les problèmes qui avaient été formulés dans les circulaires et discutés en séances.

Question I. «Existe-t-il des catégories qui soient communes à l'universalité des langues humaines? Dans quelle mesure peut-on asseoir sur l'étude des catégories une classification structurelle des langues? Quelles corrections doit apporter en cette matière une étude diachronique aux conclusions de l'étude synchronique?»

Le rapporteur général à qui avait échu la tâche de trouver des réponses plausibles à ces questions a été M. L. Hjelmslev de l'Université de Copenhague. Son rapport, lors de l'ouverture du Congrès, n'était pas encore imprimé. Comme il serait difficile de baser des appréciations sur l'impression d'un rapport entendu, mais non lu — et comme d'ailleurs ceci pourra être fait lorsque le rapport aura été publié — analysons plutôt les questions elles-mêmes.

«Existe-t-il, nous demande-t-on, des catégories qui soient communes à l'universalité des langues humaines?» Existe-t-il, me permettrai-je d'ajouter à cette question, un autre moyen de la résoudre que de rapprocher les résultats d'une étude — entreprise sous un angle général — de langues particulières ou de groupes de langues?

Il ne s'agit pas d'une comparaison superficielle de quelques caractères généraux se trouvant, pour ainsi dire, à fleur de peau des langues (comme par exemple les formes casuelles, les modes etc.), mais de la recherche des principes directeurs déterminant la structure et l'histoire (les deux notions, contrairement au dogme saussurien, étant inséparables) de chaque langue. Un coup d'œil de comparatiste ne suffit pas pour découvrir ces principes directeurs. Seul, un spécialiste avisé de ce qui se passe dans le domaine qui lui est familier, qui s'offre à ses yeux dans toute la complexité des faits de détail, peut découvrir l'agencement de ces faits et formuler, le cas échéant, les lois auxquelles ils obéissent. Au lieu de demander: «existe-t-il des catégories universelles?»

n'aurait-il pas été plus opportun d'adresser à chaque linguiste la question suivante: quelles sont dans le domaine de votre spécialité les tendances ou quels sont les faits qui ont, selon vous, un caractère général et permettant de supposer qu'ils seront observables dans d'autres langues? En rapprochant les réponses concrètes données par les représentants des diverses branches de la linguistique on pourrait dresser un tableau général qui ne serait pas une *vana imago*, mais représenterait une somme de connaissances utiles de tendances parallèles, de faits comparables, constatés au moyen de la méthode inductive, la seule qui garantisse des résultats positifs de la recherche. Le Congrès étant le rendez-vous d'un grand nombre de linguistes, il aurait pu être utilisé aux fins d'une organisation concrète du travail.

«Dans quelle mesure peut-on asseoir sur l'étude des catégories une classification structurelle des langues?» Quel est le sens précis de cette question? Les travaux préparatoires sont-ils déjà assez avancés pour qu'une réponse concrète à cette question soit possible? Un classement structurel des langues peut être basé sur l'étude des catégories dans la mesure dans laquelle la connaissance des faits rend plausible ce procédé — c'est, pour le moment, tout ce qu'il y a à dire à ce sujet. Il s'agit avant tout de dégager les catégories mêmes dont il est question, dont on ne sait pas encore au juste ce qu'elle doivent représenter, mais au sujet desquelles nous sommes engagés à nous prononcer comme si les choses étaient déjà mises au point. Poser le problème de cette manière, c'est, nous semble-t-il, créer une situation à laquelle est applicable la formule: mettre la charrue devant les boeufs. C'est une manière de disposer la charrue et les boeufs qui ne promet pas des résultats.

«Quelles corrections doit apporter en cette matière une étude diachronique aux conclusions de l'étude synchronique?» La question exprime un état d'âme: celui de l'attente d'un linguiste éveillé et s'intéressant aux problèmes de méthode — mais pas plus: elle est en ce sens prématurée que les dépouillements nécessaires ne sont pas encore faits et ils constitueraient les seules prémisses possibles d'une réponse.

Le rapport de M. Hjelmslev, consacré à la première question, en fonction peut-être de la manière dont les problèmes avaient été posés, avait un caractère abstrait. Le rapporteur, en résumant

les communications qui avaient trait à la question I, sembla considérer la mienne comme se rapportant plutôt au domaine d'une seule langue, le polonais. Je voudrais, à l'occasion, élucider ce point, car il s'agit d'une question de méthode. Ma communication (qui paraîtra d'ailleurs dans les Actes du Congrès) avait pour titre: «Un principe fondamental de la structure des mots». Le matériel sur lequel j'opérais était essentiellement polonais, mais la conclusion avait un caractère général. Je tenais à faire voir — et c'était cela que visait le titre — que la structure des mots — polonais — se composait d'éléments qui, au point de vue logique, correspondent aux éléments constitutifs de la phrase simple, à savoir aux notions de sujet, de prédicat, de complément (= sujet passif), de copule et d'attribut. Je citais des faits polonais en les rangeant de manière à en faciliter la comparaison avec les faits des autres langues. C'est cette comparaison qui, seule, permettra de contrôler le principe et de définir sa portée. J'ai d'ailleurs, depuis, étendu ma recherche à des domaines autres que le polonais et ne me suis jusqu'à présent, heurté nulle part à des faits qui infirmeraient ma thèse¹. D'ailleurs, je cite mon cas à titre d'exemple seulement. S'il y avait eu au Congrès des séances de section, chaque linguiste aurait pu se documenter dans le domaine des faits particuliers dont il aurait besoin. J'ai par exemple tiré un grand profit d'un entretien avec l'éminent basquisant, M. Lafon, auprès duquel je me renseignai sur la structure du basque.

S'intéresser aux faits de détail appartient, croyons-nous, au métier du linguiste tout aussi bien que s'intéresser aux raisons qui donnent à l'ensemble des faits de détail un caractère et une physionomie. La linguistique ne se divise pas en deux compartiments: celui des choses générales et celui des faits particuliers, mais elle forme un tout indissoluble, un ensemble où tout se tient, ou du moins devrait se tenir.

«Il n'y a», à proprement parler, «de science que du général», comme disait Henri Poincaré (en répétant d'ailleurs, sans le savoir peut-être, la formule de Bacon: »non est scientia nisi de generalibus, de singularibus non est scientia«), mais le pro-

¹ Dont l'expression la plus simple serait celle-ci: la structure des mots repose sur les notions de sujet et de prédicat. Ces notions constituent-elles des *constantes* de la conscience de l'homme? ceci est une question à part.

pre du général est de faire mieux comprendre le fait particulier en le faisant sortir de son isolement, et le propre du fait particulier est de refléter le général. En fait de méthode, c'est comme en toute chose la proportion qui importe et c'est la notion même de proportion qui manque aux formules vagues.

Un des congressistes, M. Orr de l'Université d'Edinbourg, a deux fois exprimé un sentiment qui était certainement celui de la grande majorité des linguistes réunis au Congrès: une fois, lorsqu'il déclara, étant intervenu dans une discussion: «I have no interest for metaphysical linguistics», et une autre fois, lorsque dans le discours qu'il adressait au nom des congressistes au Comité Organisateur il constata qu'il était dangereux de s'élever dans les régions stratosphériques, d'où la terre et les langues qui y sont parlées paraissent quelque chose de bien petit et de bien insignifiant.

Il serait difficile de rendre compte de tous les débats, signalons seulement leurs sujets.

Question II: «Dans quelles limites et dans quelles conditions l'étude synchronique et l'étude diachronique font-elles apparaître une solidarité et une interdépendance entre la structure phonique et la structure grammaticale d'une langue?» Le rapport de M. Roman Jakobson de l'Université Columbia à New York consacré à cette question était intitulé: «The phonemic and grammatical aspects of language in their interrelations». J'aurai l'occasion de revenir à cet intéressant exposé.

Question III: «Peut-on poser une définition universellement valable des domaines respectifs de la morphologie et de la syntaxe?» Rapporteur M. Bohumil Trnka de l'Université de Prague (qui, de même que M. Jakobson, fut empêché de venir au Congrès, mais dont le rapport fut publié dans le recueil préliminaire des actes).

Question IV: «Dans quelles conditions et dans quelles limites peut s'exercer sur le système morphologique d'une langue l'action du système morphologique d'une autre langue? Et de quelles conséquences sont ces actions pour l'accession des langues moins évoluées au rôle de langues de culture?» Rapporteur M. Hans Vogt de l'Université d'Oslo.

Question A. Terminologie linguistique. Rapporteur M. Jules Marouzeau de l'Université de Paris.

Question B. Enquête linguistique. Rapporteur M. Willem Pée de l'Université de Liège qui présenta au Congrès un rapport riche, bien documenté et plein de renseignements.

Question C. Statistique linguistique. Rapporteur M. Marcel Cohen de l'Ecole des Hautes Etudes de Paris. Le rapporteur constate que «dans une période des études linguistiques (...) on s'est efforcé d'obtenir d'abord de la précision qualitative» et maintenant «il convient (...) que l'attention des linguistes se porte vers les notions quantitatives». «Savoir qu'une opposition fonctionnelle est important; mais il faudrait, dit avec justesse M. Cohen, pour utiliser le fait, connaître l'intensité de ce fonctionnement et son importance par rapport à d'autres». Une commission de statistique linguistique fut créée et rattachée au CIPL, à laquelle prirent part M. Sommerfelt comme président, et M-lle Mohrmann, MM. Cohen, Doroszewski, Georgiev, Mossé, Ross, Spang comme membres. M. Trnka absent, a été élu membre de la commission.

Question D. Interlinguistique. Rapport préliminaire de M. André Martinet de l'Université Columbia de New York.

On voit, combien a été vaste le programme du Congrès. Malgré les quelques réserves que nous avons formulées dans la première partie de ce compte rendu, qui d'ailleurs, à strictement parler, n'en est pas un, on ne saurait trop souligner l'importance et l'à-propos d'un congrès comme celui de Paris. Tous les congressistes éprouvent le sentiment d'une vive et sincère gratitude pour le Comité Organisateur du Congrès présidé avec autant d'autorité que d'élan scientifique par M. Vendryes qui était aidé dans sa lourde tâche par «le dynamisme souriant» (suivant une expression de M. Orr rendant hommage aux organisateurs du Congrès) du Secrétaire Général, M. Lejeune.

2. Z. Klemensiewicz. Lokalizacja podmiotu i orzeczenia w zdaniach izolowanych.

Ważności zagadnienia szyku nie trzeba dowodzić. Zarówno w opisie formy zdania, jak przy wydobywaniu różnych jego odcieni znaczeniowych względ na szyk może odegrać wybitną rolę. Dotyczy to zwłaszcza składni stylistycznej, kiedy analiza zdania ma ująć i wskazać prócz jego zawartości komunikatywnej

współczynniki uczucia i woli. Także przy charakterystyce indywidualnych właściwości i skłonności składniowych poszczególnych osobowości pisarskich nie można pominąć szyku jako ważnego elementu różnicującego.

Wyniki dotychczasowych badań nad polskim szykiem są raczej nikłe. Z prac ujmujących to zagadnienie ze stanowiska ogólniejszego można wymienić: a) E. Bernekera «Die Wortfolge in den slavischen Sprachen» Berlin 1900, gdzie autor opiera się jednak głównie na materiale rosyjskim, a stosunki polskie w skromnej tylko uwzględnia mierze; S. Szobera «Podzielność psychologiczna a układ wyrazów w zdaniu słowiańskim» odb. ze Sborníku Prací I Zjezdu slov. filologů II Praha 1931; b) K. Nitscha «Szyk wyrazów w języku polskim» Por. Jęz. I (1901) 81—3, II (1902) 109—10, 124—6; K. Konińskiego «Niech Imię Jego będzie pochwalone» JP VIII (1923) 65—76, 103—110; S. Szobera «Zasady układu wyrazów w zdaniu polskim» Spraw. N. T. W. 1933. Ponadto mamy kilka prac odnoszących się do pozycji w zdaniu poszczególnych części mowy lub wyrazów, mianowicie: H. Gaertnera «O szyku przymiotników» Warszawa 1934 i «Szyk przymiotników w języku polskim» S. A. U. 28; J. Rozwadowskiego «Kilka uwag o szyku przymiotników w polszczyźnie» JP II (1914) 175—80; między innymi pisze o 'szyku zaimka wskazującego L. Miletič w artykule «Показателнитѣ мѣстоименія въ постпозитивна служба» Symb. in hon. J. Rozwadowski (1928) II 121; K. Nitsch «Szyk *się*» JP XXI (1936) 154—5; R. Zawiliński «Gdzie jest miejsce w zdaniu dla zaimka zwrotnego *się* i cząstki *by?*» Por. Jęz. 1922 1—5; S. Szober «W jakim miejscu powinniśmy kłaść czasownik?» Por. Jęz. 1934, 149—51; J. Rossowski «*Się*» Por. Jęz. 1932, 138, «Kłopoty z enklitykami» Por. Jęz. 1936/7, 20—22.

Do sformułowania jakiejś uogólniającej zasady zmierza Szober. Zarówno w wymienionych poprzednio pracach, jak i w godnych w tym związku wzmianki: «Единъ основенъ принципъ на нареждане думитѣ въ българското изречение» Сборникъ въ честь проф. Л. Милетичъ 1933 oraz «Une loi générale de l'ordre des mots en vieux-grec et latin» Biul. P. T. J. VI 52—7, przewija się ta sama myśl: 1. podmiot psychologiczny zajmuje początkowe miejsce w zdaniu, a orzeczenie psychologiczne — położenie końcowe; 2. położenie początkowe słowa

orzekającego jest charakterystyczną właściwością zdań opowiadających, a właściwym jego miejscem w zdaniach opisujących i wyrażających sądy jest położenie końcowe.

Takie stanowisko Szobera nasuwa pewne wątpliwości. Przede wszystkim podstawowe dla jego teorii pojęcia «podmiotu psychologicznego» i «orzeczenia psychologicznego» są nie tylko w szczególnej interpretacji niektórych danych faktów dość nieuchwytne, ale też wprowadzają analizę zdania na płaszczyznę pozajęzykową i pozagramatyczną, mianowicie postawy psychicznej, jaką przybiera wobec treści zdania osoba mówiąca. Chociaż zjawiska językowe mogą być rozważane i objaśniane także od strony psychologicznej, to przecież pierwszym wysiłkiem lingwisty musi być próba ich ujęcia i oświecenia ze stanowiska językowo-gramatycznego. Trzeba i to zauważyć, że Szober analizuje problem na bardzo małej ilości faktów, sugerując niesłusznie ich typowość, a przeto powszechną prawdziwość wniosku wysnutego z ich analizy. Po wtóre uzależnienie szyku orzeczenia od opowiadającego lub opisowo-sądzącego toku staje się od razu teoretycznie wątpliwe, gdy się weźmie pod uwagę, że opis nieraz splata się z opowiadaniem, a i rozumowanie wciąga je oba w swój zakres. Co ważniejsza, że jeśli można od biedy orzec o przeważnie opowiadającym, opisującym lub rozumującym toku rozległych struktur, jak np. powieść historyczna, krajobraz lub rozprawa naukowa, to w odniesieniu do poszczególnego zdania z takiej większej całości wyjętego brakuje bardzo często sprawdzianów, które by pozwoliły z obiektywną pewnością zakwalifikować je do jednego z tych trzech rodzajów.

Należałoby tedy — moim zdaniem — podjąć badania nad lokalizacją podmiotu i orzeczenia, jako podstawowym i wyjściowym problemem szyku zdania, unikając niedostatków metody Szobera. Przyjmuję zaś następujące wytyczne tego badania: 1. Trzeba się oprzeć na dość obfitym ilościowo materiale przykładowym, który z większym prawdopodobieństwem ograniczy jednostronność, a coś dopiero przypadkowość, wniosków, który pozwoli na wydobycie pewnych wskazówek statystycznych, wyznaczających główne tendencje, jako podstawę normy. 2. Trzeba dążyć do objaśnienia zagadnień szyku przede wszystkim przez analizę gramatyczną i przy pomocy pojęć gramatyczno-syntaktycznych. 3. W badaniu należy mieć na oku nie pojedyncze

wyrwane z kontekstu zdanie, lecz całą wypowiedź, w którą ono wchodzi jako składnik nadrzędnej struktury. Zwłaszcza po spełnieniu tego postulatu można sobie wiele obiecywać, ponieważ syntaktyczny stosunek nawiązania pewnego zdania do jego jedno- czy obustronnego sąsiedztwa w wypowiedzi odbija się niewątpliwie w jego szyku, o czym szczegóły podam w dalszych studiach temu zagadnieniu poświęconych.

Zanim jednakże zacznie się badać wpływy, jakie na lokalizację podmiotu i orzeczenia w zdaniu nawiązanym wywierają zdania poprzedzające je i następujące po nim w większej wypowiedzi, jako syntaktycznej strukturze nadrzędnej, należy ustalić normę szyku podmiotu i orzeczenia w zdaniu pojedynczym od takich wpływów wolnym. Bo dopiero z opozycji normy szyku w zdaniu niezależnym i w zdaniu nawiązanym wyniknąć mogą pewne podstawy dla ustalenia w nim owych wtórnych strukturalnych odchyłań.

Takie zdanie niezależne może wystąpić w dwojakiej sytuacji. Z pierwszą spotykamy się w wypowiedzi złożonej z większej ilości zdań pojedynczych, stanowiących jednakże jeden ciąg, który nazywam luźnym. Także zdanie (lub jego równoważnik) w ciągu luźnym nazwiemy zdaniem luźnym. Są to wypadki na ogół rzadkie. Przykładu szeregu zdań luźnych dostarcza nam taki encyklopedyczny opis: *Małże. Zewnętrzna powierzchnia skorupy ma rozmaitą rzeźbę. Skorupa składa się z węglanu wapnia. Otwór ustny leży wśród płatów gębowych. System nerwowy składa się z trzech par zwojów nerwowych, charakterystycznych dla mięczaków. Serce przebite jelitem. Nerki zwane narządem Bojanusa stoją w związku z osierdziem. Narządy rozrodcze uchodzą na zewnątrz albo za pomocą nerek lub też zupełnie oddzielnie. Małże są obu- lub rozdzielno- płciowe.* — Każde z tych zdań z osobna jest gramatycznie niezależne i zrozumiałe bez względu na zdania otaczające, pod jednym warunkiem, że się je odniesie do ośrodka myślowej zawartości wypowiedzi wyrażonego w tytule: *Małże*. Powyższy przykład poucza zarazem, że normalnym szykiem w zdaniach luźnych jest *P—O*, tzn. przedorzeczeniowa lokalizacja podmiotu.

Ale szczególną wartość dla naszego problemu posiadają wypadki, gdzie cała wypowiedź wyczerpuje się w jednym niezależnym zdaniu. Zdanie tego rodzaju nazywam izolowanym; jest ono doskonale niezależne, bo nie tylko wolne od jakichkol-

wiek związków gramatycznych z otoczeniem wypowiedzi, jak się to dzieje także w zdaniach luźnych, ale też od treściowej współprzynależności do tego samego wątku kontekstowego, co właśnie w ciągu luźnym zachodzi. Niniejszy artykuł ma za zadanie analizę szyku podmiotu i orzeczenia w takim właśnie zdaniu izolowanym.

Przykłady zdania izolowanego nie są stosunkowo częste. Stanowią je przede wszystkim przysłowia, sentencje, maksymy. Należą tu i definicje, prawa oraz twierdzenia naukowe ujęte w lapidarną postać jednego zdania pojedynczego, oczywiście pod warunkiem, że nie ma w nich gramatycznego śladu tego, że stanowią punkt wyjścia albo wynik dedukcyjnego względnie indukcyjnego toku rozumowania.

Z powyższych dwu zakresów zaczerpnięto materiał następujących rozważań. Głównie wyzyskano Samuela Adalberga «Księgę przysłów, przypowieści i wyrażen przysłowiowych polskich» 1889—1894. W mniejszej ilości wzięto przykłady z podręczników różnych nauk właśnie dlatego, że co do ich całkowitej izolacji nie zawsze można mieć pewność. Z materiału przysłowiowego wyłączono wszystkie wypadki znamienne formą mowy wiązanej, ponieważ względ na rym i rytm właściwy pewnej mierze wierszowej wpływa niechybnie na świadome naruszenie normalnej lokalizacji podmiotu i orzeczenia.

Wśród 1400 zbadanych przykładów¹ da się stwierdzić przewaga szyku *P—O*, która wynosi około 75%. Jest to zupełnie uzasadnione w mnóstwie wypadków, kiedy zdanie ocenia, charakteryzuje ludzi, zwierzęta, rzeczy itp. Jasność przedstawienia wymaga wysunięcia na uprzednie miejsce podmiotu, do którego odbiorca ma odnieść i nawiązać określającą go czynność lub właściwość, zawartą w zamierzonym następnym odcinku zdania. Np. *Uroda cnotę krasi. Urząd czleka probuje. Każdy ma swoją wadę. Stare ustawy, świeże potrawy są najlepsze. Cicha woda mosty rwie. Deszcz ranny, gniew panny, płacz wdowy i taniec starej baby niedługo trwają. Złe towarzystwo na złe wychodzi. Dobry towar sam*

¹ Większość ich zebrali członkowie seminarium wyższego języka polskiego U. J. w r. ak. 1946/7: M. Brodowska, H. Lenarczykówna, A. Siudut, M. Załupska, I. Klemensiewiczówna, M. Kowalik, K. Bartoszyński, z którymi omawiałem na podstawie swoich hipotez roboczych zagadnienie szyku w zdaniu pojedynczym.

się chwali. Świnia swinią będzie. I święci mają swoje brodawki. Śmierć wszystko zamyka. Śmierć wszystko równa. Śmierć najprędszego dogoni. Ślepy ślepego prowadzi. Szlachectwo za cnotą idzie. Szwec bez butów chodzi. Szczęście głupim sprzyja. Strach ma wielkie oczy. Każda sroczka swój ogonek chwali. Wszystkie rzeki do morza wpadają. Każdy wiek ma swoje prawa. Iloczyn kilku liczb różnych od zera jest też różny od zera. Pole kwadratu jest określone przez podanie długości jego boku. Zmienna y jest funkcją zmiennej x . Pierwiastek z iloczynu liczb nieujemnych równa się iloczynowi poszczególnych czynników. Równanie stopnia n nie może mieć więcej niż n pierwiastków. Równanie trzeciego stopnia posiada przynajmniej jeden pierwiastek. Dwa punkty okręgu dzielą okrąg na dwa łuki. Suma dwóch boków trójkąta jest większa od trzeciego boku. W ruchu jednostajnie przyspieszonym bez prędkości początkowej prędkość jest proporcjonalna do czasu. Ładunek, wzbudzony przez influencję na przewodniku otaczającym ładunek wzbudzający ze wszystkich stron, jest ściśle równy ładunkowi wzbudzającemu.

Jak powyżej zaznaczyłem, przysłowia rymowane nie stanowiły podstawy wniosków uogólniających; ale jest rzeczą znaną, że nawet wśród nich na 220 zbadanych przykładów 63% ma szyk $P-O$.

Tej to panującej tendencji przeciwstawia się około 25% wypadków z szykiem $O-P$. Dwa względy można tu wskazać jako domniemane motywy uchylenia od normy.

Pierwszy to взгляд na wrażliwość zdania. Przez «wrażliwość» rozumiem zdolność danego wypowiedzenia (zdania lub równoważnika) wywołania wyższego stopnia uwagi, zainteresowania, czasem wzruszenia lub pobudzenia odbiorcy. Tworzę ten termin od notowanego w Słowniku warszawskim przymiotnika *wrażliwy*, który znów pochodzi od potocznie znanego czasownika *wrażyć*, *wrażać* w tym tu ważnym odcieniu znaczeniowym, który Słownik wileński notuje jako «działać mocno jaką myślą na umysł, aby w nim pozostała obecna»; Słownik warszawski zna *wrażliwość*, której znaczenia tylko z cytatu z Wojciecha Gersona domyślać się pozwala: «Tego rodzaju wrażliwość, która na harmonii barw, na ich sile, żywości i warunkach opierając się, najżywiej oko i czucie patrzącego uderza», co uwydatnia także uczuciową płaszczyznę wrażliwości. Sprawa wiąże się z tak pojętą

funkcją mowy: od strony nadawcy jest ona wyrażająca: a) intelektualna, tzn. ujawnia treści myślowe; b) emocjonalna, tzn. odsłania stany uczuciowe, wzruszenia, nastroje itp.; c) autoratatywna, tzn. objawia stany pożądawcze; od strony odbiorcy albo ściślej ku stronie odbiorcy jest ona wrażliwa: a) komunikatywna, tzn. przekazuje, przyswaja pewne wiadomości; b) emocjonująca, tzn. wywołuje stany uczuciowe, wzruszenia, nastroje itp.; c) ekscytująca, tzn. pobudza do pewnych pragnień, żądań i związanych z nimi działań. Wypowiedzenie w swej funkcji wyrażającej jest wyraziste, w swej funkcji wrażliwej wrażliwe. (Można by tu użyć poręczniejszych terminów: ekspresja i ekspresywny oraz impresja, impresywny, ale z powodu rozmaitego rozumienia i stosowania przez różnych autorów pierwszej ich pary łatwo o dwuznaczność i nieporozumienie, czego wolałbym uniknąć). Każde wypowiedzenie jest jakoś wyraziste, oczywiście niekoniecznie w emocjonalnym i autorytatywnym aspekcie wyrazistości. Wrażliwość wypowiedzenia zależy od użycia środków zdolnych do osiągnięcia odpowiedniego wyniku w sposobie przyjęcia tego wypowiedzenia przez odbiorcę. To użycie środków może być bez umyślnego zamiaru skuteczne, ale najczęściej jest świadome i obliczone na taką właśnie a nie inną reakcję odbiorcy. I tu okazuje się wewnętrzna zależność wyrazistości i wrażliwości: im doskonalsza wyrazistość, tym skuteczniejsza wrażliwość wypowiedzenia. Świadomy zamiar nie jest wprawdzie koniecznym warunkiem wysokiego stopnia wrażliwości, ale bardzo często wybitna wrażliwość wypowiedzenia jest następstwem zamierzonej staranności o jego wyrazistość.

Ta dygresja wydała mi się konieczną, jeśli objaśnienie odstępstwa od normy szyku w zdaniu izolowanym (a to samo dotyczyć będzie różnych rodzajów zdania nawiazanego) ma się uchronić przed zarzutem powierzchowności lub wymijania trudności. Inwersja normalnego szyku $P-O$ na $O-P$ nastąpi bowiem wtedy, kiedy dzięki niej mówiący spodziewa się uzyskać taką wyrazistość swego wypowiedzenia, jaka mu zapewnia najlepszą wrażliwość.

Wracamy teraz do pytania, skąd się bierze szyk $O-P$. Może ono też przybrać postać, dlaczego i po co mówiący odstępkuje od szyku $P-O$. Na pytanie, dlaczego mówiący w pewnych wypad-

kach używa szyku $O-P$, a w innych tego nie czyni, czyli dla-
czego raz wydaje mu się normalny szyk $P-O$ wystarczającym,
a kiedy indziej nie, lingwista nie może dać odpowiedzi. Wypo-
wiedzenie z takim właśnie a nie innym układem wyrazów jest
przecie przejawem i produktem powikłanego nieraz przeżycia
psychicznego, którego analiza i interpretacja nie należy do zadań
językoznawcy. Natomiast może lingwista przypuścić cel, intencję
przemieszczenia w zdaniu izolowanym szyku $P-O$ na $O-P$.

Są tu dwa główne wypadki:

A. Mówiący kieruje uwagę odbiorcy przede wszystkim na
O lub grupę O, do której sam przywiązuje większą wagę,
ponieważ O lub grupa O:

- a) rozstrzyga o właściwym sensie całego zdania;
- b) może pobudzić wyobraźnię lub uczucie odbiorcy
czynnikiem dramatycznym wydarzenia się, działania
się, stawania się, bytu, co wszystko wyraża właśnie
osobowa forma orzeczenia;
- c) aktualizuje treść zdania-przysłowia na tle jakiejś
jego wypowiedzeniu towarzyszącej sytuacji.

Nazwijmy tę funkcję szyku $O-P$ uwydatniającą.

Niepotrzebnym, ale i daremnym trudem byłoby chcieć za-
liczyć każdy poszczególny wypadek do jednej z wymienionych
kategorii drugiego stopnia *a-c*. Są wypadki wyraźne, ale prze-
ważnie łączą się te różne funkcje częściowe, a zależnie od oko-
liczności towarzyszących wypowiedzeniu przysłowia, sentencji
itd. interpretacja może być chwiejna. — Przycisk zdaniowy pada
przeważnie na O. Oto przykłady: *Wydarzyło się ślepej kurce
ziarnko. Trafiło mięso na ząb. Użałował się wilk kobyły. Nauczy
bieda pierogów jeść. Zjadł pies sadło. Poznał pies psa. Wypłynęła
oliwa na wierzch. Zdechl pies. Dala mu pszczoła miodu. Porwała
się mucha na niedźwiedzia. Przygania ślepy ciemnemu. Czuje pies
sadło. Doczeka się sierpa pokrzywa. Wolno psu i na Pana Boga
szczekać. Trudno przeciw wodzie płynąć. Kole prawda w oczy.
Trafił swój na swego. Przyjdzie ścieżka do drogi. Jest sposób na
sposób. Wraca się świnia do tarliska. Doczeka się świeczka wie-
czora. Goli Pan Bóg bez mydła. Obejdzie się cygańskie wesele bez
marcypanów. Ujdzie kiep za blazna. Trafiła kosa na kamień. Na-
laził kogut perłę. Nie wraca się nazad upłyniona woda. Nie ostoi
się woda w miechu. Nie wskóra jeden przeciw wielom. Nie urodzi*

wilk sobola. Nie pomoże wronie kąpanie. Nie może być ziarno bez plewy. Nie będzie z tej rży mąka. Nie wskrzesi racja zguby. Nie trzeba nam w cudzym oku paździorka szukać. Nie stanie skórka za wyprawkę. Nie czyni wojaka złota szabla. Nie pomoże umarłemu kadzidło. Nie skryje diabeł konskiego kopyta.

Jak widać z przykładów, stanowiących drobną część rozporządkalnego materiału, skłonność do wysunięcia się na pozycję przedpodmiotową ma orzeczenie zaprzeczone i właśnie przez to noszące na sobie akcent ważności, choć oczywiście i w tym typie trafi się szyk *P—O*, np. *Na zajacu świat nie stoi. Ryba w wodzie nie utonie. Kruk krukowi oka nie wykole. Od zbytku głowa nie boli.* Jest to tym więcej znamienne dla zdań z orzeczeniem *nie ma(sz)*, ponieważ ich podmiot występuje w niezwyklej formie dopełniacza, która wysunięta na początek zdania raczej narzucałaby odbiorcy mniemanie, że nie wyraża podmiotu, np. *Nie ma zboża bez kłkolu. Nie masz prawa na serce. Nie masz skutku bez przyczyny. Nie ma stawu bez grobli. Nie ma reguły bez wyjątku. Nie ma dymu bez ognia. Nie ma głupich.*

Jest w tej kategorii inna grupa, która daje się dobrze pod względem formalnym określić. Jeśli mianowicie podmiot jest wyrażony zaimkiem osobowym *ja, ty, my, wy* lub wskazującym *on* itd., *to*, a nie ma na sobie wyraźnego przycisku treściowego, zajmuje miejsce po orzeczeniu. Jest to zrozumiałe, ponieważ orientację co do podmiotu daje pod względem formalnym osobowa forma czasownika, pod względem faktycznym sytuacja towarzysząca wypowiedzeniu, np. *Nauczę ja cię gwizdać po kościele. Nauczę ja cię pacierza. Nauczę ja cię tańcować. Sprawię ci chustkę do nosa. Przyjdiesz ty jeszcze na moje podwórko. Zapłaci on w dzień śmierci. Nie zamąci on nikomu wody. Nie wypadł on sroce spod ogona.*

Orzeczenie nie musi stać właśnie na pierwszym miejscu, ale jest w pierwszej przedpodmiotowej części zdania. Dzieje się to wtedy, gdy najsilniejszy przycisk treściowy pada na jakiś składnik określający i dlatego on właśnie wysuwa się na pozycję początkową, ciągnąc za sobą orzeczenie, które jest drugie z rzędu pod względem ważności, i tym się tłumaczy jego lokalizacja tuż po składniku określającym, przed podmiotem. Np. *Przy pochlebcy zjadł pies serek. U dobrego pisarza nie ma złego pióra. Dobrej przadce nie braknie koszuli. Po śmiechu poznaje jeden błazen drugiego. W kartach nie ma brata. Zgodą stoi kraj i lud.*

Szczególnie wyraźnie objawia się ta względna ważność orzeczenia w tych wypadkach, w których najważniejszy składnik określający należy do grupy podmiotu; orzeczenie rozcina bowiem wtedy grupę podmiotu na dwie części, byle utrzymać się na pozycji przedpodmiotowej, np. *Na dobry towar trafi się kupiec. W dostatku trudno miarę zachować. I na równej drodze można się potknąć. Uschłemu drzewu trudno się odrodzić. Cudzym łąco szafować. Baby trudno oszukać. Na głupie pytania nie ma odpowiedzi. Na babski upór nie ma lekarstwa. Od starości i śmierci nie ma lekarstwa. Na śmierć nie ma lekarstwa.*

B. Drugi główny wypadek szyku $O-P$ zachodzi, kiedy mówiący przy pomocy tego środka przygotowuje odbiorcę na należyte ujęcie P , którego rola, ważność, doniosłość, czasem nieoczekiwana osobliwość przedstawi się wyraźniej dopiero na tle O . Przycisk zdaniowy pada w tych wypadkach na P . Będzie to funkcja przygotowująca szyku $O-P$.

Np. *Przyszła bieda na utrapienie. Ożenił się głód z pragnieniem. Przysięgali się dwóch na jednego. Godzi się czasem prawdę zamilczeć. Matką plotek jest próżnowanie. Nie czekają jednego dła. Pouczającym dowodem odsuwania podmiotu na koniec zdania, przez co właśnie chce się uwydatnić jego ważność, są wypadki z dwoma w pewnej mierze przeciwstawionymi sobie podmiotami, np. *Są ludzie i ludziska. Są gusta i guściki*, lub z podmiotem, którego ważność uwydatnia wyraz nacisku *i*, np. *Takie tajemnice wiedzą i woźnice.**

Funkcję przygotowującą ma szyk $O-P$ także w zdaniach, których pierwszą część stanowi grupa O , a na jej czele stoi jakiś składnik określający i pod silniejszym przyciskiem zdaniowym, np. *Z dobrego żołnierza będzie dobry gospodarz. Z tej pszenicy nie będzie mąka. I na naszej ulicy będzie prątnik. Nie jednakowo śpiewa smutny i wesoły. I na starego przyjdzie głupota. W każdej bajce jest prawda na dnie. W każdej bajce jest albo pies szary, albo kot szary. Nie zawsze się dają łapać bobry. Nie z każdego żaka bywa książd. Rady doda czas. Przy pszenicy musi być kółol. Z przykrej prawdy rodzi się nienawiść. Przy orle żywią się i wróble. Po śmiechu następuje płacz. Po weselu bywa smutek. W czerwcu pod czerwcem siedzi czerwiec.*

Ilość zdań typu B jest znacznie mniejsza niż typu A. Jest to zrozumiałe, ponieważ ważność podmiotu uwypukla normalny

szyk $P-O$, a użycie przestawionego szyku $O-P$ stanowi środek wyjątkowego spotęgowania wyrazistości i wrażliwości panującej kolejności $P-O$. Istotnie spotykamy czasem to samo przysłowie z obojakim szykiem, np. *I na słońcu są plamy. Plamy są i na słońcu.*

Prócz względu na wrażliwość wypowiedzenia, którą mówiący osiąga przez odstępstwo od przeważającego szyku $P-O$, można wziąć pod uwagę wzgląd na eurytmię zdania. Każę ona mianowicie unikać takich zespołów wyrazowych, które jako zestroje akcentowe wywołują przykre wrażenie dla pocucia rytmu. Przy badaniu naszego problemu bardzo często nawet ulega się pokusie, aby tu właśnie szukać przyczyny uchylenia od normy. Ponieważ jednak gra tu zbyt wielką rolę podmiotowe, nieraz chwiejne odczucie, należałoby uciekać się do takiej interpretacji w wypadkach raczej wyjątkowych. Ale niezawodnie trafiają się takie wypadki, gdzie czynnik eurytmiczny stanowi o szyku. Weźmy np. zdanie: *Rozgniewał się burmistrz gdański na króla holenderskiego.* Jądro wypowiedzi tkwi w kontraście *burmistrz gdański — król holenderski* i z tego powodu wskazane jest umieszczenie obu tych członów w sąsiedztwie. Wobec tego dwie są możliwości redakcyjne: jedna jak powyżej, albo druga: *Burmistrz gdański na króla holenderskiego się rozgniewał.* Otóż wydaje się bardziej eurytmicznym układ:

Rozgniéwał się | burmistrz | gdáński | na króla | hòlenderskiégo
niż

Burmistrz | gdáński | na króla | hòlenderskiégo | się rozgniéwał.

Podobnie zdanie *Żłé być | názbyt | dóbrym*, w którym ze względów znaczeniowych nie można rozłączyć grupy *być nazbyt dobrym*, straciłoby na eurytmii przy szyku *Być názbyt | dóbrym | żłé.* Bardziej eurytmicznym jest tok: *Pòbratáta się | śwínia | z pastúchem*, niż *Śwínia | z pastúchem | się pobratáta* albo *Śwínia | pòbratáta się | z pastúchem*; już lepszym byłby tok: *Śwínia | się pobratáta | z pastúchem*, który jednak rozrywa dwa kontrastujące w pewnym sensie rzeczowniki. Wyższy jest stopień eurytmii szyku: *Nápewniéjsze | świadéctwo | jést sumiénie | włásne*, niż *Sumiénie | włásne | jést nápewniéjsze | świadéctwo.*

Niewątpliwie jest pewna ilość wypadków, w których szyku $O-P$ nie da się uzasadnić żadnym z dwu rozważonych powyżej względów. Daną treść można by równie wyrazić i eurytmicznie

uksztaltować przy zachowaniu szyku $P-O$. I rzeczywiście trafiają się takie dublety tego samego przysłowia, np. *Nie stanie pokuta za grzech* lub *Pokuta za grzech nie starczy*. *Ciągnie wilka przyrodzenie do lasu* lub *Przyrodzenie ciągnie wilka do lasu*. *Nie opłaci się skórka za wyprawkę* lub *Skórka za wyprawkę nie stanie*. *Nie wyleże sowa sokoła* lub *Sowa sokoła nie wyleże*. Można tu niekiedy przypuścić, że o odmiennym w obu wypadkach szyku rozstrzyga postawa mówiącego, który raz przywiązuje większą wagę do podmiotu, kiedy indziej do orzeczenia, co znów może zależeć od nieuchwytnych dla badacza okoliczności towarzyszących mówieniu. Jak chwiejną może być interpretacja pewnego zdania, pokazuje np. *Na wszystko jest przysłowie*, które można rozumieć albo tak, że jest na wszystko przysłowie, albo że przysłowie jest na wszystko. Podobnie w treści zdania *I między apostoły byli Judasze* można raz chcieć uwydatnić, że byli Judasze, kiedy indziej, że byli Judasze wśród apostołów. Albo w zdaniu *Kraczą na mnie wszyscy* może iść o podkreślenie, że wszyscy na mnie kraczą, albo że kraczą na mnie wszyscy. W żywej mowie oba te alternatywne odcienie mogą się realizować niedwuznacznie dzięki ruchomemu akcentowi zdaniowemu. W danym przysłowiu szyk uwydatnia tylko jedną z tych alternatyw.

W bardzo wielu przykładach chwiejność szyku $P-O$ lub $O-P$ jest po prostu przypadkowa. Ponieważ dla zdań izolowanych istnieją dwie rozmaicie uzasadnione możliwości lokalizacji podmiotu i orzeczenia, mówiący może w danym wypadku bez zastanowienia i nieumyślnie sięgnąć do jednego z tych wzorów. Byłby to w zakresie szyku ten sam objaw, który zauważamy w swobodnym posługiwaniu się np. formą *profesorzy* lub *profesorowie*, *postaci* lub *postacie*, w dowolnym rozpoczynaniu zdania czasowego wyrazem *gdy* albo *kiedy* itp. itp.

Dodajmy na koniec dla ścisłości, że w «Księdze przysłów» Adalberga są przykłady z szykiem $O-P$, które w analizie zagadnienia trzeba pominąć, bo albo trudno pochwycić ich właściwy sens, np. *W lesie nie ma błędu*. *Nie ma rzepy*, albo też nie są one prawdziwie izolowane, ponieważ widocznie wiążą się z jakimś domyślnym kontekstem, najprawdopodobniej w rozmowie, bez którego byłyby niezrozumiałe, np. *Wtedy był czort jeszcze małym chłopcem*. *Pomarli dobrzy*.

3. J. Kuryłowicz: Le problème du classement des cas.

§ 1

L'analyse incorrecte des tours prépositionnels nous semble avoir été jusqu'ici un des obstacles les plus sérieux à une analyse adéquate de la catégorie des cas. Dans les essais récents consacrés aux cas (L. Hjelmlev¹, R. Jakobson², A. W. de Groot³) les tours prépositionnels sont soit passés sous silence soit traités d'une manière autre que les formes casuelles «synthétiques». En établissant la *valeur générale* d'un cas M. Jakobson découpe les tours prépositionnels en *préposition* + *forme casuelle* (cf. accusatif p. 248, génitif 260/261, instrumental 268, datif 272, locatif 274—276), en détruisant ainsi l'unité morphologique formée par la préposition et la désinence casuelle qui en dépend. De même M. de Groot quand il parle de la «dominance» (de la rection) des cas dans *extra urbem* ou *per urbem* (p. 124), semble penser à une dichotomie [= préposition (regens) + forme casuelle (rectum)].

Or ce qui est de première importance c'est le fait que cette espèce de rection n'est pas du tout comparable à des exemples comme *facere aliquid*, où il y a un groupe de deux mots autonomes liés par une relation syntaxique, celle de subordination, *facere* étant le determinatum (dm), *aliquid* le determinans (ds). La dichotomie *facere aliquid* en *facere* et *aliquid* est une dichotomie correcte. Celle de *extra urbem* en *extra* + *urbem* est au contraire une dichotomie fausse. Le substantif *urbs* ne détermine pas *extra*, lequel n'est pas un mot autonome, il n'est pas lui non plus déterminé par *extra*, si l'on emploie le terme *détermination* en parlant de rapports syntaxiques entre mots autonomes. Le mot autonome *urbs* est au contraire déterminé par la préposition *extra* de la façon dont est déterminé un thème ou une racine par une désinence flexionnelle ou par un suffixe de dérivation, c.-à-d. par un morphème non-autonome (synsémantique). Le morphème *extra* implique de son côté la désinence de l'accusatif (*urb-em*). La structure morphologique du tour prépositionnel *extra urbem*

¹ *La catégorie des cas* I, 1935; II, 1937.

² *Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre* (Travaux du Cercle Linguistique de Prague VI, 1936, p. 240—288).

³ *Les oppositions dans les systèmes de la syntaxe et des cas* (Mélanges Bally, 1939, p. 107—127, surtout p. 120 ss.).

est donc la suivante: morphème autonome (autosémantique) = racine *urb-*; morphème synsémantique = préposition *extra*, donc *extra urb-*, implication *purement formelle*, du côté de *extra*, de la désinence de l'accusatif, d'où *extra urb-em*.

Autrement dit: une première dichotomie du tour *extra urbem* dégage d'une part la racine nue (ou le thème nu), de l'autre, la préposition *extra* avec la désinence d'accusatif qui en dépend. C'est seulement une bipartition subséquente qui nous permet de décomposer le dernier morphème en un sous-morphème principal, porteur du sens (la préposition) et un sous-morphème complémentaire (la désinence d'acc.). Rien de plus banal qu'une telle structure morphologique. Cf. les pluriels allemands en *-er* impliquant le sous-morphème secondaire de l'umlaut (**Wald-er* > *Wälder*), ou les différentes formations indoeuropéennes à suffixes primaires, lesquels entraînent souvent un vocalisme déterminé de la racine (**loukos*, **luks* etc.).

Ce qui est particulier, dans le cas de la préposition, c'est que bien que n'étant pas un mot autonome mais un morphème, elle jouit d'une certaine indépendance par rapport au substantif déterminé, indépendance révélée surtout par la possibilité d'une intercalation, entre préposition et substantif, d'autres membres autonomes d'un groupe syntaxique: *ad ripam Rhodani* = *ad Rhodani ripam*. Cette liberté relative, du reste restreinte, ne saurait d'aucune manière assurer aux prépositions un rang supérieur à celui des désinences casuelles de cas dits «synthétiques», comme p. ex. l'instr., l'ablatif ou le loc. de l'indien. Au point de vue fonctionnel les deux moyens d'expression se trouvent sur le même niveau. En faisant l'analyse du système verbal français personne ne songerait à faire un départ entre les formes «synthétiques» du présent, de l'imparfait, du passé défini, et les formes «analytiques» du parfait et du plusqueparfait, en refusant à les traiter ensemble. Or le caractère auxiliaire des verbes *avoir* et *être* prête déjà à la discussion puisque surtout le premier connaît sans doute des emplois d'un verbe autonome. Une préposition pourrait s'employer comme adverbe (cf. p. ex. l'emploi de *avec*) que cela ne lui enlèverait point son caractère de morphème non-autonome à l'intérieur d'un tour prépositionnel. Certes les prépositions tirent leur origine en règle soit d'adverbes soit de tours adverbiaux. Le changement en préposition a lieu au moment où l'adverbe ou

le tour adverbial, déterminés jusqu'ici par le substantif, deviennent, par un reversement de hiérarchie, des déterminants non-autonomes de ce dernier. P. ex. *à cause de la grève* est d'abord égal à (*à cause* → *de la grève*), où la flèche indique la direction *déterminé* → *déterminant*, et puis devient (*à cause de*) ← *la grève*. Le morphème non-autonome *à cause de* consiste d'un sous-morphème principale *à cause* et du sous-morphème casuel *de*, ce qui constitue un parallèle complet à l'exemple *extra urbem* analysé plus haut. De même *grâce à*, etc. En français l'unité de *à cause de* est mieux perçue que n'était celle de *extra* + acc. en latin, parce que dans le dernier cas les deux sous-morphèmes n'étaient pas des éléments contigus.

Les prépositions des langues indoeuropéennes ont pu être aussi, à l'origine, des adverbess *apposés* à la forme casuelle, p. ex. **péri* (locatif figé), déterminant d'un nom au locatif, etc.

L'autonomie graphique des prépositions (*ad ripam* au lieu de **adripam* malgré le caractère atone de *ad*, découlant du manque d'autonomie sémantique) s'explique par la possibilité de constructions comme *ad Rhodani ripam*. Malgré son caractère proclitique l'élément *ad* n'est pas écrit en un mot avec le génitif *Rhodani*, qui suit immédiatement, puisqu'il est directement lié à *ripam*, son lien avec *Rhodani* n'étant qu'indirect. Si la préposition n'était jamais séparée par un autre mot du substantif auquel elle appartient, elle formerait une unité graphique avec ce substantif, tout comme inversement les postpositions sont dans l'écriture directement attachées au substantif précédent quand elles n'admettent aucun élément intermédiaire. Citons aussi comme parallèle graphique l'article défini français, italien, espagnol, anglais, allemand d'une part, l'article roumain ou scandinave de l'autre. L'autonomie graphique du premier, le manque d'autonomie du dernier ne reflètent qu'une règle d'ordre de mots (ou de morphèmes). En français l'article peut être détaché du substantif par l'intercalation d'un épithète (*le bon curé*), ce qui ne peut pas arriver en roumain (*omul mort*).

Une objection plus sérieuse que cet argument graphique c'est l'existence de prépositions régissant deux ou plusieurs formes casuelles différentes (*in urbe* : *in urbem*). En effet si dans de tels exemples la forme casuelle est, au moins dans une certaine mesure, indépendante de la préposition, n'est-il pas vrai que la dé-

sinence présente une valeur propre à côté de la valeur de la préposition? Pour répondre à cette question citons d'abord quelques exemples bien connus.

Tantôt le datif, tantôt l'accusatif apparaît après les prépositions v. irlandaises *air, fo, for, in(d)*. De même en allemand les prépositions *an, auf, hinter, in, neben, unter, über, vor, zwischen* régissent tantôt un datif-locatif, tantôt un accusatif du but. En polonais pour les prépositions *nad, pod, za* on emploie un instr. indiquant le lieu de repos ou un accusatif du but du mouvement, tandis qu'après *na, przy, w* la même différence de sens est rendue par l'alternance *locat. : accusatif*.

Dans ces exemples la valeur de la préposition reste toujours la même, mais le verbe de mouvement y ajoute la nuance additionnelle du *but* de sorte que p. ex. dans latin *in urbem ire* le tour *in urbe*, où la désinence de l'ablatif dépend de *in*, subit l'assimilation sémantique de la part du verbe de mouvement, d'où *ire in urbe* > *ire in urbem*. Au contraire *in urbe* est indépendant de l'entourage et peut se présenter aussi auprès des verbes de mouvement. Entre russe *on prygajet na stole* et *on prygajet na stol* il n'y a pas d'opposition *directe* qui nous permettrait de dégager deux valeurs indépendantes de *na stole* et *na stol*. Dans le premier exemple, *na stole*, le tour prépositionnel est plus marginal que dans le second (cf. *on pišet na stole*), dans le second exemple, *na stol*, il est plus central que dans le premier. Dans la phrase développée *v komnate on prygnul na stol* l'accusatif du but est plus central que le locatif *v komnate*. Si l'on y compare l'expression *prygajet na stole* on s'aperçoit que *na stole* correspond par sa position marginale à *v komnate* et non pas à *na stol*.

Une alternance parallèle *accusatif : ablatif* (point de départ) se laisse illustrer par grec *παρά* dans *ἤκω παρά σέ* «chez toi», *παρά βασιλέως ἤκω* «je viens de chez le roi». Mais le sens de *ἤκω* étant «arriver», l'accusatif du but dans *ἤκω παρά σέ* est plus central que le gén. (-abl.) du départ *παρά βασιλέως*¹.

Il y a aussi des exemples de prépositions construites avec deux ou plusieurs formes casuelles dont l'alternance s'explique

¹ *παρά* est à côté de *ὑπό* l'unique préposition grecque qui peut s'employer auprès d'un verbe de mouvement soit avec un gén. (-abl.) du point de départ, soit avec un accusatif du but, le sens fondamental de la préposition («chez, auprès») restant le même.

de façon toute autre que dans les exemples précédents. Si en lituanien *už* avec le génitif offre le sens «derrière», tandis que *už* + accusatif présente celui de «pour», nous avons pour ainsi dire affaire à deux prépositions différentes dont la rection différente ne constitue pas un problème synchronique. Notons que dans les alternances du type *in urbe* : *in urbem* la valeur de la préposition ne change pas, ce qui nous oblige à chercher la raison de la différence des cas qui en dépendent. Dans *už* la valeur de la préposition n'est au contraire déterminable *qu'ensemble* avec le cas régi.

Nous arrivons ainsi à la conclusion que les prépositions construites avec deux ou plusieurs cas ne sauraient constituer une preuve de l'autonomie de ces cas. L'analyse correcte nous amène à poser soit deux formes dont l'une est en relation sémantique avec le verbe et l'autre est libre, soit des complexes globaux *préposition* + *cas*₁ et *préposition* + *cas*₂, qui ne permettent pas de dégager *cas*₁ et *cas*₂ faute d'une identité de sens dans la préposition.

Ainsi l'argument principal en faveur d'une bipartition *extra* + *urbem*, *in* + *urbem*, *in* + *urbe* semble définitivement écarté. Le bipartition correcte est $\text{extra} \begin{array}{c} \text{urb} \\ \text{I} \end{array} \text{em} \begin{array}{c} \text{II} \end{array}$. Il en suit 1) que la forme casuelle ne se laisse pas dégager du tour prépositionnel; il n'est donc point permis de traiter cette forme casuelle sur le même plan que la forme casuelle libre ou régie, dépendant du verbe sans intermédiaire d'une préposition; 2) que la préposition n'est pas le *regens* de la forme casuelle, mais qu'elle est un sous-morphème, bien que principal, du morphème composé II (consistant de préposition + désinence casuelle). Ce qu'elle régit ou plutôt implique c'est donc uniquement la *désinence* casuelle et non pas le cas (la forme casuelle).

Le tour prépositionnel est pour les langues «analytiques» ce que dans les langues «synthétiques» est l'adverbe dérivé du substantif. La différence fonctionnelle entre un cas «analytique» (p. ex. français *de Pierre*, *à Pierre*) et un tour prépositionnel sera donc la même que celle entre un cas «synthétique» et un adverbe (dérivé). C.-à-d. tout comme les cas analytiques se recrutent de tours prépositionnels, la source naturelle du cas synthétique sera l'adverbe dérivé du substantif. La forme indienne *-tas* (type

mukhatāḥ), adverbe en védique et en sanscrit classique, est devenue une forme casuelle en moyen indien (*mukhato* au lieu de l'ancien ablatif *mukhāt*). De l'autre côté beaucoup d'adverbes ne sont que des *résidus* représentant des cas figés (p. ex. grec οἴκοι, lat. *certē*, russe *krugóm*), différenciés d'avec les cas vivants au moment d'un renouvellement formel du paradigme.

Le passage *adverbe* (ou *tour prépositionnel*) > *forme casuelle* et vice versa celui de *forme casuelle* > *adverbe* correspond à un élargissement ou un rétrécissement de l'emploi du morphème en question (suffixe, préposition; désinence). Une formation adverbiale, même productive, ne représente qu'une zone d'emploi relativement restreinte. Ainsi la formation *mukhatāḥ*, bien qu'elle soit vivante¹, ne comprend en v. indien qu'un petit nombre d'exemples. Cela s'explique par le contenu sémantique concret du suffixe adverbial, lequel par sa nature même n'admet pas un emploi illimité s'étendant à tous les thèmes nominaux. Son emploi sera donc borné à un certain nombre de racines dont le sens s'accorde avec la valeur du suffixe. Une fois que l'adverbe adopte la fonction propre à la forme casuelle, celle d'être *régi* par le verbe, la valeur sémantique concrète cède la place à la valeur syntaxique et le suffixe de dérivation devient une désinence flexionnelle. En même temps la zone d'emploi du morphème devient illimitée puisqu'étant devenu un signe syntaxique (là où la forme casuelle est régie) il est applicable à n'importe quel thème (ou racine) nominal. Adverbe, forme dérivée, et cas, forme fléchie, se distinguent foncièrement par l'étendue des sphères d'emploi de leurs morphèmes respectifs.

§ 2

Aucun problème morphologique ou phonologique offrant un certain degré de complication ne se laisse aborder avec succès sans l'établissement préalable du concept de la signification où plus généralement: de la *fonction*. Dans le domaine morphologique, le seul qui nous intéresse ici, M. Jakobson (p. 244, 252—3) distingue entre une *signification générale* («Gesamtbedeutung») et les *significations spécifiques* («spezifische Bedeutungen»), parmi

¹ *vivant* dans le sens que son rapport au mot-base est perçu et permet le cas échéant de procéder à la formation d'autres dérivés.

lesquels il y a une *signification principale* («Hauptbedeutung»). Cette distinction, valable dans le domaine sémantique, nous semble inutilisable une fois qu'on a affaire à un enchevêtrement de faits sémantiques et syntaxiques. A ce point de vue il nous paraît que l'analyse de M. de Groot (p. 124—127) marque un progrès sur les recherches de M. Jakobson, bien que nous ne saurions souscrire à toutes les thèses de l'éminent linguiste hollandais.

Dans l'article *Dérivation lexicale et dérivation syntaxique* (B. S. L. XXXVII, 1936, p. 79—92) nous nous sommes servi des expressions *fonction primaire* et *fonctions secondaires*. Auparavant nous les avons employées dans les *Etudes indoeuropéennes* (p. ex. p. 197). Dans le domaine phonologique cette distinction nous a aidé à établir les classes consonantiques et à élucider la question des sémivoyelles indoeuropéennes (*Contribution à la théorie de la syllabe*, cf. ici-même fasc. VIII, p. 109—110, notes 1 et 2). Les fonctions primaire et secondaires se définissent par le système linguistique et les conditions (le contexte) respectivement. Est fonction secondaire celle qui apparaît dans des conditions spéciales se laissant définir d'une manière *positive*¹. Suivant qu'il s'agit d'une fonction sémantique ou syntaxique, ces conditions sont d'ordre sémantique ou syntaxique. Une certaine fonction donnée par le système, appelée primaire, peut ainsi être modifiée de plusieurs manières en fournissant plusieurs fonctions secondaires. Nos termes seraient comparables à ceux de M. Jakobson, si *fonction* correspondait exactement à *Bedeutung*, ce qui n'est pas le cas. Dans une expression comme *manu dextra* on peut à la rigueur parler d'une signification de *u* dans *manu*, mais la désinence de gén. plur. *um* dans *potiri rerum* n'est qu'une simple marque de dépendance syntaxique («Feldzeichen»).

Comment appliquer les notions de *fonction primaire*, *secondaire* à l'analyse des cas? Prenons l'exemple de l'accusatif (indoeu-

¹ Du fait que les conditions sont spéciales il ne s'ensuit pas que la fonction secondaire (p. ex. la signification secondaire) soit plus *spéciale* que la signification primaire. Depuis Wundt («assoziative Verdichtung») on sait que les conditions spéciales peuvent *enlever* à la forme en question la partie du contenu sémantique qu'elle partage avec ces conditions. Aujourd'hui on parlerait de *dissimilation* qu'il s'agisse de phénomènes sémantiques ou phonétiques. Ainsi après une consonne palatale une voyelle palatale peut se dépalataliser (**kričēti* > *kričati*), mais d'autre part il peut y avoir assimilation d'une voyelle vélaire (p. ex. norois *hjárta* > suédois *hjärta*).

ropéen). Auprès les verbes transitifs, où il désigne l'objet externe ou interne (*affectum* ou *effectum*), sa désinence est sans aucune valeur sémantique, elle est purement le signe syntaxique de la subordination du nom au verbe. Mais en outre il y a, à titre d'emplois spéciaux, un acc. du but, de l'extension spatiale ou temporelle, du prix etc. Chacune de ces valeurs n'est propre qu'à un groupe de verbes déterminé au point de vue sémantique. Ainsi l'accusatif du but n'est possible qu'auprès les verbes exprimant un mouvement. L'accusatif de la durée (extension temporelle) est limité aux formes verbales contenant l'idée de la durée. Dans les langues slaves il s'emploie avec les formes verbales imperfectives. On peut dire p. ex. pol. *pisal dwa tygodnie* »il écrivait (pendant) deux semaines«, mais point *napisal dwa tygodnie* (*napisał* étant le perfectif de *pisal*)¹. Les verbes transitifs, auprès desquels s'emploie l'accusatif (du régime direct) ne sont pas au contraire définissables au point de vue sémantique. Leur marque caractéristique, la transitivité, est d'ordre syntaxique: le nom est tout simplement subordonné au verbe sans que la désinence de l'accusatif comporte une nuance spéciale imposée par le contenu sémantique du verbe.

On peut donc parler d'une fonction primaire de l'accusatif, laquelle est celle du régime direct, et d'une série de fonctions secondaires: acc. du but (*nagaram gacchati*, *Romam ire*), de l'extension, du prix, etc. Les conditions de l'emploi en fonction secondaire sont toujours définissables, et d'une manière positive. Ces conditions ce n'est pas le contexte au sens vague du terme, mais d'abord et surtout la valeur sémantique du verbe dont dépend la forme casuelle. La désinence de l'accusatif s'assimile au verbe en se pénétrant de son sens spécial. La fonction *primaire* de la forme par contre ne se laisse pas définir d'une telle manière. Pour employer la terminologie de Bühler (*Sprachtheorie*) elle est »*systembedingt*«, tandis que les fonctions secondaires sont »*feldbedingt*«.

Quand on analyse le contenu sémantique de la désinence de l'accusatif employée dans ses différentes fonctions, on s'aperçoit qu'il est zéro en fonction primaire, où il n'est en somme qu'un

¹ Nous faisons ici abstraction du fait que les différents accusatifs spéciaux sont en outre déterminés par le sens des substantifs respectifs: noms de lieu pour l'acc. du but, substantifs désignant une étendue temporelle pour l'acc. de la durée etc.

signe syntaxique pur, mais qu'il présente des nuances de sens différentes en fonction secondaire.¹ La forme casuelle de l'acc. fonctionne donc par conséquent comme *cas grammatical* dans *occidere hostem*, et comme *cas concret* dans *Romam ire, triginta annos vivere*, pol. *kosztuje jedna setkę*, etc. Un cas concret, tout comme un cas grammatical, est subordonné au verbe, mais sa désinence présente en outre un contenu sémantique, ce qui lui confère un caractère nettement adverbial. Cf. p. ex. véd. *divi* »au ciel« et *ihá* »ici« : l'indépendance sémantique, par rapport au verbe, du locatif et de l'adverbe, paraît identique. Cf. aussi l'ablatif *mukhât* et l'adverbe *mukhatâh*. Mais s'il est clair qu'un cas concret est plus près de l'adverbe qu'un cas grammatical, on se demande maintenant quelle est la différence entre le cas concret et l'adverbe.

Les cas concrets ont aussi leurs fonctions primaires et secondaires. Leur fonction primaire est adverbiale, mais ce qui les distingue de l'adverbe, c'est qu'ils connaissent aussi une fonction secondaire dans laquelle la désinence casuelle, dépourvue de toute valeur sémantique, devient un simple signe syntaxique. Cela arrive toujours lorsque le cas concret est *régi* par un verbe à valeur spéciale. On n'a qu'à consulter une syntaxe indoeuropéenne pour se convaincre que tous les cas concrets, tel l'instrumental, l'ablatif, le locatif, deviennent, auprès certains verbes, des cas grammaticaux. Si les verbes slaves ayant le sens de *secouer*, *brandir* etc. exigent un instrumental et non un accusatif, il y a là un phénomène de *rection*, laquelle prive les désinences relatives de leur contenu sémantique et les identifie, au point de vue de la valeur, avec la désinence de l'acc. du régime direct. En d'autres mots ces désinences deviennent pour ainsi dire des *variantes combinatoires* de la désinence de l'acc. du régime direct, variantes combinatoires conditionnées par les groupes sémantiques des verbes qui *régissent* les cas en question. Ainsi (Brugmann *Kurze vergleichende Grammatik* p. 422—3) l'ablatif est commandé par les verbes exprimant les notions 1) céder, tenir à l'écart, chasser; 2) être vide, avoir besoin, dépouiller; 3) provenir, surgir, naître; 4) faire, créer; 5) libérer, sauver, protéger; 6) prendre, recevoir; 7) rester en arrière, être distancé. Le sens du verbe combiné avec celui du nom détermine avec une netteté suffisante le rapport entre les deux de sorte que la désinence se vide de son contenu

sémantique (dissimilation). Mais la fonction *primaire* de l'ablatif n'est pas douteuse. Il désigne le point de départ de l'action. Que ce soit sa fonction primaire découle a) du fait qu'elle est indépendante de l'entourage, tandis que les groupes sémantiques régissant l'ablatif sont déterminés; b) du fait que les exemples de rection, où l'ablatif ne devient qu'une variante combinatoire de l'acc. du régime direct, sont nécessairement secondaires par rapport aux exemples dans lesquels l'ablatif justifie son existence à l'intérieur du paradigme par une valeur autonome.

Nous arrivons ainsi à une bipartition provisoire des cas *adverbaux* (noter la différence entre *adverbial* et *adverbial*, ce dernier terme s'opposant à *adnominal*):

- 1) cas grammatical¹ (acc. du régime direct):
 - a) fonction primaire *syntaxique*
 - b) fonction secondaire *adverbiale*
- 2) cas concrets¹ (tout le reste des cas obliques adverbaux):
 - a) fonction primaire *adverbiale*
 - b) fonction secondaire *syntaxique*.

Soulignons encore une fois que le passage de fonction primaire à fonction secondaire est toujours accompagné d'un *rétrécissement* des conditions dans lesquelles apparaît la forme casuelle. En fonction secondaire elle est restreinte à l'emploi auprès des verbes constituant des groupes sémantiques définissables. Les directions du passage *fonction primaire* > *fonctions secondaires* sont diamétralement opposées chez le cas grammatical et chez les cas concrets. Chez le cas grammatical il s'agit d'une *adverbialisation*, chez les cas concrets, d'une *grammaticalisation*. Le degré de l'une ou de l'autre se reflète immédiatement dans l'*étendue de l'emploi* de la désinence casuelle. Plus adverbial l'emploi du cas, moins grand le nombre de thèmes nominaux qui adoptent la désinence en question. L'accusatif du but ne s'emploie en somme qu'auprès les noms (propres ou appellatifs) qui désignent un lieu, l'acc. de l'extension temporelle n'apparaît que pour les

¹ Une terminologie *syntaxique* au lieu de *grammatical*, et *sémantique* au lieu de *concret* serait préférable. Mais la théorie des cas est déjà surchargée de termes de classement comme cas de *détermination interne et externe* (»innere, äußere Determination«) *cas locaux*, etc. Nous retenons donc une terminologie devenue familière.

substantifs désignant un espace de temps. Au contraire du moment où un cas concret entre dans un rapport de rection et que sa désinence se vide de son contenu sémantique, la sphère de son emploi s'élargit, c.-à-d. le nombre de thèmes susceptibles de l'adopter s'accroît. Il est p. ex. clair que chez les noms abstraits la désinence du locatif ne pourra pas avoir une signification concrète (locale), elle y aura d'abord et surtout la valeur d'un signe syntaxique.

La différence essentielle entre le cas grammatical et les cas concrets est non seulement le contenu sémantique de la désinence, mais aussi la position syntaxique par rapport au verbe. Prenons l'exemple *je reverrai mes collègues à l'école*. La position du régime direct par rapport au verbe est plus centrale que celle du locatif, laquelle est plus marginale. Autrement dit le locatif *à l'école* détermine le groupe *je reverrai mes collègues* considéré comme une unité relative. C'est justement parce que la forme de l'accusatif est un signe syntaxique liant le régime au verbe, que le lien entre les deux est plus étroit que celui entre le verbe et le locatif, dont la forme a une valeur concrète autonome, sans fonction syntaxique directe. Si ce locatif est subordonné au verbe, c'est uniquement grâce à son sens adverbial (dans *croire au Saint Esprit* la même forme a au contraire une valeur syntaxique). Le lien formel entre (*je*) *reverrai* et *mes collègues* (plus marqué dans les langues à flexion), le manque d'un tel lien entre (*je*) *reverrai* et *à l'école* est la cause du fait que (*je*) *reverrai* et *mes collègues* sont liés entre eux d'une façon plus étroite que le groupe (*je*) *reverrai mes collègues* n'est avec le locatif *à l'école*. Notation graphique: (*je reverrai mes collègues*) *à l'école*.

On voit par cet exemple l'importance, pour la théorie des cas, de la distinction entre les positions centrales et les positions marginales, importance illustrée déjà plus haut à propos de l'opposition *in urbe: in urbem*. Si le cas grammatical est plus central que le cas concret, l'est aussi un cas concret employé en fonction secondaire (syntaxique) par rapport à un cas concret à fonction primaire (adverbiale). P. ex. dans *potiri civitate armis* le premier ablatif, étant régi, est plus central que l'ablatif *armis*, à valeur instrumentale, lequel est libre; donc (*potiri civitate*) *armis*. Et enfin un cas grammatical employé en fonction secondaire (adverbiale) est plus marginal que le même cas en fonction primaire,

p. ex. *dies circiter XV (iter fecerunt)*. La *grammaticalisation* d'une forme casuelle consiste à lui conférer une position plus centrale parmi les déterminants du verbe, l'*adverbialisation* d'un cas le rejette au contraire vers la marge du groupe verbal.

Il va de soi que les expressions *central* et *marginal* n'ont rien à faire avec l'ordre des mots, lequel ne reflète pas toujours leur ordre *interne*.

§ 3

Jusqu'ici nous avons parlé des cas comme s'il n'existait que des cas adverbaux (= déterminant le verbe). Or il existe aussi d'autres formes casuelles qui correspondent à des fonctions syntaxiques différentes.

Un substantif peut fonctionner

- 1) comme sujet de la phrase;
- 2) comme apposition (épithète) d'un autre substantif, ou comme prédicatif;
- 3) comme prédicat;
- 4) comme détermination d'un verbe ou celle d'un nom.

Dans les langues indoeuropéennes 1) et 3) correspondent au nominatif, dont la fonction primaire est 1), et la fonction secondaire, 3). En slave la fonction prédicative est partiellement représentée par l'instrumental: d'où le problème sémantique de son délimitation avec le nominatif. Un substantif employé comme apposition se comporte essentiellement comme un adjectif: il s'accorde avec le substantif déterminé en cas et nombre (pas toujours en genre). Ses désinences casuelles sont des marques purement syntaxiques notant la subordination. Mais ce n'est pas la désinence par elle-même qui marque la subordination, c'est plutôt son accord avec celle du nom déterminé, lequel est pertinent. On pourrait parler d'un cas spécial de l'apposition, cas dont la désinence apparaît sous la forme de variantes combinatoires dépendant de la désinence du substantif déterminé.

La revue de toutes les fonctions syntaxiques possibles du substantif nous fait entrevoir le rôle de 4) comme domaine propre des formes casuelles («Punkt der maximalen Kasusunterscheidung» d'après M. Jakobson p. 259). Comme détermination du verbe les différents cas obliques peuvent s'employer l'un à côté de l'autre:

exercitum mari supero misit; dies circiter XV iter fecerunt etc. Ce serait donc pécher contre la bonne méthode que de vouloir établir les rapports entre les cas en se servant de la *commutation*, laquelle est universellement reconnue et pratiquée lorsqu'il s'agit p. ex. de rapports sémantiques entre mots-bases et dérivés ou en général de rapports entre des formes appartenant à la même classe syntaxique. Le rapport sémantique entre *château* et *châtelet* (ou entre *château* sing. et *châteaux* plur.) admet une analyse par substitution de la dernière forme à la place de la première dans n'importe quelle configuration syntaxique, p. ex. *le château brûle* : *le châtelet brûle*, *le toit du château* : *le toit du châtelet*, etc. Mais en général deux ou plusieurs formes casuelles déterminant un verbe appartiennent suivant leur position plus centrale ou plus marginale à des classes syntaxiques différentes. On a vu plus haut que *on prygajet na stol* ne provient pas de *on prygaiet na stole* (ou vice versa), par une simple commutation *na stole* > *na stol* (ou vice versa), parce que *na stol* et *na stole* n'occupent pas les mêmes places à l'intérieur du groupe adverbial. La première expression équivaut à (*prygajet na stol*), la seconde à (*prygajet —*) *na stole*, où la place du déterminant central reste vide, tandis que dans (*prygajet na stol*) c'est le déterminant marginal qui fait défaut. La différence entre les fonctions (la valeur) des dérivés et en général des catégories sémantiques, et la valeur des cas et des catégories syntaxiques en général, est celle entre les rapports verticaux et les rapports horizontaux qu'on peut illustrer de la manière graphique que voici :

le château brûle, le toit du château (rapport de *château* à *châtelet*
le châtelet brûle, le toit du châtelet dans des conditions tautosyn-
 taxiques)

(*on prygajet na stol*) *v komnate* (rapport de *na stol* à *v komnate*, le dernier équivalant, au point de vue syntaxique, à *na stole*).

C'est pour cela qu'en établissant des valeurs syntaxiques on ne saurait recourir à l'expédient de l'opposition sémantique avec ses membres *neutre*, *positif*, *négatif*. Tout méritoires qu'aient été les efforts de grouper les cas d'une manière scientifiquement adéquate nous ne pouvons donc accepter les solutions

proposées par M. Hjelmslev¹ et M. Jakobson. Il est vrai qu'on rencontre des oppositions verticales, ainsi entre l'acc. et le gén. partitif en polonais (et en russe): *daj nam chleb* «donne-nous le pain» ou «un pain», et *daj nam chleba* «donne-nous du pain». Mais on voit déjà par la traduction française qu'il s'agit ici d'exemples d'une opposition sémantique assez particulière, appuyée sur une différence syntaxique plus fondamentale (celle entre un accusatif adverbial et un génitif adnominal). L'abolition de la distinction syntaxique entre ces deux cas, l'emploi du génitif à la place de l'acc., produit une valeur sémantique spéciale, laquelle est *secondaire* par rapport à la distinction foncière de classe syntaxique (cas adverbial, cas adnominal). Dans notre exemple il s'agit de nuances qui relèvent du domaine de l'article, c.-à-d. qui n'ont aucune fonction syntaxique, mais touchent plutôt le contenu sémantique du substantif. Un exemple analogue est peut-être constitué par l'alternance *nominatif: instrumental* caractéristique du prédicat nominal (attribut) en polonais parlé. C'est du moins ainsi que nous percevons la différence entre *to jest król* «c'est le roi», *on jest król* «(c'est) lui (qui) est le roi» et «*on jest królem*» «il est roi». Quoiqu'il en soit il nous semble que la bonne méthode nous oblige de partir de différences syntaxiques pour aboutir à des différences sémantiques, s'il y en a, et non de façon inverse. Car la valeur sémantique s'établit en partant de la fonction syntaxique (*primaire*) d'une forme. Il faut donc avant tout définir la valeur ou la classe syntaxique propre à la forme casuelle examinée. L'abolition de distinctions de classe, laquelle déclenche des différences sémantiques, est un phénomène d'ordre inférieur.

§ 4

Les cas adverbaux sont des formes nominales à double fonction: 1) concrète ou adverbiale, 2) grammaticale — ou inver-

¹ Nous sommes sûr que M. Hjelmslev a dû revenir sur ses anciennes vues puisque dès 1938, à propos d'une discussion phonologique, nous lui avons entendu émettre l'opinion que la *différence de classe primait la valeur diacritique* de phonèmes. Cela veut dire que dans le plan du contenu les différences syntaxiques priment les différences sémantiques, et que ces dernières ne peuvent être établies qu'à l'intérieur d'une même classe syntaxique, c.-à-d. entre des formes *isofonctionnelles* au point de vue syntaxique.

sement. On pourrait imaginer un cas à fonction grammaticale seule, c.-à-d. une forme casuelle qui ne fonctionnerait que comme régime direct. Mais de l'autre côté une forme n'ayant que la valeur adverbiale, qu'elle soit synthétique ou analytique (tour prépositionnel) range parmi les adverbes et non parmi les cas. De toute façon on distinguera deux classes de cas adverbiaux suivant la fonction primaire qui leur est propre. Le classement vaut pour les anciennes langues indoeuropéennes:

1) le cas grammatical ou syntaxique, l'acc. du régime direct; 2) les cas concrets, dont la fonction primaire est adverbiale ou sémantique (instr., dat. abl., loc.)

On pourrait remarquer que le problème du système des cas se réduit ainsi à grouper, suivant le critère de l'opposition sémantique, les cas concrets, puisqu'ils se trouvent dans une seule et même classe syntaxique. Or s'ils constituent un système, ils le constituent uniquement par leurs valeurs adverbiales puisque en fonction secondaire ils deviennent des variantes combinatoires du cas grammatical. Mais ce serait un véritable hasard s'il formaient un système et non pas des *fragments* d'un système, et cela pour deux raisons.

Tout d'abord, nous venons de le voir (§ 1), le fait que la valeur adverbiale est rendue par un tour prépositionnel ou par un cas «synthétique», ne joue aucun rôle parce que la préposition ne régit pas la forme casuelle, mais n'est qu'un morphème (syn-sémantique) subordonné au nom. M. Jakobson lui-même traite le cas prépositionnel (*na stole, v stole* etc.) ensemble avec les cas «synthétiques». C'est la fonction et non pas la provenance qui décide. Personne ne songerait à refuser au datif indien le caractère d'une forme casuelle à cause de l'élément postposé *-a* qui le distingue du datif pronominal ou des datifs des autres langues indoeuropéens. Ainsi tous les adverbes dérivés de noms et tous les tours prépositionnels qui peuvent être *régis* par des verbes déterminés au point de vue sémantique, rangent nécessairement parmi les cas.

De l'autre côté il y a des adverbes ou des tours prépositionnels qui ne sont jamais régis par un verbe. Ce sont les vrais adverbes. Parmi les déterminants du verbe ils occupent une place marginale, n'y étant liés que par l'attache faible du seul

sens¹. P. ex. {(verbe + cas grammatical) + cas concret} + adverbe}. On voit la place intermédiaire du cas concret oscillant entre l'adverbe et une forme purement syntaxique. Si l'on se borne à sa fonction secondaire, grammaticale, on n'obtient qu'une forme représentant une variante combinatoire de l'acc. du régime direct (l'accusatif étant la variante principale). En fonction secondaire tous les cas concrets sont isofonctionnels et ne constituent pas par conséquent un système sémantique. Si l'on groupe les cas concrets par leurs fonctions adverbiales, on ne peut pas faire abstraction des fonctions des adverbes en général, dont les cas concrets ne sont pour ainsi dire qu'un sous-groupe qui se distingue du reste des adverbes par sa fonction secondaire. Autrement dit: comme classe syntaxique les cas concrets, occupant une place intermédiaire entre le cas grammatical et les adverbes, constituent un groupe à part; mais quand on procède à les systématiser, ce qui n'est possible qu'en recourant à leur sens adverbial, on ne peut pas se passer de les considérer comme un sous-groupe de la catégorie des adverbes.

Aussi sommes-nous d'avis que les essais de systématiser les cas concrets d'une langue donnée conduisent à une systématisation de certaines formations adverbiales productives dans cette langue. Les formations en question peuvent être synthétiques ou analytiques, mais dans l'un et l'autre cas il s'agit de dérivés bâtis sur des *substantifs* (type «synthétique»: *mukhatāḥ*, Ἀδῆναζε, etc., type «analytique»: tours prépositionnels) et non sur des adjectifs (type *fortement*). A l'intérieur de ce système de formations les cas concrets, avec leur fonctions primaires, constituent un secteur caractérisé par une fonction syntaxique secondaire.

Aucun des cas concrets n'est par lui-même plus central ou plus marginal qu'un autre. Dans *il a travaillé dans ce bureau* *quatre semaines* soit *quatre semaines* soit *dans ce bureau* est plus central suivant l'emphase qu'on lui prête. La position plus ou moins centrale de ces déterminants cesse d'être un fait de la grammaire et devient un fait de l'expression ou du style. Dans certaines langues l'ordre des mots plutôt que l'emphase est uti-

¹ S'il existe dans la langue un cas absolu (*ablativus absolutus* du lat., génitif absolu du sanscrit, etc.), c'est lui qui constitue la détermination la plus marginale du verbe personnel.

lisée pour rendre ces nuances stylistiques. Mais l'ordre des mots est impuissant là où il s'agit de valeurs grammaticales différentes, l'une syntaxique, l'autre sémantique. Dans *gladio hostem occidit* ou *hostem gladio occidit* l'accusatif est toujours plus central que l'instrumental parce que la subordination de *hostem* par rapport à *occidit* est rendue d'une manière formelle par la désinence de l'accusatif (signe syntaxique), tandis que la dépendance de *gladio* vis-à-vis du verbe résulte uniquement du sens sémantique (adverbial) de la désinence de l'instrumental.

La systématisation des cas concrets, dont on vient de parler, semble un remplaçant assez piètre des systèmes qu'on a jusqu'ici proposés, puisqu'en somme, à l'intérieur des dérivés adverbiaux, les cas concrets constituent un groupe quasi-accidentel conditionné par les fonctions secondaires (grammaticales), qui parfois existent (chez les cas concrets), et parfois n'existent pas (chez les vrais adverbes). Y a-t-il donc, pour les cas, un schéma de classement qui leur soit propre, qui en montre l'hierarchie et tienne en même temps compte de leurs fonctions primaires et secondaires? Nous croyons pouvoir y répondre par l'affirmative.

Les cas concrets n'occupent dans le système des cas qu'une place assez subordonnée. Ce sont les cas grammaticaux représentant les fonctions syntaxiques, qui forment le squelette du système. L'accusatif, cas du régime direct, s'oppose aux deux autres cas grammaticaux, le nominatif et le génitif adnominal, de la façon que voici:

Puisque la construction passive est fondée, en indoeuropéen, sur la construction active, c.-à-d. puisque la proposition *hostis profligatur* se fonde sur *hostem profligare*, la place du nominatif (cas-sujet) dans le système se détermine par l'opposition à l'accusatif (cas du régime direct). La fonction du nominatif est primaire dans *hostis profligatur*, elle est secondaire dans les phrases à verbe intransitif comme *hostis incedit* ou les phrases nominales comme *hostis atrox erat*, tertiaire dans les phrases transitives comme *hostis obsides necavit*.

Il n'en suit pas que l'instrumental est de son côté fondé sur le nominatif, comme semble indiquer p. ex. l'opposition *simhaḥ śṛgālam vyāpādayati* : *simhena śṛgālo vyāpādyate*. La construction passive tripartite, c.-à-d. renfermant à côté du patient et du verbe aussi l'agent, ne se distingue de la construction active correspon

dante que par la valeur *stylistique*. C'est uniquement la construction passive *bipartite* qui possède une fonction *grammaticale*. Cf. l'article *Эргативность и стадийность* (Известия Академии Наук СССР V, 1946, p. 387). Le rapport de l'instrumental au nominatif n'est pas un autre que celui de n'importe quel autre cas concret au nominatif. Dans les langues à construction *ergative* le fondement principal est *cas ergatif (actif)* → *cas absolu*, vu l'opposition *construction subjective-objective* : *construction subjective* (ibid. p. 390) correspondant à la catégorie indoeuropéenne de la *voix (diathèse)*.

Etant donné que de l'autre côté les génitifs subjectifs ou objectifs sont fondés sur le nominatif et l'accusatif, c.-à-d. que les groupes *secessio plebis* et *occisio hostis* proviennent de *plebs secedit*, *hostem occidere* respectivement, il en résulte 1) que cette fonction syntaxique est primaire pour le génitif, 2) que le génitif se fonde sur le nominatif et l'accusatif pris ensemble; Donc

accusatif → *nominatif*

↓

génitif

Les flèches indiquent la direction vers les formes fondées. Notons que le génitif subjectif et objectif sert de base à tous les autres emplois adnominaux du génitif, notamment aux génitifs partitif et possessif (fonctions secondaires). Ces derniers représentent des emplois concrets formant une couche plus récente au point de vue historique (on sait p. ex. qu'en indoeuropéen la possessivité était exprimée surtout par l'adjectif), mais ce qui est décisif, dans toutes les langues le possessif continue à être ancré dans le gén. subjectif-objectif par suite du caractère *motivé* de ce dernier, le groupe *nom d'action* + *gén. subjectif/objectif* étant toujours bâti sur *verbe personnel* + *sujet ou régime direct*.

Notons aussi que les différents emplois adnominaux du génitif (génitif partitif, possessif etc.), emplois secondaires par rapport au génitif subjectif/objectif, représentent une manière *indirecte* de déterminer un nom par un autre nom. La manière *directe* consiste à apposer le nom déterminant au moyen de l'accord. La différence de sens entre *deus homo* et *deus hominis*, la différence entre une *identité* et un *rapport*, en est la preuve.

La triade des cas grammaticaux est le vrai système des cas indoeuropéens, elle en présente l'ossature à laquelle sont attachés, d'une façon assez lâche, les cas concrets. Ces derniers n'y appartiennent que par leur fonction secondaire, à titre de variantes combinatoires de l'accusatif du régime direct. Par leur fonctions primaires ils appartiennent au contraire au système sémantique des dérivés adverbiaux (tirés de substantifs). Il s'agit de quatre formes casuelles: instrumental, datif, ablatif, locatif.

À point de vue du système linguistique les cas concrets occupent une position à part entre les adverbes et les cas grammaticaux. On peut se demander s'il est licite d'admettre une classe de formes intermédiaires entre une partie du discours et les formes flexionnelles d'une autre partie du discours. Mais on peut justifier cette division en indiquant un parallèle. Les mots dits auxiliaires sont à cheval sur deux classes de morphèmes, autosémantiques et synsémantiques. Dans chaque emploi concret c'est l'une ou l'autre fonction qui est en jeu, jamais quelque chose d'intermédiaire. P. ex. *il a un fils; il a cédé*. Mais *avoir* dans sa totalité ne peut être défini qu'en tenant compte des deux valeurs, autosémantique et synsémantique, ce qui nous oblige de lui assigner (avec *être* etc.) une place à part dans la catégorie du verbe. L'unique chose qui importe c'est la hiérarchie des deux fonctions. À ce propos il est permis de demander pourquoi une forme casuelle comme l'instrumental ou le locatif est un *substantif* et non pas adverbe bien que sa fonction primaire soit adverbiale. La réponse est que c'est uniquement la zone d'emploi du morphème qui décide. Du moment où un suffixe adverbial est applicable à tous les substantifs (avec des variantes formelles ou non), il devient une désinence casuelle. Une fois qu'un suffixe à valeur collective s'ajoute à n'importe quel thème nominal, il devient une désinence de pluriel.

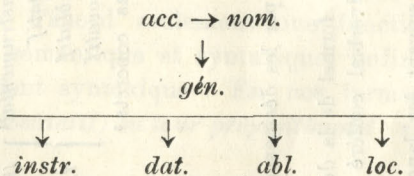
Quant au datif la tradition grammaticale le groupe ensemble avec les cas à fonction syntaxique (nom. acc. gén.) en tant que *cas du régime indirect*. Le terme *régime indirect* est justifié là où le groupe (verbe + régime direct) régit un cas oblique. Or c'est normalement le datif de la personne à laquelle l'action s'adresse (*donner à, dire à* etc.). Bien que dans ces constructions le datif soit régi, il est moins central, c.-à-d. plus adverbial, que l'accusatif, étant restreint aux substantifs désignant une personne. En

dehors de ses emplois comme régime indirect ou comme cas régi par des verbes intransitifs (p. ex. lat. *auxilio*, *servio* etc.), lesquels n'en représentant que les fonctions secondaires, la datif est un cas concret avec un sens fondamental correspondant à celui du tour prépositionnel français «pour q., pour q. ch.». C'est ce sens qui explique le datif de noms d'action figés en fonction d'infinitif.

Le vocatif reste à l'écart. Il a une fonction *appellative* distincte de la fonction purement *représentative* (symbolique) des autres cas. Mettre le vocatif sur un seul et même plan avec les autres formes casuelles serait un lapsus méthodique comparable à une confusion de l'emploi *expressif* des interjections avec la valeur *symbolique* des autres parties du discours. La première dichotomie, quand on procède à classer les cas, détachera donc le vocatif de tout le reste.

Dans les langues indoeuropéennes historiques, où les cas grammaticaux (nom. acc. gén.) et les cas concrets (instr. dat. abl. loc.) sont formés d'une manière identique, à savoir à l'aide de désinences, et où d'autre part les cas concrets à désinences et les tours prépositionnels remplissent les mêmes fonctions adverbiales, la différence entre les deux groupes n'est pas aussi tranchée que p. ex. en arabe classique. Dans cette dernière langue les cas grammaticaux sont «synthétiques» (nom. -u, acc. -a, gén. -i), les cas concrets, «analytiques». Certains verbes régissent des tours prépositionnels, ce qui en fait de véritables cas concrets, à fonction primaire adverbiale et à fonction secondaire syntaxique (p. ex. *bada'a bi* «commencer», *āmana bi* «croire à», *dafa'a 'an* «défendre» etc.).

Vu que les cas grammaticaux forment un ensemble purement syntaxique, chaque cas concret s'y oppose par sa valeur adverbiale, tout comme un dérivé s'oppose à l'ensemble du paradigme (=au thème) du mot-base:



Le tableau synoptique ci-contre résume l'essentiel des remarques précédentes.

Système des cas (indoeuropéens¹)

I Plan de l'appel

(«Appellfunktion» de K. Bühler)

Vocatif

II Plan de la représentation («Darstellungsfunktion» de K. Bühler)

A) 1) Cas du sujet

Nominatif

2) Cas adverbiaux²: a) cas grammatical: Accusatif; b) cas concrets

(fonction primaire: régime direct

secondaire: adverbiale)

Datif

Ablatif

B) Cas adnominaux: a) cas grammatical: Génitif; b) cas concrets³

(fonction primaire: génitif

subjectif ou objectif, f. secondaire:

g. partitif, possessif etc.³)

¹ Les fonctions syntaxiques de l'apposition, du prédicatif et du prédicat sont exprimées non pas par les désinences casuelles, mais par l'accord des désinences. Ces fonctions ne sont donc pas représentées dans le tableau.

² Chez les cas adverbiaux le dépendance syntaxique est exprimée soit directement par la moyen formel de la désinence, laquelle n'est alors qu'un simple signe syntaxique (cas grammatical), soit indirectement par le sens adverbial contenu à la forme par la désinence casuelle (cas concrets).

³ L'emploi des cas concrets adverbiaux comme déterminants adnominaux, plus ou moins étendu suivant les langues, trouve son fondement dans: *verbe personnel* + cas concret → *nom d'action ou adjectif verbal* + cas concret → *substantif ou adjectif* + cas concret.

⁴ Une fonction secondaire de l'instrumental consiste à concurrencer le nominatif du prédicat nominal (en slave), d'où aussi sa pénétration en position du prédicatif (Jakobson p. 268).

⁵ Une fonction secondaire du génitif c'est son emploi adverbial comme régime direct s'opposant sémantiquement à l'emploi de l'accusatif (pour le russe cf. Jakobson p. 256/7).

§ 5

Il nous reste de mettre en relief les différences entre les conceptions des théoriciens précités et la nôtre. M. Jakobson et M. de Groot, bien que le premier recoure au russe et le dernier renvoie au latin, traitent les matériaux relatifs comme des exemples illustrant la méthode à suivre. Il n'en est pas autrement de notre schéma des cas indoeuropéens.

M. Jakobson (p. 245) donne raison au regretté Brøndal, qui a contesté la nature syntaxique des formes casuelles (Atti du III Congrès International des Linguistes p. 146). Nous croyons au contraire que l'analyse de M. de Groot marque un progrès décisif à cet égard. P. 125 il dit: «A mon avis l'accusatif qui est directement déterminé par le verbe, n'a pas de fonction sémantique». P. 122: «La situation me semble en réalité un peu plus compliquée (que ne l'imaginent M. Hjelmslev et M. Jakobson). Les cas peuvent avoir des fonctions syntaxiques et des fonctions sémantiques... Il y a donc toujours ou en général deux systèmes de fonctions, qui sont plus ou moins indépendants».

L'autre innovation importante de M. de Groot, laquelle est en rapport étroit avec la précédente, c'est la distinction des positions tantôt centrales, tantôt marginales, des différents cas adverbaux. P. 123/4: «Dans une phrase qui renferme des noms à des cas différents, l'accusatif dominé est le premier à l'égard du verbe, le datif dominé le deuxième, l'ablatif dominé le troisième...» (*ille mihi manu propria librum dedit*).

En troisième lieu le caractère foncièrement grammatical (syntaxique) du génitif a été reconnu par M. de Groot (p. 127): «La multitude des „significations“ du génitif s'explique par le manque de signification».

Il a enfin raison de signaler une tendance générale de l'évolution (p. 126): «En général l'évolution d'éléments comme les cas est telle qu'ils ont d'abord seulement une fonction sémantique, puis une fonction sémantique et syntaxique, enfin une fonction qui est exclusivement syntaxique». En nos termes ce serait *ad-verbe* (dérivé du substantif) ou *tour prépositionnel* > *cas concret* > *cas grammatical*.

Chez M. Jakobson (p. 248) la différence entre un *starkregierter* et un *schwachregierter Akkusativus* n'a pas été définie d'une façon formelle. Or c'est une différence entre *syntaxique* et en

même temps *central* d'une part, *sémantique* et en même temps *marginal* de l'autre. Nous ne pouvons non plus lui donner raison quand p. 249 il parle de l'accusatif et du nominatif comme des membres marqué et non-marqué d'une opposition *sémantique*, là où il s'agit d'une opposition d'ordre *syntactique*.

P. 252 M. Jakobson dit: «Die Frage der kasuellen Grundbedeutungen gehört der Wortlehre und die ihrer Sonderbedeutungen der Wortverbindungslehre an, da die Grundbedeutung des Kasus von seiner Umgebung unabhängig ist, während seine einzelne(n) Bedeutung(en)... sozusagen *die kombinatorischen Varianten der Grundbedeutung* (sind)». Mais il y a le contexte *sémantique* et le contexte *syntactique*, et il y a une différence essentielle entre les deux. Quand un cas concret, à force de fonctionner comme déterminant adverbial, devient un adverbe, il y a là une action du contexte *syntactique*. Le contexte *sémantique* agit au contraire dans une expression comme *tête de fer* puisque le fait que (*de*) *fer* change de sens ne découle pas de son emploi comme déterminant, mais du sens spécifique du mot *tête*.

Parfois les distinctions établies par M. Jakobson (p. 258, 264) relèvent du domaine du *style*, étant par conséquent des distinctions secondaires, subordonnées aux faits grammaticaux.

Ce qui fait défaut chez les deux auteurs, c'est surtout l'analyse correcte des tours prépositionnels, la distinction explicite entre fonction primaire et secondaire au sens défini au § 2, enfin la motivation *formelle* des schémas qu'ils établissent.

En ce qui concerne ces derniers (Jakobson p. 283, de Groot p. 127) il suit des remarques précédentes que celui de M. de Groot sera beaucoup plus proche du nôtre que celui de M. Jakobson. M. de Groot distingue, à l'intérieur du groupe «(cas) avec fonction syntactique» deux sous-groupes: «(cas) sans fonction sémantique» (cas grammaticaux) et «(cas) avec fonction sémantique» (cas concrets). Or la fonction syntactique de ces derniers découle de leur contenu sémantique (adverbial), tandis que les premiers seuls ont d'avance une fonction primaire syntactique. Les deux espèces de fonctions, sémantique et syntactique, sont propre au plan de la représentation (du symbolisme) opposé au plan de l'appel (vocatif).

En second lieu les relations mutuelles des cas grammaticaux (nom. acc. gén.) ne nous semblent pas correctement rendues par

la formule *nominatif non-déterminant, accusatif et génitif déterminants*. Il n'est pas permis de choisir arbitrairement les critères d'opposition, ils doivent être *formels*, c.-à-d. dictés par la langue elle-même. Or ce que la langue présente, c'est d'une part l'alternance de l'accusatif (du régime direct) et du nominatif, en fonction de la diathèse (*hostem profligare, hostis profligatur*), de l'autre part l'alternance du nominatif et de l'accusatif (du régime direct) avec le génitif subjectif et objectif, en fonction de la dérivation déverbative (*plebs secedit: secessio plebis, hostem occidere: occisio hostis*). Les opérations relatives nous indiquent la direction du fondement et simultanément les dichotomies pertinentes. Donc l'accusatif et le nominatif ensemble servent de fondement au génitif, le nominatif lui-même étant fondé sur l'accusatif.

Enfin la subdivision *relation sans localisation: relation de lieu* que M. de Groot établit à l'intérieur des cas concrets, n'est point pertinente, puisque ces cas, on l'a vu, ne sont liés au système que par leur fonction secondaire (syntaxique). Par leur fonction primaire ils appartiennent au système sémantique des adverbes.

4. T. Milewski. Derywacja fonologiczna.

N. S. Trubiecki w «Grundzüge der Phonologie» (1939) sprezyował zdawałoby się ostatecznie metody, przy pomocy których lingwistyka ustala inwentarz fonemów występujących w poszczególnych językach, a następnie określa miejsce każdego w tych fonemów w obrębie danego systemu fonologicznego. Mimo tego jednak o żadnym języku żywym nie można powiedzieć z całą pewnością i ścisłością ile w nim naprawdę funkcjonuje fonemów. Trudność sprawia przede wszystkim odróżnienie fonemów od połączeń polifonematycznych. Problem ten został rozwiązany w teoretycznych rozważaniach Trubieckiego (o. c. 50—59) w wielu punktach nie dość jasno, a za tym idą trudności w praktycznym stosowaniu tych zasad¹. I tak np. jest problematyczne, czy w języku

¹ Ostłą krytykę reguł Trubieckiego pozwalających rzekomo odróżnić jednolity fonem od związków polifonematycznych (Grundzüge der Phonologie, 50—59) zawiera artykuł *André Martinet*, Un ou deux phonèmes? *Acta Linguistica*, vol. I, f. 1 (1939), str. 94—103, a podobne poglądy rozwija tenże lingwista w »Lingua«, vol. I 1, str. 47—48.

polskim istnieje fonem ϵ czy nie. Z. Stieber (Biuletyn Polskiego Towarzystwa Językoznawczego VIII, 1948, str. 56—65) twierdzi, że fonem ten normalnie nie istnieje, ale przyznaje, że występuje on w wygłosie w wymowie uroczystej¹. Sprawa jednak nie jest tak prosta. Dla Stiebera dźwięk ϵ w śródgłosie jest wariantem fonetycznym grupy *en*. Ujęcie to jednak ma swoje niedogodności. Dźwięk ϵ występuje także w pozycjach, w których grupa *en* jest niemożliwa, a mianowicie przed palatalnymi spirantami (np. *więzien*, *pieść*), a więc traktowanie ϵ i *en* nie jest zupełnie identyczne. Trubiecki omija tę trudność twierdząc, że $\epsilon = eN$ (tj. $e +$ jakakolwiek spółgłoska nosowa), ale rozwiązanie to — jak wykazał Stieber — nie jest do przyjęcia. A zatem za istnieniem fonemu ϵ przemawiają trzy argumenty, 1^o że istnieje on fonetycznie przed szczelinowymi, 2^o że w uroczystej wymowie występuje na końcu wyrazu, 3^o że funkcyjnie nie jest on zupełnie identyczny z żadnymi innymi elementami polskiego systemu fonologicznego. Argumenty te nie wystarczają, aby uznać ϵ za normalny fonem polski, ale z drugiej strony trudno przejść nad nimi do porządku dziennego. Drugą trudność stanowią fonemy w wyrazach zapożyczonych. Jak je traktować? Weźmy np. pod uwagę dźwięki s' z' w wyrazach takich jak *sinologia*, *Zanzibar*. Czy są one fonemami w języku polskim czy nie? Teoretycznie biorąc raczej tak, bo występują w tej samej pozycji co fonemy $\acute{s}$ $\acute{z}$ (*siny*, *zima*), a są od nich różne. Ale z drugiej strony mała ilość i specjalny charakter wyrazów, w których występują dźwięki s' z' nie pozwalają stawiać ich na tej samej płaszczyźnie, co fonemy s z i $\acute{s}$ $\acute{z}$.

Przykładów tego rodzaju mnożyć można w nieskończoność, a wszystkie one dowodzą, że z fonemami rzecz ma się tak samo jak z wyrazami, a mianowicie że nie można ich liczyć. Najskrupulatniejsze badania nie mogą ustalić ilości wyrazów używanych

¹ George L. Trager (La systématique des phonèmes du polonais, Acta Linguistica vol. I, f. 3. r. 1939, str. 187) podkreśla, że «partout en Pologne, dans toutes les prononciations de la langue littéraire, les nasales (ϕ , ϵ) existent comme, finales de mot seulement en monosyllabe (c'est à dire, en position accentuée.)» Ujęcie to jest o tyle niesłuszne, że ϕ występuje w wygłosie także i wyrazów wielogłoskowych, natomiast słuszne wydaje się podkreślenie, że w monosylabach typu *mre*, *gre*, *te* (pod akcentem) dość często (choć nie zawsze) wymawia się w języku literackim samogłoskę nosową.

w języku polskim, a podobnie najsumienniejsze nawet studia nie doprowadzą nas do takiego określenia ilości polskich fonemów, które nie podlegałoby już żadnej wątpliwości. Ta niemożliwość jest konsekwencją faktu, że system leksykalny języka, a w mniejszym stopniu także jego system fonologiczny, to systemy otwarte. Przypatrzmy się tej właściwości tych systemów bliżej.

Systemy znaków mogą być bądź zamknięte bądź otwarte. W systemach zamkniętych ilość znaków jest ściśle określona i nie może być powiększona bez przekształcenia systemu, w systemach otwartych natomiast ilość ta może być powiększona przy czym system pozostaje niezmieniony. W systemach zamkniętych mamy tylko jedną kategorię znaków, znaków istniejących, w systemach otwartych natomiast mamy dwie kategorie znaków, istniejących i możliwych. Pochodzi to stąd, że w systemach zamkniętych znaki nie układają się w stosunki proporcjonalne i wskutek tego derywacja jest tu niemożliwa, w systemach otwartych natomiast znaki układają się w stosunki proporcjonalne i dzięki temu zawsze jest możliwa derywacja nowych znaków od już istniejących. Te znaki, które mogą być derywowane, istnieją potencjalnie w systemie i stanowią właśnie kategorię znaków możliwych, które wymykają się spod wszelkich ścisłych obliczeń (por. F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, 3 wyd. str. 227). Systemem zamkniętym jest np. system barw symbolicznych używanych w kościele katolickim do szat liturgicznych. Ilość tych barw możemy ściśle obliczyć — jest ich pięć: zielona, fioletowa, czerwona, czarna i biała. Każda z tych barw ma pewne określone znaczenie (np. czarna — smutek, biała — niewinność itd.) i każda używana jest też w pewnych ustalonych okolicznościach. Rozdzielone są one między wszystkie możliwe uroczystości, wskutek czego na jakąś inną barwę miejsca już nie ma, choćby jednak nawet miejsce takie się znalazło, to wprowadzenie nowej barwy nie dałoby się wyprowadzić z istniejącego już systemu i byłoby jego brutalnym przekształceniem. Pochodzi to stąd, że barwy liturgiczne nie dają się ułożyć w jakiegokolwiek proporcje, co uniemożliwia derywację. Inaczej zbudowane są systemy otwarte, do których należy np. system leksykalny języka. Wyrazy istniejące w języku takim jak język polski układają się w proporcje typu $a:b = c:(d)$, których rozwiązanie daje nowy wyraz możliwy (d). Ponieważ proporcje między wyrazami ciągle w języku istnieją, przeto nowy wyraz

może być w każdej chwili utworzony, czyli istnieje on potencjalnie w systemie języka jako pewna stała możliwość. Weźmy najprostszy przykład z dziedziny derywacji leksykalnej. W języku polskim istnieją trzy wyrazy *ogród*, *ogródek*, *semafor*. Wyrazy te można ułożyć w proporcję *ogród*:*ogródek* = *semafor*:(*semaforek*). Czy wyraz (*semaforek*) istnieje w języku polskim czy nie? Na to pytanie nie można dać stanowczej odpowiedzi. Pewnym jest tylko to, że jest on możliwy jako derywat, co oznaczamy przez ujęcie go w nawias. Czy z tej możliwości ktoś skorzystał? Czy derywat został zaktualizowany? To rzecz inna, niełatwa do ustalenia i początkowo dość obojętna. Sam fakt bowiem, że jakiś derywat został raz lub drugi użyty w żywej mowie, nie stanowi jeszcze o tym, że jest w niej zadomowiony. Nadal pozostaje on tylko wyrazem możliwym. Dopiero wielokrotne użycie wyrazu przez wielką ilość ludzi sprawia, że wchodzi on do normalnego słownictwa wyrazów istniejących.

Podobnie jak z wyrazami rzecz ma się z fonemami. I one również dają się układać w stosunki proporcjonalne, co umożliwia derywację i sprawia, że obok fonemów bezwzględnie w języku istniejących występują fonemy tylko możliwe jako derywaty, o których z całą pewnością nie można powiedzieć czy aktualnie istnieją czy nieistnieją w języku. Aby ten problem ściśle ująć, musimy najpierw przedstawić warunki derywacji fonologicznej, co znów opiera się o teorię fonologicznych opozycji (por. Trubiecki o. c. str. 60—80 oraz co do terminologii polskiej moje streszczenie poglądów Trubieckiego w »Zarysie językoznawstwa ogólnego, Część I. Teoria językoznawstwa«, Lublin-Kraków 1947, str. 106—111).

Budowa ludzkiego aparatu głosowego sprawia, że ilość zasadniczych cech akustycznych, które mogą być użyte do odróżniania fonemów jest ograniczona i to jest powodem, dla którego nie jest do pomyślenia, aby każdy z kilkudziesięciu fonemów, z jakich składa się normalnie system fonologiczny języka, mógł obejmować tylko te cechy, które jemu jedynie są właściwe, aby nie miał cech wspólnych z innymi fonemami. Ma to dla nas wielkie znaczenia, cechy wyodrębniają się bowiem tylko przy opozycji elementów, które mają ze sobą coś wspólnego. Z punktu widzenia pewnego systemu fonologicznego fonemami absolutnie różnymi są te, których cechy wspólne występują we wszystkich fonemach danego systemu,

za fonemy podobne natomiast uważać musimy te, których cechy wspólne występują tylko w części elementów systemu. Fonemy różne, przeciwstawiające się sobie całą swą treścią, tworzą opozycje niezróżniczkowane, syntetyczne, fonemy podobne natomiast o treści częściowo wspólnej, częściowo zaś różnej dają opozycje zróżniczkowane, analityczne. Przy opozycjach syntetycznych cała treść fonemu stanowi niepodzielną całość, przy opozycjach analitycznych natomiast treść ta rozbita jest na dwie cechy: wspólną z fonemem stanowiącym drugi człon opozycji, tj. podstawę porównawczą, oraz różną od niego, tj. cechę dyferencyjną. Weźmy np. pod uwagę opozycję fonemów polskich $m:a$. Jest to opozycja syntetyczna, nie ma bowiem między tymi fonemami cechy im wspólnej, która by nie była również wspólną wszystkim fonenom systemu. Opozycja ta jest wskutek tego ogromnie niejasna, złożona i trudna do określenia, a treść fonemu dzięki niej powstała przedstawia się zupełnie mętnie. Natomiast jeżeli weźmiemy pod uwagę opozycję fonemów polskich $m:p$, to przy całej ich odmienności znajdziemy pewne cechy im wspólne, tj. podstawę porównawczą opozycji. Jest nią zwarcie obu warg. Reszta treści obu fonemów stanowi ich cechę dystynktywną. Jest ona bardzo złożona i mętna, ale w każdym razie istnieje. Dzięki wskazanej opozycji oba fonemy dzielą się wyraźnie na elementy.

Cechy dystynktywne wydobyte w opozycjach analitycznych mogą rysować się jaśniej lub mniej jasno zależnie od tego, czy tworzące je opozycje analityczne są prywatywne, gradualne czy ekwipolentne, proporcjonalne czy izolowane. Przypatrzmy się kolejno tym różnym kategoriom opozycji.

Ze względu na ilość cech dystynktywnych występujących w opozycji wyróżniamy trzy ich rodzaje, a mianowicie opozycje prywatywne, gradualne i ekwipolentne. Opozycje prywatywne oparte są na obecności lub braku jednej i tej samej cechy. Tu należy np. opozycja między łacińskimi fonemami $k:g$. Cechą dystynktywną jest tu zaokrąglenie warg, które występuje w fonemie g , a którego brak fonemowi k . Fonem g jest więc w tej opozycji członem nacechowanym, fonem k zaś członem nienacechowanym. Opozycje gradualne natomiast są te, których członów przeciwstawiają się sobie różnym stopniem natężenia tej samej cechy. Tworzą one związki kilku opozycji, w których członach

dana cecha występuje w coraz wyższym natężeniu. Taką jest np. opozycja samogłosek $u : o : a$ pod względem stopnia doniosłości od minimalnego stopnia natężenia tej cechy w samogłosce u , poprzez człon pośredni o do członu maksymalnego a . Opozycje ekwipolentne wreszcie opierają się na przeciwieństwie dwóch funkcyjnie równorzędnych cech, z których jedna występuje w jednym, druga zaś w drugim z jej członów. Takimi np. są opozycje polskich spółgłosek wargowych i przedniojęzykowych w rodzaju $p : t$ lub $b : d$. Z tych trzech typów opozycji najjaśniej wyodrębniają cechę dystynktywną opozycje prywatywne. Ponieważ mianowicie podstawa porównawcza istnieje tu realnie jako człon nienacechowany opozycji, przeto człon nacechowany = człon nienacechowany + cecha dystynktywna. Fakt ten niezmiernie ułatwia analizę członu nacechowanego i wyodrębnienie cechy dystynktywnej. I tak np. w opozycji fonemów łacińskich $k : q$ podstawa porównawcza jest identyczna z fonemem k , a $q = k + \text{dodatek wargowy}$. Mamy tu więc tę samą sytuację, co w opozycjach wyrazowych będących podstawą derywacji morfologicznej. I tak np. opozycja *ogród* : *ogródek* jest oczywiście również opozycją prywatywną, w której podstawa porównawcza jest identyczną z członem nienacechowanym *ogród*, a człon nacechowany równa się podstawie porównawczej *ogród*-, która została rozszerzona przez cechę dystynktywną *-ek*. Zarówno więc opozycje fonemów w rodzaju $k : q$, jak opozycje wyrazów typu *ogród* : *ogródek* dadzą sprowadzić się do formuły $a : a + D$, w której przez a rozumiemy podstawę porównawczą, przez D cechę dystynktywną opozycji.

Przypatrzymy się teraz przeciwieństwu, jakie zachodzi między opozycjami proporcjonalnymi i izolowanymi. Opozycja jest proporcjonalną wówczas, gdy różnica zachodząca między jej członami jest identyczną z różnicą zachodzącą między członami jakiejś innej opozycji tego samego systemu. Natomiast opozycja jest izolowaną, gdy różnica ta zachodzi tylko między jej członami. Cecha dystynktywna w opozycjach proporcjonalnych wyodrębnia się wyraźniej niż w opozycjach izolowanych. Dzieje się to zaś dlatego, że występująca w szeregu opozycji proporcjonalnych ta sama cecha dystynktywna jest niejako niezależna od każdej z nich z osobna wziętej i wskutek tego ma ona być bardziej samodzielny i wyrazisty niż cecha wyodrębniona na podstawie opozycji izo-

lowanej. To jest właśnie powód, dla którego opozycje proporcjonalne dające się łączyć w równania proporcjonalne stanowią podstawę derywacji wszelkiego typu.

Najwyższy jednak stopień wyrazistości otrzymują cechy dystynktywne w opozycjach, które są równocześnie prywatywne i proporcjonalne i dają się wobec tego łączyć w równania proporcjonalne typu $a : a + D = b : b + D = c : c + D \dots = x : (x + D)$. Przez symbole $a, b, c \dots$ rozumiemy różnego typu podstawy porównawcze, do których w członach nacechowanych opozycji dołączona jest cecha dystynktywna D . Normalnie obok każdego członu nienacechowanego stoi człon nacechowany zawierający tę cechę dystynktywną, jedynie obok członu x nie ma członu nacechowanego. Człon x przez brak cechy dystynktywnej D jest podobny do członów $a, b, c \dots$ i dzięki temu możemy go umieścić na tym samym, tj. nieparzystym, miejscu równań proporcjonalnych. W ten sposób jednak powstaje szereg równań niepełny. Uzupełniamy go i rozwiązujemy tworząc w ostatniej opozycji człon nacechowany, parzysty wedle dotychczasowych proporcji, a mianowicie człon $(x + D)$. Ten ostatni człon nie istnieje realnie w mowie potocznej, ale jest możliwy. Oznaczamy to przez wzięcie go w nawias.

Opozycje prywatywne a równocześnie proporcjonalne odgrywają wielką rolę w systemach morfologicznych takich języków jak polski. Tworzą one tzw. produktywne kategorie morfologiczne typu *ogród : ogródek = dom : domek = syn : synek \dots = semafor : (semaforek)*. Podobne stosunki panują również w systemach fonologicznych różnych języków. Mamy tu również kategorie fonologiczne utworzone przez szeregi opozycji prywatywnych i proporcjonalnych. Przez swoją ogromną wyrazistość i częstość stwarzają te opozycje możliwość derywacji we wszystkich tych wypadkach, w których obok fonemu tego typu jaki reprezentuje człon nienacechowany opozycji kategoryalnej nie ma fonemu odpowiadającego jej członowi nacechowanemu. Dzięki temu zachodzi możliwość derywacji całego szeregu fonemów potencjalnych wedle wzoru $a : a = D \dots x : (x + D)$. Fonemy te dla odróżnienia ujmować będziemy w nawiasy.

Oczywiście system stwarza tylko możliwości derywacji, stwarza wyrazy czy fonemy możliwe w ramach danego systemu. Te możliwości są wykorzystane w mniejszym lub większym

stopniu wskutek działania czynników pozasystemowych. Derywaty wyrazowe aktualizują się dzięki potrzebie oznaczania jakichś nowych pojęć czy przedmiotów. A zatem pewne zmiany w kulturze materialnej czy duchowej społeczeństwa są przyczyną, której zawdzięczamy wykorzystanie możliwości systemu morfologicznego języka. Powstałe tą drogą derywaty zaczynają pojawiać się w żywej mowie, a gdy znajdują korzystne dla siebie warunki zadawają się w języku. Z tą chwilą przestają być one możliwościami derywacyjnymi, a stają się normalnymi elementami systemu leksykalnego. Ta aktualizacja i stabilizacja derywatów nie zmienia zasadniczo budowy systemu morfologicznego języka, polega bowiem tylko na przeniesieniu pewnych tworców z kategorii możliwości do kategorii rzeczywistości.

W dziedzinie fonologii głównym czynnikiem doprowadzającym do aktualizowania się fonemów potencjalnych jest stabilizacja w języku wyrazów zapożyczonych, które wprowadzają nowe kombinacje fonologiczne. I tu również nie mamy do czynienia ze zmianą systemu fonologicznego, lecz jedynie z aktualizacją różnych jego części. Dla zapoznania się z tym zjawiskiem przyjrzymy się budowie polskiego systemu spółgłoskowego.

Największe możliwości dla derywacji fonologicznej stwarza w języku polskim kategoria miękkości. Składa się ona z opozycji prywatywnych, w których członem nienacechowanym, równym podstawie porównawczej (a) jest fonem twardy, członem nacechowanym zaś jest fonem miękki, którego artykulacja składa się z części identycznej z podstawą porównawczą (a) oraz z cechy dystynktywnej (D) polegającej na zbliżeniu środkowej części języka do linii dzielącej podniebienie twarde od miękkiego. Ta różnica prywatywna powtarza się proporcjonalnie w opozycji dziewięciu par polskich fonemów normalnych, a mianowicie: $p : p' = b : b' = f : f' = v : v' = m : m' = n : n' = t : l = k : k' = g : g' = x : (x + D)$, np. *pasek : p'asek* (pisane *pasek : piasek*), *bada : b'ada* (*bada : biada*), *fara : ofara* (*fara : ofiara*), *vara : v'ara* (*wara : wiara*), *motać : m'otać* (*motać : miotać*), *ran : rań*, *łasy : łasy*, *kempa : k'empa* (*kępa : wilkiem*), *gont : g'ońć* (*gont : giąć*). W przedstawionym tu równaniu proporcjonalnym pod x podstawić można różne polskie spółgłoski twarde i wówczas otrzymamy jako derywaty możliwe ich odpowiedniki miękkie, których artykulacja odpowiadałaby ujęciu symbolicznemu ($x + D$). Ta możność derywowania

została wyzyskana w szerokim zakresie w obrębie spółgłosek przedniojęzykowych zwartych. Wedle więc proporcji $p : \acute{p} = b : b' = t : (t') = d : (d')$ derywowano fonem możliwe (t') , (d') , które występują w dość dużej ilości wyrazów zapożyczonych, takich jak *χost'a*, *t'ul*, *d'ak*, *d'abet* (*hostia*, *tiul*, *diak*, *diabel*). W ten sam sposób od twardych spirantów *s*, *z*, *χ* derywowano fonemy miękkie (s') , (z') , $(\acute{\chi})$, np. *s'inolog*, *s'iva*, *zanz'ibar*, *\acute{\chi}iński*, *\acute{\chi}ińina* (*sinolog*, *Siwa* »bóg indyjski«, *Zanzibar*, *chiński*, *chinina*). Ciekawe dla określenia funkcji fonemu potencjalnego $(\acute{\chi})$ jest nazwisko *Chitry* (*\acute{\chi}itri*) odczuwane jako forma odrębna od przymiotnika *chytry* (*\acute{\chi}itri*), oraz wyraz onomatopeiczny *chichot* (*\acute{\chi}i\acute{\chi}ot*)¹. Paralelnie do omówionych wypadków derywowano od spółgłoski półotwartej *r* potencjalny fonem palatalny $(\acute{r})$, który spotykamy w wyrazach zapożyczonych takich jak *\acute{r}isoto*, *\acute{r}ing*, *\acute{r}i\acute{v}era* (*risoto*, *ring*, *Riwiera*). Najważniejszym jednak w tym wypadku jest wyraz zapożyczony *třík* (*trik*) »podstęp« odczuwany jako forma zupełnie odrębna od rodzimej nazwy zwierzęcia domowego *trik* (*tryk*). Słabiej możliwości derywacji zostały wyzyskane w obrębie spirantów dźwiękowych i afrykat, ale i tu spotykamy się niekiedy z wymową, która by świadczyła, że od fonemów twardych *\acute{s}*, *\acute{z}*, *\acute{\acute{z}}* derywuje się sporadycznie fonemy potencjalne *\acute{\acute{s}}*, *\acute{\acute{z}}*, *\acute{\acute{\acute{z}}}*, np. *\acute{\acute{s}}imi*, *\acute{\acute{z}}i\acute{v}ila*, *kambo\acute{\acute{z}}i* (*szimi*, *\acute{Z}iwila*, *Kambo\acute{d}\acute{z}i*). W mojej osobistej wymowie istnieje nawet rozróżnienie między formą *\acute{\acute{z}}in* (*d\acute{z}yn*) »napój« a *\acute{\acute{z}}in* (*d\acute{z}in*) »duch«. Nie wiem w jakim stopniu rozróżnienie to jest rozpowszechnione. Derywaty palatalne od afrykat *\acute{č}*, *c*, *\acute{\acute{z}}*, które przedstawiałyby się jako $(\acute{\acute{č}})$, (c') , $(\acute{\acute{z}}')$, nie występują właściwie w języku polskim, wobec czego są one tylko czystymi możliwościami systemowymi. Mimo tego spotykamy się niekiedy z wymową *\acute{č}ano*, *c'ii\acute{a}nek* (*Ciano*, *čyjanek*).

Drugą podstawową kategorią fonologiczną języka polskiego jest kategoria dźwięczności. Opiera się ona na opozycji dwunastu par fonemów normalnych, a mianowicie $p : b$, $\acute{p} : b'$, $f : v$, $f' : \acute{v}$, $\acute{č} : \acute{\acute{z}}$, $\acute{s} : \acute{\acute{z}}$, $t : d$, $c : \acute{\acute{z}}$, $s : z$, $\acute{c} : \acute{\acute{z}}$, $\acute{s} : \acute{\acute{z}}$, $k : g$. Jedyne normalny fonem bezdźwięczny, obok którego nie stoi normalny fonem dźwięczny,

¹ Fonem $\acute{\chi}$ występuje także i w wyrazach rodzimych typu *pod\acute{s}lu\acute{c}hi\acute{w}ać*, *wydmu\acute{c}hi\acute{w}ać*, por. K. Nitsch, Polskie »chy, chi« i »hy, hi«; Sprawozdania z posiedzeń PAU, XXXVI (1931), nr. 3, str. 5—9.

to χ (*ch*), na drodze jednak derywacji fonologicznej wedle proporcji $p : b \dots = \chi : (h)$ mamy jako odpowiednik dźwięczny do fonemu χ fonem potencjalny (*h*). Fonem ten rzeczywiście jest wymawiany przez Polaków z kresów wschodnich w takich wyrazach zapożyczonych jak *bohater*, *hańba*, a wymowa ta nie wywołuje nigdzie wrażenia czegoś obcego.

Najbardziej skomplikowany jest problem kategorii samogłosek nosowych w języku polskim. W dzisiejszej kulturalnej polszczyźnie istnieje tylko jeden normalny fonem o charakterze samogłoski nosowej, a mianowicie φ (pisane *a*), por. instr. sing. *nogo*: dat. plur. *nogom*. Opozycja fonemów $o : \varphi$ (*nogo* : *nogo*, *kosa* : *kosa*) jest opozycją prywatywną, w której członem nienacechowanym, identycznym z podstawą porównawczą jest fonem o , fonem zaś φ przedstawia się jako rozszerzenie podstawy porównawczej cechą dystynktywną, która polega na opuszczeniu języczka i otwarciu jamy nosowej, co daje w efekcie rezonans nosowy. Dzięki temu możemy wedle wzoru $a : a + D = x : (x + D)$ ułożyć proporcję $o : \varphi = a : (a)$. I rzeczywiście ten potencjalny fonem (*a*) występuje w wyrazach zapożyczonych takich jak *avąs*, *rezonąs*. Za jego realnością przemawiają dwa fakty, a mianowicie, 1^o że istnieje on fonetycznie przed spirantami, 2^o że w tej pozycji nie może być zidentyfikowany z jakąś jedną grupą fonemów polskich, bo w wyrazie *avąs* odpowiadałby on grupie *an* w formie zaś *v avąś* grupie *añ*. Podobnie przedstawia się sprawa z derywowanymi od fonemów *u*, *i* fonemami potencjalnymi (*u*), (*i*), które spotykamy w takich wyrazach zapożyczonych jak *munsztuk*, *inżynier*, *rynsztok*. Zupełnie inny problem stawia fonem (*e*). Gdy bowiem wszystkie omówione dotychczas fonemy potencjalne były aktualizowane dzięki zapożyczeniom słownikowym, to ten ostatni fonem stał się fonemem potencjalnym wskutek pewnego rodzaju degradacji z fonemu normalnego. Stało się to zaś wskutek przejścia wygłosowego ϵ w *e* w normalnej wymowie. Po przeprowadzeniu tego procesu fonem (*e*) stał się fonemem potencjalnym, którego możliwość w systemie została oparta na proporcji $o : \varphi = e : (e)$. W tej formie utrzymał się on w pozycji przed spirantami, jak to przedstawiłem poprzednio.

W rezultacie powiedzieć możemy, że w języku polskim mamy pewną ilość fonemów normalnych, a mianowicie *i*, *e*, *a*, *o*, φ , *u*, *r*, *ł*, *l*, *m*, *ń*, *n*, *ń*, *p*, *ń*, *b*, *ł*, *f*, *f*, *v*, *ó*, *ć*, *ż*, *ś*, *ż*, *t*, *d*, *c*, *ż*,

s, z, ó, ź, ś, ż, k, g, k, ǵ, ǵ. Obok nich zaś występuje kilkanaście fonemów potencjalnych takich jak (i, e, a, u, r, č, ž, š, ž, t', d', c', š', s', z', ǵ, h, h'). Jedne z nich jak (t') i (d') zostały zaktualizowane w tylu wyrazach zapożyczonych i występują w tak niezależnych pozycjach, że stają się prawie fonemami normalnymi. Na inne, jak np. na (š') w ogóle nie mamy przykładów. Między tymi skrajnymi wypadkami układa się cały szereg stadiów pośrednich. Które z tych fonemów w naszym języku istnieją, a które nie, o to można się spierać. Pewnym jest tylko to, że są one w obrębie polskiego systemu fonologicznego możliwe.

Przedstawione powyżej rozważania mają stanowić głos w dyskusji nad ustaleniem metody opisu systemów fonologicznych. Sądzę, że metoda stosowana przez Trubieckiego jest w zasadzie słuszna, grzeszy jednak pewną sztywnością. Trubiecki przyjmuje tylko jedną kategorię fonemów, a mianowicie normalnie istniejących i wskutek tego wiele faktów, albo wymyka mu się z rąk, albo musi być rozciętych przy pomocy arbitralnych i schematycznych reguł. Tym niedomaganiom zapobiegłoby — jak mnie mam — przyjęcie dwu kategorii fonemów istniejących i możliwych. Oczywiście nie we wszystkich językach są równie dogodne warunki derywacji, nie we wszystkich też dialektach z warunków tych w równej mierze skorzystano. W niektórych językach, tzw. martwych, derywacja morfologiczna czy fonologiczna jest zakazana i na tym właśnie polega ich martwota. Są to systemy zamknięte. Obok języków zupełnie martwych, jak klasyczna łacina czy greka, mamy języki półmartwe, jak literacka francuszczyzna, w których wszelka derywacja jest bardzo utrudniona. Mimo tego wszystkiego jednak sądzę, że proponowane rozróżnienie fonemów na istniejące i możliwe pozwoli rozwiązać wiele problemów w sposób bardziej prosty i naturalny niż to miało miejsce dotychczas. Przede wszystkim umożliwi ono uwzględnienie w pewnym przynajmniej stopniu ewolucji przy opisie synchronicznym systemów fonologicznych. Jak widzieliśmy bowiem fonemy możliwe to albo zdegradowane wskutek ewolucji fonemy normalne, albo ustalające się drogą derywacji fonemy nowe. Te przemiany dadzą się w przecięciu synchronicznym ująć przy pomocy proponowanej metody. Uwzględnienie ewolucji zaś wprowadzi do opisów fonologicznych pewną elastyczność. Uwolni ono lingwistów

od obowiązku dawania ostatecznie ustalonego inwentarza fonemów i da im możność dokładniejszego opisu zjawisk.

Na zakończenie chciałbym jeszcze skonfrontować przedstawione powyżej poglądy z pokrewnymi ujęciami, które pojawiły się w literaturze naukowej ostatniego dziesięciolecia. Zaczniemy od najbardziej ogólnego z tych ujęć, a mianowicie od artykułu *Louis Hjelmslev*, pt. *Langue et Parole* (*Cahiers Ferdinand de Saussure* 2. Genève 1942, str. 29—44). W artykule tym analizuje duński lingwista zjawisko mowy przy pomocy czterech pojęć, które określa jako schemat, norma, zwyczaj (*usage*) i akt. Schemat języka to czysta jego forma określana niezależnie od realizacji społecznej i od przejawów szczegółowych. Normę językową pojmuje Hjelmslev jako realizację społeczną niezależną jednak od przejawów szczegółowych. Przez zwyczaj językowy rozumie uczony duński zespół nawyków przyjętych w pewnym społeczeństwie i określonych przez obserwowane przejawy. Akt mówienia wreszcie to realizacja indywidualna. Jeżeli zastosujemy ten szereg pojęć do naszych wywodów o derywacji fonologicznej, to stwierdzimy, że nasz system fonologiczny, podobnie jak system fonologiczny Trubieckiego, odpowiada pojęciu normy językowej Hjelmsleva w zakresie odnoszącym się do formy języka. Ten system norm w naszym ujęciu stwarza pewne możliwości derywacji, pewne fonemy możliwe, które w nim istnieją potencjalnie. Natomiast przez rzeczywistość językową rozumiemy to, co Hjelmslev nazywa zwyczajem. Fonemy rzeczywiste zatem typu polskie *p, b, a, e* istnieją zarówno w systemie norm jak i w zwyczaju językowym, fonemy możliwe natomiast typu polskie *s', z', ę* istnieją potencjalnie w systemie norm, zdarzają się w aktach indywidualnych, ale w zwyczaju językowym nie są ustalone.

Ujęcie najbliższe naszym poglądom na derywację fonologiczną daje Karcewski w słowach: *Cependant, dans le parle de Moscou, lequel représente la »norme« de la prononciation russe, la variante sonore de š̄ pose déjà sa candidature au poste de phonème. Comp. соупа वो̄ш'і 'dans la soupe aux choux' et во̄шену 'rênes' prononcé avec ž' long et mouillé. (Serge Karcewski, Remarques sur la phonologie du russe, Cahiers Ferdinand de Saussure 3. Genève 1943, str. 9).* Niestety lingwista rosyjski nie uzasadnia bliżej swoich poglądów.

Natomiast gruntownie uzasadnione są ciekawe poglądy Malmberga oparte na analizie systemów fonologicznych języków romańskich (*Bertil Malmberg*, *Observations sur le système vocalique du français*, *Acta Linguistica* vol. II, f. 4, 1940—41, str. 232—245; *A propos du système phonologique de l'italien*, *Acta Linguistica* vol. III, f. 1, 1942—43, str. 34—43; *Bemerkungen zum quantitativen Vokalsystem im modernen Französisch*, *Acta Linguistica* vol. III, f. 1, str. 44—56). Szwedzki lingwista podkreśla, że w dyskusjach z zakresu fonologii teoretycznej zbyt mało dotychczas poświęcano uwagi różnicom stałości opozycji (*différences de stabilités des oppositions*). Zapomniano, że z przyczyn pozafonetycznych (we włoskim polegają one na mieszanii się dialektów, w francuskim na ewolucji języka literackiego) opozycje mogą być różnej stałości i że niektóre z nich, choć teoretycznie funkcjonalne, spełniają funkcję dystynktywną niesłychanie rzadko lub w praktyce wogóle jej nie spełniają. Stąd wynika niebezpieczeństwo zbyt daleko posuniętego oddzielania synchronii językowej od diachronii i niemożność wciśnięcia wszystkich niuansów, które wykazuje analiza języka, w ramy schematu fonologicznego. Ścisły schemat fonologów jest prawdziwy w pewnych granicach, lecz nie jest dość zniuansowany, by mógł oddać wszystkie zróżniczkowane aspekty języka kulturalnego. Trzeba zacząć od ustalania schematu, lecz nie można się na tym zatrzymać. Należy iść dalej, aby wyjaśnić wszystkie szczegóły badanego języka (AL III, str. 42—3 i AL II, 245). Następnie omawiając niski stopień stałości opozycji iloczасowych dzisiejszej francuszczyzny paryskiej stwierdza Malmberg, że różnica między wyrazami *tête* a *tette* nie polega na tym, aby pierwszy z nich wymawiany był z długą samogłoską drugi zaś z krótką, lecz na tym, że mówiący ma możliwość normalne krótkie *e* w *tête* przydłużyć a nie ma tej możliwości w wyrazie *tette*. Opozycja zatem długiej i krótkiej samogłoski jest możliwością, do której się język w pewnych okolicznościach ucieka, ale którą w zwykłych warunkach nie wykorzystuje (AL III, 50). Zupełnie podobnie przedstawia się opozycja fonemów polskich *e* : *ę* w wygłosie. Formy 1 os. *bije* i 3 os. *bije* nie różnią się od siebie tym, jakoby pierwsza z nich wymawiana była z samogłoską nosową w wygłosie druga zaś z ustną. Różnica natomiast polega na tym, że w 1 os. samogłoska wygłosowa może być wymawiana przy wypuszczeniu powietrza przez nos,

w formie zaś 3. os. jest to niemożliwe. Przy pomocy tej samej metody, co opozycję iloczynową, analizuje Malmberg opozycję samogłosek drugiego i trzeciego stopnia rozwarcia w języku francuskim i włoskim. Szwedzki lingwista odróżnia wyraźnie właściwą opozycję fonologiczną fonemów francuskich $o : \text{ɔ}$ (*pôle : Paul*), od wypadków, w których mamy tylko niuans indywidualny, jak w francuskim $e : \varepsilon$ (*se : se* pisane *sait*) i $\phi : \text{œ}$ (*jeune : jeûne*), AL II, 244. Podobnie stwierdza autor, że nie jest słuszne wyznaczać opozycji samogłosek włoskich $e : \varepsilon$ i $o : \text{ɔ}$ tego samego miejsca w systemie, co opozycjom $i : e$ i $u : o$. Pierwsze z nich mogą być użyte dla odróżniania wyrazów, lecz ich wartość dystynktywna jest o wiele mniejsza niż opozycji drugiego typu. Można powiedzieć, że zarówno opozycje $e : \varepsilon$ i $o : \text{ɔ}$ jak i opozycje $i : e$ i $o : u$ są opozycjami fonologicznymi lecz różnią się one między sobą różnym stopniem stałości. Wreszcie podkreśla Malmberg, że opozycja spółgłosek $s : z$ nie stała się we włoskim języku literackim prawdziwą opozycją fonologiczną, lecz pozostała w stadium niuansu, a podobnie opozycja spółgłosek włoskich $ts : dz$ (*ts* jak *zio*, *dz* jak w *zero*), choć niewątpliwie bardziej stała niż opozycja $s : z$, nie posiada tego stopnia stałości, który by ją stawiał w rzędzie prawdziwych opozycji fonologicznych, takich np. jak $t : d$ (AL III, 39 i 42). Większość wypadków omawianych przez Malmberga da się wyjaśnić zjawiskiem derywacji fonologicznej. W naszej terminologii mianowicie opozycja francuska $o : \text{ɔ}$ lub włoska $t : d$, to opozycja między dwoma fonemami rzeczywistymi, opozycje zaś typu francuskie $e : \varepsilon$, $\phi : \text{œ}$ lub włoskie $ts : dz$, $s : z$, to opozycje, w których tylko jeden fonem jest rzeczywisty, drugi zaś to fonem możliwy oparty na derywacji analogicznej $o : \text{ɔ} = e : \varepsilon = \phi : \text{œ}$, względnie $t : d = ts : dz = s : z$. Innego rodzaju jest problem opozycji iloczynowych samogłosek francuskich oraz opozycji włoskich $e : \varepsilon$ i $o : \text{ɔ}$. Nie ma tu derywacji fonologicznej lecz istotne zmieszanie czy symbioza dwóch systemów. We francuskim jest to symbioza systemu starszego, który posługiwał się opozycjami iloczynowymi i systemu nowszego, który ich nie zna. We włoskim natomiast mamy symbiozę systemu tokańskiego obejmującego opozycje $e : \varepsilon$ i $o : \text{ɔ}$ ze systemem dialektów północno- i południowo-włoskich, które tych opozycji nie znają.

Jeżeli Malmberg uważa omawiane przez siebie fakty za argument przeciw zbyt ostremu rozdzielaniu synchronii i diachronii

językowej, to *André Martinet* przerzuca analogiczne fakty zupełnie już w dziedzinę diachronii fonologicznej. Lingwista ten omawia mianowicie w artykule pt. «Ou en est la phonologie?» (*Lingua*, vol. I. 1, str. 35—58) między innymi i pojęcie «cases vides»... «On réserve, en général, ce terme aux cas où, dans une corrélation bien établie, une série comporte un phonème de moins que l'autre: une langue qui opposerait *b* à *p*, *d* à *t* et *g* à *k*, mais qui ne connaîtrait qu'une seule occlusive cacuminale, réalisée par exemple comme (*t*), aurait une case vide dans le zone cacuminale, puisqu'en combinant le trait de seniorité et le trait cacuminal, tous deux déjà existants, on obtiendrait un phonème *d*.» (str. 54) *Martinet* ma na myśli podobne zjawiska, jak te, które były przedmiotem naszych rozważań i uwzględnia również w tym związku wyrazy zapożyczone, ale sam proces pojmuje raczej w duchu kontaminacji niż derywacji.

W ostatnich czasach kategorię możliwości uwzględnił w badaniach nad systemami fonologicznymi *Fritz Hintze* (*Bemerkungen zur Klassifizierung der Phoneme Zeitschrift für Phonetik*, 2. Jahrgang, 1948, Heft 1/2, str. 117—120, zwłaszcza str. 118). Dzieli on mianowicie fonemy na te, które mogą być zgłoskotwórcze i na te, które nie mogą być zgłoskotwórczymi. Ponadto *Hintze* podkreśla słusznie, że wszelka klasyfikacja fonemów da się przeprowadzić tylko w ramach pewnego ich systemu.

5. A. Mirowicz. Z zagadnień struktury zdania. (Wskaźniki językowe konsytuacji).

Dla scharakteryzowania punktu wyjścia rozważań na początku parę banalnych stwierdzeń i parę uwag wyjaśniających.

Podstawowym czynnikiem konstruktywnym zdania jest jego szkielet formalny. Z jego pomocą oznaczamy lub też odcyfrowujemy wzajemne stosunki między jednostkami leksykalnymi, z których dane zdanie jest zbudowane. Ze szkieletu tego wynikają funkcje składniowe poszczególnych wyrazów albo — traktując sprawę od innej strony — szkielet ten jest wypadkową funkcji składniowych poszczególnych wyrazów. Te ich funkcje składniowe oznaczamy względnie rozpoznajemy albo za pomocą cech formalnych wyrazów — w językach o rozbudowanej fleksji, albo za

pomocą szyku — w językach o zredukowanej fleksji. I w jednych, i w drugich wskaźnikami funkcji składniowych są także formalne wyrazy pomocnicze (przyimki). Oczywiście przy odcyfrowywaniu szkieletu formalnego zdania współdziała również wartość znaczeniowa jego składników. Bez uświadomienia sobie szkieletu formalnego nie można ani skonstruować, ani zrozumieć zdania.

Dla uzyskania ściślejszej podstawy naszych rozważań będę się posługiwał Bühlerowskim pojęciem pola synsemantycznego¹. Toteż na wstępie poświęcę mu trochę uwagi, jeżeli się bowiem nie mylę, nie można tu wykluczyć możliwości potrzeby pewnych wyjaśnień.

Cechą charakterystyczną i wielkim atutem mowy jest dwuklasowość systemu znaków językowych. W tym systemie aktualnie użyty wyraz nie jest izolowaną jednostką słownikową, lecz występuje jako człon zdania w otoczeniu innych wyrazów, w tzw. otoczeniu synsemantycznym. Po pierwsze posiada on swoje własne znaczenie i funkcjonuje na mocy tej swojej wartości symbolicznej jako semantem, po drugie, występując w otoczeniu innych semantemów, jest członem ich kombinacji — zdania, posiada więc jako syntagma oprócz swej wartości symbolicznej pewną wartość miejscową w tej kombinacji. Czyli że wyraz funkcjonuje jednocześnie jako semantem i jako syntagma.

Rozważając strukturę formalną zdania możemy ją traktować jako układ syntagm abstrahując od ich wartości semantycznej. Strukturę tę można wyznaczyć za pomocą wyrazów nie posiadających indywidualnej treści. Np.: a) ktoś czyni coś, b) ktoś «czyni» kogoś, c) ktoś czyni coś komuś, d) coś działa jakoś, e) taki ktoś czyni takie coś, f) taki ktoś jakoś «czyni» takiego kogoś itd. To znaczy: a) = podm. — orzec. — dopełn. bliższe, b) — tak samo, c) = podm. — orzec. — dopełn. bliższe — dopełn. dalsze, d) = podm. — orzec. — okolicznik, e) = (przyd. — podm.) — orzec. — (przyd. — dopełn.), f) = (przyd. — podm.) — okolicznik — orzec. — (przyd. — dopełn.). Chodzi tu, rzecz jasna, o formuły zdań — jeżeli niektóre z nich występują jako zdania rzeczywiste, to tylko wyjątkowo. Normalnie w rzeczywistym zdaniu każda z jego części ma indywidualne znaczenie.

¹ Zob.: K. Bühler, Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache. Jena 1934.

W wypadku indywidualnego zastosowania schematu, w konkretnie użytym zdaniu, między jego członami istnieją poza związkami formalnymi związki znaczeniowe: *ojciec pisze list* — właśnie ojciec, nie zaś kto inny — właśnie pisze, a nie czyta — właśnie list, nie zaś książkę; zdania *ojciec kocha syna* i *syn kocha ojca* pod względem formalnym są identyczne; tak samo *ojciec daje synowi książkę* i *syn daje ojcu gazetę*; *starszy pan przeprasza młodą panią* || *młody pan przeprasza starszą panią* || *starsza pani przeprasza młodego pana* || *młoda pani przeprasza starszego pana* itd. Nie tylko poszczególne człony zdania posiadają znaczenie każdy dla siebie, lecz zachodzą jeszcze związki pomiędzy znaczeniami, zdanie poza swoją strukturą formalną posiada swoją strukturę znaczeniową.

Wartość symboliczna, znaczeniowa wyrazu nie daje mu sama przez się zdolności do pełnienia funkcji członu zdania. Związki znaczeniowe są czymś odrębnym od formalnych związków składniowych. Nie posiadają one zasadniczo żadnych własnych wskaźników¹, lecz wynikają ze stosunków realnych znanych partnerom językowym z codziennego doświadczenia, są więc domyślnym dodatkiem do wartości znaczeniowej składających się na zdanie wyrazów.

Związki składniowe natomiast posiadają swoje własne wskaźniki. Są nimi wymienione na początku czynniki formalne, które oznaczają funkcje wyrazów w zdaniu, czyli według modelu Bühlera umiejscawiają je w jego polu synsemantycznym.

Ażeby wyraz mógł funkcjonować jako człon zdania, nie wystarczy mu jego wartość symbolu, lecz powinien on jeszcze posiadać wartość miejscową wśród innych symboli współtworzących zdanie. W ujęciu Bühlera szkielet formalny jest to właśnie układ miejsc (wartości miejscowych) w polu synsemantycznym. Pole to przedstawia się jako pewna kanwa, tło, na którym każde miejsce jest dokładnie wyznaczone, podobnie jak przy układzie koordynat: przy podmiocie istnieje miejsce na orzeczenie i przydawkę, przy orzeczeniu na podmiot, dopełnienie i okolicznik, przy dopełnieniu na orzeczenie i przydawkę itd. Podobnie wygląda sprawa mapy geograficznej. Tak np. kontur wyspy, który jest symbolem, wtedy tylko może spełnić swoją rolę na tej mapie, gdy posiada wartość

¹ Czasem tylko w specjalnych wypadkach takimi wskaźnikami mogą być przymyki i spójniki, ale tym razem nie będą się nad tym zastanawiał.

miejscową, jest umiejscowiony na siatce pozwalającej odczytać długość i szerokość geograficzną. A więc w ujęciu przestrzennym pole synsemantyczne przedstawia się jako płaszczyzna, na której leżą wartości miejscowe członów zdania. Każdy wyraz funkcjonuje jako ten człon wśród innych wyrazów tego samego zdania w określonym miejscu pola synsemantycznego. Sam fakt wypełnienia pewnych określonych miejsc stwarza szkielet formalny określonego typu. Wartość zaś znaczeniowa wyrazów wypełniających odpowiednie miejsca wytwarza konkretne indywidualne zdanie, przy czym ich wartość miejscowa określa ich funkcje składniowe.

Na podstawie wskaźników wartości miejscowej, pozycji wyrazów w polu synsemantycznym, odczytujemy rozcłunkowanie, budowę formalną zdania.

Gramatyka nie może się zajmować indywidualnymi zdaniami, ponieważ nie należą one do systemu języka, do «la langue», jako że nie są konwencjonalnymi gotowymi znakami o ustalonej postaci, lecz zespołami tworzonymi doraźnie do jednorazowego wypowiedzenia się, więc stanowią to, co określamy za de Saussurem jako «parole». Powstają one jednakże według pewnych ustalonych schematów formalnych, które należą do systemu języka, i do zajmowania się tymi formułami siłą rzeczy ogranicza się składnia.

Tak się przedstawia wstępna ekspozycja, z której wypływa postawienie zagadnienia i rozważania będące właściwą treścią tego artykułu.

Jeszcze przed samym sformułowaniem kwestii są niezbędne pewne wyjaśnienia. W swoim artykule «Wartość uczuciowa rozkaznika a złożenia typu *czyścibut*» (JP XXVI, s. 170—5) użyłem nazw «artykulacja logiczna» i «artykulacja morfologiczna». Artykulacja logiczna miała oznaczać uporządkowaną analizę treści znaczeniowej wypowiedzenia, artykulacja morfologiczna — normalne, poprawne rozcłunkowanie zdania. Otóż dzisiaj widzę tu konieczność poprawki. Nazwę «artykulacja morfologiczna» trzeba zarezerwować dla rozcłunkowania wyrazów na morfemy. Wobec tego na oznaczenie rozcłunkowania zdania będę używał nazwy «artykulacja składniowa».

Teraz sformułowanie zagadnienia: Czy schemat artykulacji składniowej daje nam adekwatny obraz każdego typu strukturalnego zdania? Podkreślam: nie chodzi o zdania indywidu-

alne, tylko właśnie o typy, które można zaliczyć do systemu języka.

Dla większej przejrzystości wykładu zacznę od analogii z dziedziny fonetyki i morfologii, tym bardziej że, jak się przekonamy, będzie tu chodziło o zjawisko występujące we wszystkich zakresach gramatyki, a najbardziej jawne i najwyraźniej zaobserwowane w fonetyce.

Najlepiej zacząć od dania sobie odpowiedzi na pytanie: jakie momenty fonetyczne mogą być i bywają relewantne w obrazie dźwiękowym wyrazu? Pierwsza część odpowiedzi dotyczy wszystkich języków i brzmi: relewantne dla obrazu dźwiękowego są ilość, jakość i szyk fonemów składających się na wyraz. Krótko, rozczłonkowanie fonetyczne wyrazu, artykulacja fonetyczna¹.

W językach o nieruchomym akcencie, nie posiadających także intonacji zgłoskowej, tylko momenty artykulacyjne są relewantne. Inaczej oczywiście przedstawia się sprawa chociażby np. w języku rosyjskim. Takie pary wyrazów jak *'muka* // *mu'ka*, *zamok* // *za'mok*, *'zemli* // *zem'li*, *'krugom* // *krw'gom*, *'stoit* // *sto'it*, *uz'naju* // *uzna'ju* itp. nie różnią się między sobą (abstrahując od redukcji samogłosek nieakcentowanych) pod względem artykulacji. Różniczkuje je tylko miejsce akcentu, które jest tu czynnikiem relewantnym. Chodzi tu już jednak o zjawisko inne niż artykulacja. Akcent i intonację ujmujemy i określamy jako moment modulacji toku fonetycznego.

Zbyteczne jest chyba wspomnianie o językach, w których i intonacja jest również czynnikiem relewantnym w obrazie dźwiękowym wyrazu. Chodziło mi w tej dygresji fonetycznej o zilustrowanie i podkreślenie różnicy pojęć artykulacji i modulacji, gdyż znajduje ona zastosowanie w naszych rozważaniach o strukturze zdania.

Kwestię artykulacji i modulacji morfologicznej zbędę bardzo krótko wskazaniem na to, że np. wyrazy *przyppadku* i *przyppadka* albo ros. *'gody* i *go'da*, albo niem. *'umschreiben* i *um'schreiben* są jednakowo artykułowane morfologicznie: ten sam morfem główny i ten sam funkcjonalnie sufix. Jednakże nie są to wyrazy całkiem identyczne; to co je różni — oboczne końcówki i pozycja akcentu — to już nie jest różnica zasadniczej budowy, rozczłonko-

¹ Według terminologii Bühlera — fonematyczne «signalement».

wania morfologicznego, tylko różnica odcienia budowy, inne jej wycieniowanie, inna modulacja. Więc również w obrazie morfologicznym wyrazu mamy analogicznie do obrazu fonetycznego dwie warstwy momentów relewantnych. Dla rozczłonkowania morfologicznego, dla artykulacji są nimi ilość, jakość i rozmieszczenie morfemów, dla modulacji — oboczność morfemów, względnie akcent lub ewentualnie jeszcze intonacja.

I tak widzimy, że zarówno w dźwiękowym jak morfologicznym obrazie wyrazu występuje podwójne nacechowanie, dwie jak gdyby warstwy diakrytyk: artykulacyjne i modulacyjne znaki diakrytyczne¹.

Teraz się zwracamy ku pytaniu o momenty relewantne w strukturze zdania. Głównym z nich, stanowiącym podstawę analizy składniowej jest skład i układ wyrazów-syntagm. Są to momenty relewantne dla artykulacji składniowej. Możemy je ująć według wzoru, któryśmy zastosowali dla obrazu dźwiękowego i obrazu morfologicznego wyrazu. Mianowicie: Czynniki relewantnymi dla artykulacji zdania są ilość, jakość formalna wyrazów oraz ich pozycja w polu synsemantycznym.

Zdanie, jak wiadomo, może być całkowicie uniezależnione od warunków, w których jest wypowiedzane, od sytuacji w której powstaje. Otóż warunki te będę nazywał konsytuacją, rezerwując nazwę «sytuacja» dla samej treści zdania, dla stanu rzeczy, który ono odtwarza, gdyż uważam tę nazwę za wygodniejszą jako termin od takiej np. jak «stan rzeczy», «stan faktyczny» lub inne tego rodzaju. Będę więc mówił, że zdanie odtwarza jakąś sytuację i powstaje w pewnej konsytuacji. Nazwa ta jest zresztą dobrą paralełą do terminu «kontekst». Należy to dobrze zapamiętać dla uniknięcia nieporozumień przy dalszych wywodach.

Więc zdanie jest w swojej strukturze niezależne od czysto zewnętrznej, realnej konsytuacji, gdy nie zawiera takich wyrazów wskazujących, które się do niej odwołują, wyrazów wskazujących *ad oculos*; tzn. z wyłączeniem wyrazów anaforycznych — te się odwołują nie do konsytuacji, tylko do kontekstu².

¹ Prof. Kuryłowicz określa pierwsze jako elementy konstytuujące, drugie jako elementy charakteryzujące większe zespoły (Gesamtqualität). — Struktura morfemu, Biał. PTJ VII, s. 15.

² Tak u Bühlera.

Zdajemy sobie sprawę z tego, że nie samo tylko zewnętrzne «milieu» stanowi konsytuację. Oprócz tej zewnętrznej, fizycznej konsytuacji istnieje jeszcze konsytuacja jak gdyby wewnętrzna, psychiczna. Stanowi ją stan świadomości partnerów językowych. Zależnie od tego stanu w sytuacji stanowiącej treść zdania albo to, albo właśnie owo jest momentem istotnym lub nowym, właśnie ten albo inny człon w danym indywidualnym zdaniu ma przewagę pod względem swego waloru znaczeniowego.

Więc konkretne indywidualne zdanie może być w swej strukturze niezależne ani od konsytuacji zewnętrznej, ani wewnętrznej, może być oderwane od nich obu albo może być uniezależnione od którejkolwiek bądź jednej z nich.

Właściwie bezwzględnie uniezależnione od konsytuacji są tylko zdania pozaczasowe, nie odnoszące się do żadnego określonego czasu, jak np.: *suma kątów trójkąta równa się dwu prostym, ryby żyją w wodzie, wieloryb jest ssakiem* itp. Jeżeli zdania odzwierciedlają sytuację umiejscowioną w czasie, określamy ten czas w stosunku do chwili mówienia jako poprzedzający tę chwilę, albo równoczesny z nią, albo następujący po niej. Chwila mówienia jest ostatecznie również jednym z momentów konsytuacji. Ten moment jednakże wyeliminujemy z obecnych naszych rozważań.

Wobec tego powiemy, że np. zdanie *brat ofiarował mi książkę na imieniny* jest całkowicie wyzwolone z konsytuacji. Oddajemy tu treść za pomocą symboli, tzn. wyrazów nazywających, jako fakt rzeczywisty i nie uwydatniamy specjalnie żadnego wyrazu w celu podkreślenia jego szczególnej wagi w danym wypowiedzeniu i jednocześnie w celu zwrócenia nań uwagi partnera. Przejawia się to w bardzo równomiernym nasileniu akcentów i równej intonacji z nieznaczną kadencją.

Zależność od konsytuacji zewnętrznej i odwoływanie się do niej będziemy mieli w tym wypadku, kiedy trzymając w ręku książkę powiem do zwróconego ku mnie współrozmówcy «brat ofiarował mi tę książkę». To zdanie nie może już być tak monotonne jak poprzednie, ale do tej sprawy wrócimy za chwilę.

Tymczasem, żeby uniknąć luki mogącej spowodować nieporozumienia, chcę uwzględnić jeszcze jedną alternatywę. Mianowicie: książka sama nie figuruje podczas rozmowy, która się odbywa, przypuśćmy, na ulicy, mówię zaś tak: «Bardzo chciałem

mieć pracę prof. Lehra-Spławińskiego «O pochodzeniu i praojczyźnie Słowian» i nareszcie ją mam. Brat mi ofiarował *tę* książkę». Mamy tu, rzecz jasna, anaforę, tzn. zdanie jest niezależne od konsytuacji, ale zależne od kontekstu.

Wracamy do pytania, czy zdanie *brat ofiarował mi tę książkę* może być tak samo wyrównane pod względem wymawianiowym jak *brat ofiarował mi książkę*. Otóż zdaje mi się, że nie. Wyraz oznaczający przedmiot wskazywany będzie, może czasem bardzo nieznacznie, ale zawsze trochę uwydatniony. Lecz nie to jeszcze interesuje nas w danej chwili.

Chodzi o co innego. Możliwe jest przecież uwydatnienie w naszym zdaniu dowolnego członu i to, jak wiadomo, za pomocą akcentu albo też dodanej partykuły w szerszym sensie. Czy wtedy zdanie będzie niezależne od konsytuacji? Z jakiego powodu uwydatni się ten albo inny wyraz?

Przedstawię to w sposób prymitywny. Powiedziałem koledze, że dostałem na imieniny książkę i pomyślałem: trzeba mu jeszcze powiedzieć, kto mi tę książkę ofiarował. Więc konsytuacja wewnętrzna przedstawia się w ten sposób: kolega wie, że dostałem książkę na imieniny, ja wiem o tym stanie jego świadomości i chcę mu dodatkowo zakomunikować, kto jest w tym wypadku obdarowującym. Jeżeli ta konsytuacja ma się odzwierciedlić w zdaniu, uwydatnieniu ulegnie oczywiście wyraz *brat*. *Brat ofiarował mi tę książkę*.

Jeżeli wiem, że kolega z jakiegokolwiek powodów może przypuszczać, kto mi ofiarował książkę, powiem: *właśnie brat, rzeczywiście brat* itd.

Uwydatnienie tego albo innego wyrazu będzie zależało właśnie od konsytuacji wewnętrznej. I tak np. współrozmówcy wiedzą, że brat nosił się z zamiarem ofiarowania książki, chodzi więc o to, czy ostatecznie ofiarował, czy nie ofiarował. Uwydatnieniu ulega orzeczenie: *brat ofiarował mi książkę*. Inny wypadek: miał coś ofiarować, ale nie wiadomo co, — uwydatniamy dopełnienie: *brat ofiarował mi książkę*. Wreszcie jeszcze inna konsytuacja: momentem niewiadomym jest tylko okazja ofiarowania, reszta jest znana i właściwie to nie ma nawet racji w ogóle mówić o niej. Więc odpowiednio uwydatniamy: *brat ofiarował mi książkę na imieniny*.

Nie będę już szczegółowo roztrząsał, jak to zależnie od rozmaitych konsytuacji wewnętrznych używa się partykuł o rozmaitym odcieniu modalności: *nawet brat, tylko brat, podobno brat, przecież ofiarował, chyba ofiaruje, może na imieniny* itd., itd.

Otóż niezależnie od tego, czy którykolwiek z członów będzie uwydatniony i który mianowicie, zdanie jest tak samo rozczłonkowane: podm. — *brat*, orzec. — *ofiarował*, dopełn. bliższe — *książkę*, dopełn. dalsze — *mi*, okolicznik — *na imieniny*. A więc artykulacja jest i naturalnie musi być wszędzie ta sama¹, gdyż ona właśnie wspólnie ze znaczeniem składników zdania stanowi wskaźnik odtworzonej sytuacji.

Momentami relewantnymi dla artykulacji składniowej są równolegle do artykulacji fonetycznej i morfologicznej, jakieśmy już przedtem zaznaczyli, ilość, jakoś formalna wyrazów oraz ich pozycja w polu synsemantycznym.

Obserwowaliśmy przed chwilą, jak uwydatnienie pewnych członów zdania, jego modulacja, stanowi wskaźnik konsytuacji wewnętrznej. Momentami relewantnymi mogą tam być czynniki leksyczne (partykuły), syntaktyczne (szyk wyrazów) lub fonetyczne, wymawianiowe (akcent i intonacja)².

Możemy obecnie podsumować wyniki w następujący sposób: na oznaczenie samej sytuacji wystarczą diakrytyki charakteryzujące artykulację zdania. Jeżeli zdanie ma przedstawiać sytuację w związku z konsytuacją wewnętrzną, tzn.: jeżeli ta konsytuacja ma być w zdaniu uwzględniona, na pierwszą warstwę diakrytyk nakłada się warstwa druga, charakteryzująca modulację.

Widzimy więc, że zdanie rozczłonkowane pod względem składniowym i znaczeniowym już jest konstrukcją całkowicie wykończoną, ale nie zawsze. Zdanie o określonej artykulacji, indywidualne pod względem składu leksycznego, nadaje się jeszcze do

¹ Nie uważam za celowe operowanie poza pojęciami podmiotu gramatycznego i logicznego jeszcze pojęciem podmiotu psychologicznego. Zob.: Szober, Podzielność psychologiczna a układ wyrazów w zdaniu słowiańskim. Praga 1931. (Zvláštní otisk ze Sborníku prací I Sjezdu Slovanských Filologů v Praze 1929. Svazek II); Dłuska, Prozodia języka polskiego. Kraków 1947. (PKJ nr 31), str. 37.

² Środkami modulacji są ponadto kategoria leksykalna czasowników posilkowych trybu i kategoria morfologiczna trybów czasownika (zob. dalej, str. 68).

dalszej indywidualizacji, może być jeszcze dodatkowo scharakteryzowane.

Jest to zbędne, gdy konsytuacja wewnętrzna jest obojętna, jak gdyby neutralna. Wtedy sam zrab formalno-znaczeniowy jest wystarczającym środkiem wypowiedzenia i modulacja, której oczywiście żadne zdanie nie jest całkiem pozbawione, jest również neutralna, równomierna, jednostajna. Wszystkie człony są równomiernie akcentowane pod względem fonetycznym odpowiednio do równomiernej akcentuacji logicznej, żaden człon nie jest specjalnie uwydatniony, wysunięty na bliższy plan. Znaczeniowym członem konstytutywnym zdania jest wtedy z zasady orzeczenie¹.

Inaczej się rzecz przedstawia, gdy konsytuacja wewnętrzna ma znaczenie istotne dla sensu (a raczej odcienia sensu) zdania. Wtedy ma ona w nim odbicie. Człony, na których w następstwie konsytuacji spoczywa silniejszy akcent logiczny, są uwydatnione również formalnie.

Spróbujmy sprecyzować strukturalną funkcję modulacji składniowej. We wstępnych uwagach porównywałem (za Bühlerem) pole synsemantyczne z siatką geograficzną i zaznaczyłem, że w ujęciu przestrzennym przedstawia się ono jako płaszczyzna, na której leżą wartości miejscowe członów zdania. Zastosujmy konsekwentnie ten schemat w dalszych rozważaniach.

Jeżeli zdanie, artykułowane w ten czy inny sposób, indywidualizujemy dalej za pomocą modulacji, to znaczy uwydatniamy na różne sposoby którykolwiek jego człon, nie przesuwamy nie na zasadniczej płaszczyźnie pola synsemantycznego. Jasna rzecz, że absolutnie nie możemy tego zrobić, gdyż nie wyrażamy w tym wypadku jakiejś innej, nowej sytuacji. Moglibyśmy zmienić układ członów w polu synsemantycznym tylko wtedy, gdybyśmy wyrażali odmienną sytuację. Boć właśnie danej sytuacji odpowiada nie tylko dany układ leksyczny zdania, lecz i dany szkielet formalny. Cóż się tedy dzieje w polu synsemantycznym? — Uwydatniony wyraz nie zmieniając swego miejsca w danym układzie zdaniowym zostaje wysunięty na bliższy plan, występuje z płaszczyzny-tła na inną płaszczyznę, właśnie jak gdyby bliższą, rzutując swoje miejsce na płaszczyznę-tło. Występuje jak gdyby

¹ O konstytutywnej roli orzeczenia zob.: Kuryłowicz, *Les structures fondamentales de la langue: groupe et proposition*. *Studia Philosophica* III, s. 203—9.

w powiększeniu, w pewnym stosunku perspektywicznym do pozostałych członów zdania. Językoznawcy wyczuwają intuicyjnie ten stan rzeczy, gdy mówią o u wypuklaniu pewnych członów zdania (tak np. prof. Klemensiewicz w *Składni opis. współcz. polszcz. kultur.*, s. 68). Rzeczywiście przez modulację zdanie uzyskuje jak gdyby trzeci wymiar, perspektywę, bryłowatość. Niewątpliwie zdanie o relewantnej modulacji jest czymś bardziej plastycznym od zdań, które są jej pozbawione.

Tak więc pola synsemantycznego zdań modulowanych nie możemy ujmować jednopłaszczyznowo, gdyż posiada oprócz tła jeszcze plan bliższy i to nie koniecznie tylko jeden. Np. gdy w odpowiedzi na pytanie: *A któż to przyjechał i skąd?* powiemy: *Andrzej przyjechał z Wrocławia*, wyraz *Andrzej* może być uwydatniony silniej niż połączenie *z Wrocławia* i odwrotnie.

Dotychczas uwzględniliśmy w modulacji tylko moment uwydatniania, lecz ona się nie ogranicza do tego jednego momentu. W swoim artykule «O partykułach, ich zakresie i funkcji» (Biul. PTJ VIII, s. 134—48) mówiłem o podwójnej funkcji partykuł: podkreślającej i modalnej. Jestem jeszcze winien odpowiedź na pytanie, na czym polega istota tej modalnej funkcji modulacji.

Uwydatnienie wyrazu wysuwa pewien człon zdania na bliższy plan w polu synsemantycznym, ale partykuła spełniająca tę rolę jednocześnie jest wskaźnikiem sposobu ujęcia przez osobę mówiącą komunikatywnej treści, tzn. odtwarzanej w zdaniu sytuacji. Sposób ujęcia polega na tym, że całą treść albo którykolwiek szczegół ujmujemy jako coś rzeczywistego, możliwego, przypuszczalnego, pewnego, wątpliwego, pożądanego, niepożądanego, spodziewanego, niespodziewanego, negację itd. Ta charakterystyka modalna zdania tak samo jak uwydatniająca nie zmienia jego szkieletu, rozmieszczenia członów w polu synsemantycznym, ponieważ nie jest wskaźnikiem odmienności odtwarzanej sytuacji. Trzon komunikatywny pozostaje ten sam. Zmienia się zaś tylko punkt i kąt widzenia. Z innego punktu widzenia, w innym aspekcie ujmuje się identyczną sytuację. Na daną sytuację albo jej składnik patrzy się z innej strony i od innej strony przedstawia się to słuchaczowi. Jedną stronę się uwydatnia, oświetla, tym samym inne strony usuwa się w cień. Chodzi tu więc nie o u wypuklenie szczegółu, lecz o indywidualne naświetlenie. I znowu ciekawą jest rzeczą stwierdzić, że używana na oznaczenie tego

rodzaju modulacji nazwa «cieniowanie» nadzwyczaj trafnie oddaje istotę rzeczy.

Mamy więc tu do czynienia również z odbiciem konsytuacji wewnętrznej, stanu świadomości osoby mówiącej, jej zamiaru przedstawienia sytuacji w ten albo inny sposób, w takim lub innym ujęciu. Jako wskaźniki tej konsytuacji, a diakrytyki modulacji zdaniowej trzeba tu zanotować kategorie leksykalne partykuł i czasowników posilkowych trybu oraz kategorię gramatyczną trybów czasownika, poza tym również intonację. Oczywiście do tego samego rodzaju zjawisk należy zaliczyć modulację cechującą zdania pytajne i wykrzyknikowe.

Skoro modulacja zdania nie zmienia jego konstrukcji artykulacyjnej, stanowi w tym względzie element pozastrukturalny, to nie spełnia ona oczywiście tej funkcji symbolizującej, którą pełnią wyrazy nazywające i ich rozmieszczenie w polu synsemantycznym. Jakaż jest wobec tego jej rola? Nie stanowi to dla językoznawców tajemnicy. W Gramatyce współcz. polszcz. kultur. w zarysie prof. Klemensiewicza znajdujemy paragraf pt. «Części zdania poza związkami». Czytamy tam o pewnej partykule, że zaznacza ona »p o s t a w ę m y ś l o w ą mówiącego, stanowiąc jakby sygnał nakazujący słuchaczowi zajęcie odpowiedniego stanowiska względem słyszanej treści» (s. 154—5). Zasadniczy zrąb zdania, tak jak się on odbija na tle pola synsemantycznego, jest kombinacją symbolizującą, czynniki zaś modulacyjne są nie symbolami, lecz sygnałami. Są wyłączone ze związku z sytuacją, funkcjonują wprost między nadawcą a odbiorcą w oderwaniu od niej. Ten fakt tłumaczy jasno i bez reszty, dlaczego stanowią one w zdaniu «części poza związkami». Uwidaczniają konsytuację wewnętrzną, jak się wyraziłem w zakończeniu swojej rozprawki o partykułach (s. 148), nie tyle w zdaniu co przy zdaniu.

Złożony znak językowy przekazywany od nadawcy do odbiorcy jako symbol, tzn. jako zawarty w tym znaku trzon komunikatywny zdania, stanowi odbicie sytuacji. Natomiast zawarte w znaku językowym diakrytyki modulacyjne odnoszą się nie do sytuacji samej, lecz do sposobu jej ujmowania, stanowią więc sygnał, wskazujący, w jakim aspekcie ujmuje nadawca i ma ujmować odbiorca zdanie w jego zasadniczej treści. Modulacja jest więc komentarzem do zdania. Odzwierciedla ona konsytuację, w której zdanie powstaje. Właśnie zdanie, jego forma modulacyjna,

zależy od konsytuacji wewnętrznej, nie jego trzon komunikatywny i nie sytuacja, którą on odtwarza jako symbol.

Możemy w tym miejscu znowu się uciec do analogii z dziedziny fonetyki. Tak np. w dzisiejszej polszczyźnie akcent stanowi znak fonologiczny granicy wyrazu, a więc jest sygnałem-komentarzem do samego wyrazu, nie dotyczy zaś jego treści¹.

Powyższe ujęcie daje nam podstawę do sprecyzowania funkcji uwydatniającej diakrytyk modulacyjnych. Ich funkcja modalna nie wymaga specjalnych rozważań, ponieważ swoiste pojęcie modalności jest w gramatyce wystarczająco dokładne. Na czym więc polega funkcja uwydatniająca?

Już przy pierwszej powierzchownej refleksji nasuwa się myśl o podobieństwie do funkcji deiktycznej i jest to myśl trafna. Oczywiście nie chodzi tu o wskazywanie *ad oculos*, gdyż nie ma odwoływania się do konsytuacji zewnętrznej. Czynniki modulacyjne odwołując się do konsytuacji wskazują na samo zdanie, a więc bliższe pokrewieństwo łączy je z anaforą. Różnica polega jedynie na tym, że zwykle anafory wskazują na kontekst, czyli poza dane zdanie lub wyraz, diakrytyki zaś modulacyjne na to samo zdanie lub ten sam człon, z którym się łączą. Można by powiedzieć: wskazują nie na kontekst, lecz na sam tekst. Mamy więc tu specjalną odmiankę anafory.

W zakończeniu nie możemy ominąć kwestii, czy modulacja zdaniowa stanowi przedmiot gramatyki.

Indywidualne zdanie należy oczywiście do sfery «parole» — jego ukształtowanie formalne stanowi typ należący do systemu, czyli mieści się w sferze «la langue». Jakie jest wobec tego stanowisko postaci modulacyjnej zdania? Czy to jest typ formalny, czy też postać indywidualna?

Otóż gdy się przemyśli sprawę do końca, dochodzi się, moim zdaniem, do następującego wniosku. Oczywiście ze stanowiska składni tradycyjnej nie możemy uważać uwydatniania poszczególnych członów za funkcję składniową, nie zmienia ono bowiem układu części zdania. Polemizując w swojej rozprawce o partykułach z prof. Dłuską zwróciłem jeszcze uwagę na to, że partykuły nie tylko uwydatniają formalnie jakiś wyraz, lecz

¹ Zob.: Stieber, Fonologiczne znaki granicy słowa i morfemu w języku polskim. Łódź 1947. Odb. ze Sprawozdań z czynności i posiedzeń Łódzkiego Tow. Nauk. Rok I. Nr 1.

oznaczają prócz tego jakościowo sam sposób jego ujęcia (o. c., s. 142).

Lecz z drugiej strony nie chodzi tu wyłącznie o różnice znaczeniowe. Po pierwsze indywidualne zdania o najrozmaitszym składzie leksyicznym mogą reprezentować nie tylko ten sam schemat artykulacyjny, lecz również ten sam schemat modulacyjny: z uwydatnionym podmiotem albo z uwydatnionym orzeczeniem, albo dopełnieniem, albo z okolicznikiem, wreszcie z przydawką podmiotu lub orzecznika, lub dopełnienia, lub którejkolwiek innej części zdania, wyrażonej za pomocą rzeczownika. Po drugie modulacja, nie naruszając tła pola synsemantycznego, powoduje jednakże jego modyfikację, co się normalnie nie może pokazać po czysto znaczeniowej strukturze zdania wyabstrahowanej ze splotu wszystkich czynników jego struktury. Czyli że modulacja zdaniowa jest ostatecznie mimo wszystko funkcją składniową.

Jeżeli się ona nie chce zmieścić w ramach tradycyjnego pojęcia składni, tym gorzej dla tego pojęcia. Widzę konieczność rozszerzenia jego ram. Przed nikim nie jest ukryte, że klasyczne pojęcie składni jest nieodrodnym dzieckiem logiki. Tymczasem zdanie z prawdziwego zdarzenia jest czymś więcej aniżeli schematem logicznym. Oczywiście rzecz to niemożliwa uwzględnić w gramatyce indywidualną strukturę znaczeniową zdań. Jako leżące w sferze «parole» są to fakty w zasadzie niepowtarzalne, więc nie dają żadnej podstawy do uogólnień. Ale modulacja daje się ująć w przejrzysty system zarówno co do zasobu typów jak i co do jej środków formalnych.

Ewolucja pojęć o składni, zaznaczająca się przy traktowaniu jej na gruncie czysto językoznawczym, prowadzi nieuchronnie do pewnego rozszerzenia jej ram. I tak znamy pojęcie derywacji składniowej¹, w artykule «Czy jako pierwszy jest germanizmem?» (JP XXVIII, s. 97 nn.) doc. Trypućko mówi o dysymilacji składniowej.

Odnajdujemy te same w swojej istocie zjawiska powtarzające się w specyficznej postaci we wszystkich działach systemu

¹ Zob.: Kuryłowicz, *Dérivation lexicale et dérivation syntaxique*. BSL XXXVII, s. 79 nn.

gramatycznego i poznajemy przy tym ich wspólną naturę, wspólne podłoże.

Wydaje mi się, że również pojęciu modulacji zdaniowej należy się miejsce w ramach składni.

6. J. Safarewicz. Sur la fonction prédicative du verbe personnel.

Dans son travail intitulé *Les structures fondamentales de la langue: groupe et proposition* (Studia Philosophica III, 1948, p. 203—9), M. J. Kuryłowicz a montré la différence essentielle qui existe entre un groupe syntaxique composé d'un membre déterminé et d'un membre déterminant, et une proposition, qui se compose également d'un membre déterminé et d'un membre déterminant: dans le groupe, le membre fondamental (constitutif du groupe) est le membre déterminé, tandis que dans la proposition c'est le membre déterminant qui est fondamental (constitutif de la proposition). Qu'est-ce que c'est qu'un membre fondamental, ceci va être expliqué comme il suit: c'est le membre qui représente le groupe ou la proposition dans ses rapports extérieurs; dans une proposition, le rôle syntaxique d'un groupe est celui de son membre constitutif, qui est déterminé (p. ex. dans la proposition: *je vois un petit chien* le groupe *un petit chien* fonctionne comme un complément direct, de même que le mot *chien* seul; dans le groupe *un petit chien* c'est donc le mot *chien* qui en est le représentant dans la proposition). De la même manière, dans le cas de subordination, les caractéristiques de la subordination sont visibles surtout sur le prédicat de la phrase subordonnée. C'est donc le prédicat qui représente la phrase subordonnée par rapport à la phrase principale. Or le prédicat est le membre déterminant de la proposition.

C'est ainsi que le membre fondamental (constitutif) de la proposition est le prédicat; M. Kuryłowicz y ajoute l'explication: le verbe personnel. — Que le verbe personnel a toujours la faculté de constituer une proposition, c'est une chose bien connue. Mais cette constatation, qui suffit dans la grammaire, doit être expliquée du point de vue de la théorie linguistique. Deux questions surgissent dans cet ordre de faits: 1° la forme personnelle du

verbe est-elle seule à posséder cette valeur du membre constituant une phrase, et 2^o pourquoi le verbe personnel suffit-il toujours à créer une phrase?

La première question exige une réponse négative. Certes, peut-on dire (comme le fait M. Z. Klemensiewicz, *Składnia opisowa*, Cracovie 1937, p. 16 et 12) qu'un énoncé qui ne comporte pas une forme personnelle du verbe n'est pas une proposition, mais seulement un énoncé (*oznajmienie*). Il paraît pourtant, que ce n'est qu'un expédient artificiel pour trouver une limite formelle entre une phrase et un énoncé. Car il serait difficile de nier l'existence de phrases nominales et de refuser aux phrases nominales sans copule la valeur syntaxique d'une proposition. Cet exemple de phrase nominale sans copule suffit à prouver que la présence d'une forme personnelle du verbe n'est pas, dans les langues indo-européennes, un élément indispensable de la proposition.

Plus importante est la deuxième question, c'est-à-dire, pourquoi une forme personnelle du verbe est-elle toujours un élément qui suffit à constituer une phrase. — Il est évident que ce trait n'est pas en relation avec la signification du verbe, car les formes nominales du verbe, le participe et l'infinitif, n'ont pas cette faculté. D'autre part, aucune catégorie qui est envisagée par la forme personnelle du verbe, n'explique ce rôle du verbe dans la phrase: le temps, l'aspect, la voix sont propres aux participes. Les catégories qui ne sont liées qu'aux formes personnelles (toujours ou presque toujours), sont la personne et le mode. Est-ce la catégorie de la personne qui attribue à la forme personnelle du verbe la fonction du membre constitutif d'une phrase? Ce n'est pas vraisemblable à plusieurs raisons. Tout d'abord, parce qu'on ne voit pas quelle puisse être la relation entre cette distinction qui est représentée par la catégorie de la personne et celle qui sépare un groupe de mots d'une proposition: la catégorie de la personne envisage la différence entre l'énoncé qui touche la personne qui parle et celle à laquelle on s'adresse, tandis que la différence entre un groupe de mots et une proposition consiste (comme l'a montré M. Kuryłowicz) en ce que dans le groupe c'est le membre déterminé qui est constitutif, tandis que dans la proposition c'est le membre déterminant qui joue ce rôle. A cet égard les propositions: *je fais* et: *tu fais*

ne présentent aucune différence: *je* et *tu* fonctionnent dans la phrase d'une manière exactement la même et, pour l'analyse syntaxique, il est absolument indifférent, si le sujet sera exprimé par *je*, par *tu*, par *il* ou par n'importe quel substantif. — D'autre part la distinction de la personne est propre également au pronom personnel (*moi* — *toi*) et ce pronom ne suffit pourtant point pour former une proposition.

Si ce n'est pas la distinction des personnes qui y est en jeu, est-ce peut-être le fait même d'envisager la personne, c.-à-d. quelqu'un ou quelque chose qui est le sujet du verbe? La question ne comporte qu'une réponse négative. Dans une phrase comme: *l'élève écrit* et dans un groupe *l'élève écrivant* l'existence d'un membre déterminé est indiquée par le membre déterminant d'une manière exactement la même. Il faut y ajouter que la catégorie de la personne ne doit pas nécessairement être envisagée par le prédicat de la phrase: les phrases nominales sans copule ne comportent aucune indication de la personne.

Pour ce qui est de la catégorie du mode, elle est liée, en effet, dans la plupart des langues indo-européennes, aux formes personnelles du verbe; mais le fait n'est pas une conséquence de la valeur de cette catégorie, car on a des exemples d'emploi de formes participiales avec valeur modale, ainsi le participe avec *ᾗ* en grec ancien exprime la catégorie du mode.

On arrive ainsi à la conclusion suivante: la faculté de formes personnelles du verbe à créer la proposition ne dérive pas du fait d'exprimer par ces formes les catégories de la personne, du mode, du temps, de l'aspect ou de la voix. C'est un trait indépendant de la valeur morphologique de la forme verbale; elle est quelque chose d'extérieur par rapport à la forme; elle n'est liée à la forme verbale que d'une façon secondaire. Ce qui est essentiel dans la phrase, ce qui cause la transformation d'un groupe en une proposition, est par conséquent un élément indépendant de la forme personnelle du verbe; d'autre part, c'est un élément qui se retrouve toujours dans une forme du *verbum finitum*.

Il paraît donc que la différence entre un groupe de mots et une proposition ne peut être envisagée sans recourir au facteur qui est étranger à la langue, à savoir au jugement sur l'existence. Le prédicat exprime, en effet, la conviction sur

quelque forme de l'existence (ou de l'inexistence) du sujet (cf. p. ex. Klemensiewicz, Składnia p. 16).

Le jugement sur l'existence peut s'associer non seulement avec le membre déterminant de l'énoncé. Il peut être lié à un énoncé non démembré, p. ex.: *Le matin. Sept heures.* etc. De tels énoncés non démembrés équivalent aux phrases s'ils sont accompagnés de jugements sur l'existence sous-entendus.

Dans un énoncé démembré le jugement sur l'existence ne peut s'associer qu'au membre déterminant. C'est sans doute une conséquence du fait que ce jugement est déjà lui-même un déterminant par rapport au sujet. Ainsi, en appliquant les distinctions de M. Kuryłowicz, on pourra dire que le membre déterminant devient fondamental, c. à-d. constitutif de la proposition, s'il est accompagné du jugement sur l'existence. Ce jugement peut être exprimé, dans les langues indo-européennes, de trois manières: 1^o d'une façon synthétique, par l'emploi de la forme personnelle du verbe; 2^o d'une façon analytique, par l'emploi de la copule (dans la phrase nominale à copule); 3^o par les moyens autres que lexicaux (p. ex. par certaines formes grammaticales, comme par la forme prédicative de l'adjectif; par l'intonation; par le contexte etc.).

La question peut donc être formulée comme il suit: pourquoi la forme personnelle du verbe s'associe-t-elle toujours au jugement sur l'existence? — On peut expliquer sans difficulté, pourquoi cette forme verbale peut s'associer avec le jugement sur l'existence: c'est qu'elle fonctionne toujours comme un membre déterminant d'un groupe; cette fonction est une conséquence de l'union constante de la forme verbale avec la personne qui parle ou avec la personne qui écoute ou avec n'importe quel autre sujet. Cette particularité dérive donc de la catégorie de la personne qui est envisagée par la forme personnelle du verbe. Mais le fait n'explique point, pourquoi la forme personnelle doit toujours s'associer avec le jugement sur l'existence, car l'adjectif, qui est également toujours un membre déterminant du groupe, n'est pas accompagné du jugement sur l'existence.

N'ayant pas d'explication de ce fait, nous nous inclinons à l'hypothèse que c'est un élément hérité, c. à-d. un élément dont la raison n'est plus visible dans le système historiquement connu,

mais dont l'existence est soutenue par tradition. L'association du jugement sur l'existence à la catégorie de la personne serait dans ce cas-là accidentelle (conventionnelle); elle devait s'opérer à une époque très reculée, car elle nous apparaît aujourd'hui comme naturelle. Si notre hypothèse correspond à la réalité, la faculté du verbe personnel de créer la phrase doit être considérée comme un trait caractéristique typologique des langues indo-européennes.

Nous arrivons par conséquent aux conclusions suivantes. Le membre fondamental d'une proposition (son membre constitutif, c.-à-d. le prédicat) peut être non seulement une forme personnelle du verbe, mais aussi une forme nominale. Et comme la forme nominale déterminante fonctionne normalement comme épithète, la distinction dans le membre déterminant du prédicat et de l'épithète n'est dans certains cas fondée que sur l'appréciation subjective. Il s'en suit que la différence essentielle entre le groupe de mots et la proposition n'est pas à chercher dans les faits linguistiques eux-mêmes, mais dans l'appréciation de ces faits, c.-à-d. dans les faits psychiques. En revenant aux distinctions de M. Kuryłowicz, nous dirons que le choix de ce qui est le membre fondamental de l'énoncé: le membre déterminé ou le membre déterminant, et par conséquent la qualification de l'énoncé comme une proposition, — est fondé sur l'appréciation subjective, sur un acte ne relevant pas de la langue, à savoir sur l'association ou sur le manque de l'association avec le jugement sur l'existence. Dans les langues indo-européennes, comme dans plusieurs autres, cette distinction peut avoir son exponent linguistique: l'emploi du verbe personnel marque toujours, dans ces langues, l'association avec le jugement sur l'existence. Mais cette association peut s'opérer également sans utiliser les éléments grammaticaux. Elle résulte dans ce cas-là du contexte ou de la situation. — L'association constante du jugement sur l'existence avec le verbe personnel est dans les langues indo-européennes un trait caractéristique de leur structure au point de vue de la division de mots en parties du discours.

7. J. Kuryłowicz. Proposition et verbe.

Dans son article traitant sur la fonction prédicative du verbe personnel (v. p. 71—75) M. Safarewicz renonce à une solution *linguistique* du problème de la proposition. A son avis la distinction entre un groupe de mots (p. ex. *rosa rubra*) et une proposition (p. ex. *rosa (est) rubra*) se fonde d'abord et surtout sur l'appréciation subjective de la structure *rosa rubra* par les sujets parlants. Le manque ou l'accompagnement d'un jugement sur l'existence décide s'il s'agit d'un groupe ou d'une proposition. S'il est vrai qu'un verbe personnel est capable à lui seul de former une proposition, c'est parce qu'il s'associe toujours à un jugement sur l'existence. Cette association serait héritée et un trait caractéristique de l'indoeuropéen.

Il surgit à cet égard une question de méthode. Si deux éléments ou deux structures linguistiques (p. ex. deux phonèmes, syllabes, morphèmes etc.) coïncident dans certains ouvrages, tandis que leur opposition se maintient dans d'autres conditions, comment procède-t-on pour établir leurs valeurs respectives? Il est clair que c'est l'opposition qui constituera le point de départ de la recherche. S'il n'y avait pas de marques grammaticales différenciant les groupes et les propositions, toute discussion sur la proposition serait oiseuse en linguistique. Or la marque *grammaticale* d'une proposition c'est soit la forme personnelle du verbe soit ses substituts, des morphèmes servant à changer un nom en prédicat, p. ex. la copule, la forme abrégée de l'adjectif en russe, certains suffixes pronominaux en akkadien etc.

Le syncrétisme ou la neutralisation des deux formes opposées passe pour secondaire. Le fait qu'à la finale le polonais ne distingue pas entre les sourdes et les sonores (*bóg* = *buk*) est secondaire par rapport à l'opposition *k : g*, etc., au commencement de la syllabe. D'autre part décider si dans *senatores boni viri*, *senatus mala bestia* les déterminants *boni viri*, *mala bestia* comportent le caractère d'épithètes ou d'attributs (= prédicats) c'est déjà comparer *senatores boni viri* à *senatores boni viri sunt* pour identifier les deux structures.

M. Safarewicz a-t-il raison d'affirmer que les phrases nominales sont des propositions?

Oui et non. Elles en ont la *fonction*, mais non la *forme*. Tout comme dans le cas du supplétivisme, p. ex. pol. sing. *czło-*

wiek, plur. *ludzie* le couple irrégulier *człowiek* : *ludzie* s'appuie sur les couples réguliers *chłop* : *chłopi*, *syn* : *synowie* etc., de même la phrase nominale, n'étant pas caractérisée au point de vue de sa forme, s'appuie sur la proposition verbale, laquelle est une proposition au point de vue fonctionnel *et formel*.

Tandis que les formes caractérisées comme *frigidus* : *frigidior*, *calidus* : *calidior*, *humid-us* : *humid-ior* se groupent en proportions valables par la forme et le sens (= la fonction), p. ex. *frigid-us* : *frigid-ior* = *calid-us* : *calid-ior*, *bonus* : *melior* ou *malus* : *peior* n'y appartiennent que par le seul sens, puisque la différence de racines ne permet pas de dégager une opposition de suffixes. Par là même les cas de supplétivisme offrent un caractère et grammatical (au point de vue de la fonction) et lexical (au point de vue de la forme). Mais ce qui importe avant tout c'est qu'ils se justifient par la série grammaticale dont la fonction s'incarne dans un morphème spécial.

Tout comparable, mutatis mutandis, est la relation entre les propositions verbales et les phrases nominales. Ces dernières s'expliquent par les véritables propositions et ne fonctionnent comme telles que grâce à des facteurs spéciaux, externes à la grammaire, comme intonation (*ponctuation* dans l'écriture), contexte, situation etc. Une fois que la phrase nominale se différencie du groupe correspondant par suite de l'emploi d'un moyen grammatical (ordre des mots, mots auxiliaires, forme abrégée de l'attribut etc.), elle devient une véritable proposition. Cf. p. ex. arabe *al-maliku kabīrun* «le roi est grand», *al-maliku 'l-kabīru* «le grand roi», russe *korol' velik* : *velikij korol'*.

Nous octroyons aux phrases nominales la fonction de propositions en nous servant de moyens externes (intonation, contexte etc.), lesquels permettent de les identifier aux propositions. Rappelons ici un parallèle phonétique: n'importe quelle consonne peut fonctionner comme syllabe, si nous lui octroyons cette fonction en l'employant comme mot (v. ci-dessus VIII, p. 104).

Il en découle quand il est question de la proposition, de sa définition par rapport au groupe, qu'il faut s'en tenir à sa forme *primaire et fondamentale*, c.-à-d. à sa forme caractérisée par le verbe personnel ou ses substituts. Il est aussi clair que c'est justement faute de respecter ce principe méthodique que les linguistes se voient obligés à recourir à un critère externe, tel le

jugement sur l'existence ou les définitions: groupe = synthème, proposition = synthèse, et ainsi de suite.

La fonction prédicative du verbe personnel, la fonction d'épithète de l'adjectif ne sont pas des faits historiques. Les parties du discours se fondent sur les fonctions syntaxiques et non inversement. Le verbe (personnel) est un prédicat «morphologisé» (sit venia termino), c.-à-d. un mot qui même en dehors du contexte trahit, par son aspect morphologique, son caractère de prédicat. Il est théoriquement possible que le prédicat ne soit pas «morphologisé», c.-à-d. que la langue ne possède pas la distinction entre le nom et le verbe. Mais l'inverse n'est pas vrai. On ne peut pas supposer en indoeuropéen l'existence de parties du discours (substantif, adjectif, verbe) caractérisées au point de vue de la forme, mais indépendantes de l'emploi syntaxique à tel point que le rôle prédicatif du verbe personnel ait été l'effet d'une sélection secondaire.

Les parties du discours ont leurs fonctions syntaxiques primaires et secondaires. Le verbe est en première ligne un prédicat, *non seulement en indoeuropéen*. En remplissant d'autres fonctions syntaxiques il revêt des formes impersonnelles ou nominales (participe, gérondif, infinitif). A l'intérieur de la conjugaison les formes impersonnelles se fondent sur les formes personnelles. Il est instructif de constater que p. ex. la rection du verbe personnel est transmise, par l'intermédiaire de formes impersonnelles, aux dérivés nominaux (*sunóti sómam* > *sunván sómam* > *sótā sómam*).

Ici encore le principe de la distinction maximum garde toute sa valeur: le verbe ce sont d'abord les formes personnelles, qui diffèrent du nom du tout au tout, et non les formes impersonnelles, qui se rapprochent soit de l'adjectif soit du substantif.

La fonction primaire de l'adjectif est au contraire de servir d'épithète au substantif. Si par suite de déplacements fonctionnels l'adjectif sert d'attribut (muni de copule, sous la forme abrégée, etc.), ou le verbe, d'épithète (sous la forme de participe), ce n'est pas un argument contre l'établissement des parties du discours sur la base de fonctions syntaxiques. Tout comme l'existence de *i*, *u* (non-syllabiques) et de *r*, *l*, *n*, *m* (syllabiques) ne saurait compromettre une division en consonnes et voyelles, fondée sur les fonctions que les phonèmes jouent à l'intérieur de la syllabe. Il importe seulement de distinguer entre la fonction primaire et les

fonctions secondaires (cf. ci-dessus VIII, p. 108—110), entre la forme primaire et les formes secondaires. La langue n'est pas un agrégat, c'est un système de membres groupés suivant le principe de hiérarchie.

8. Z. Stieber: O zaburzeniach równowagi fonologicznej.

Fonologowie zajmują się dotychczas, o ile mi wiadomo, głównie opisem współczesnych lub dawniejszych systemów fonologicznych (w tym lub owym «przekroju» czasu) i zmianami fonologicznymi, tj. zlewaniem się lub «rozszczepianiem» fonemów lub ich grup.

Opisy systemów fonologicznych bywają moim zdaniem często zbyt «wyidealizowane». Fonolog często ma tendencję do zbytńskiego upraszczania sobie pracy przez pomijanie pewnych trudności. Robił to i Trubiecki, ale autor książki «Grundzüge der Phonologie» nie tylko mógł, ale musiał sobie pozwolić na takie uproszczenia, inaczej jego dzieło rozpląnęłoby się w drobniakach. Względy tego rodzaju nie mogą jednak usprawiedliwiać tych fonologów, którzy pracują nad systemami poszczególnych języków (dialektów).

Zdaje mi się, że wszyscy fonologowie przyjmują, iż w jakimkolwiek języku (dialekcie), dwa »dźwięki mowy«¹ wymienne, to jest mogące występować w tym samym otoczeniu fonetycznym, są albo realizacjami dwóch fonemów (np. polskie *r* i *ʀ*), albo wariantami fakultatywnymi tego samego fonemu (np. polskie *u* i *ʊ*). Ten drugi wypadek przyjmujemy, jeśli zamiana jednego dźwięku na drugi nie powoduje zmiany znaczenia wyrazu (por. polskie *łapa* i *ʊapa* etc.). Jeśli dwa »dźwięki mowy« są realizacjami dwóch różnych fonemów, to znaczy to, że jednego nie można zastąpić przez drugi bez zmiany znaczenia wyrazu.

Zdaje mi się natomiast, że nie wzięto dotychczas pod uwagę takiej możliwości: »dźwięk mowy» A można w każdym wyrazie zmienić na B bez zmiany znaczenia. Ale dźwięku B nie można zawsze równie »bezkarnie» wymienić na A, może to bowiem spowodować zmianę znaczenia.

¹ W sensie niem. »Sprachlaut«.

A jednak w żywych gwarach stosunki tego rodzaju są zupełnie możliwe. Weźmy przykład z dialektów polskich najbliższej okolicy Raciborza na Śląsku. Mają one dziś dźwięk *ř* (dźwięczny lub bezdźwięczny, zależnie od pozycji w wyrazie). Dźwięczne *ř* można zawsze zastąpić przez *ž*, bezdźwięczne przez *š* i znaczenie wyrazu przez to się nie zmieni. Można więc powiedzieć *řykać*, *broza*, *brŷk* albo *žykać*, *bžozza*, *bžyk*; można powiedzieć *txŷř*, *faroř* albo *txŷš*, *faroš*. Druga wymowa (niefrykatywna) jest częstsza, ale i pierwsza jest dopuszczalna. Ten sam człowiek mówi raz tak, raz tak. Skutkiem tego wyraz 'mare' brzmi raz *moře*, raz *može* i nie przestaje być przez to jednym i tym samym wyrazem. Ale w wyrazach *lože*, *žlŷp*, *žoden*, *žarna* etc. możliwe jest tylko *ž*, użycie tu *ř* jest niedopuszczalne. Podobnie nie można zamienić *š* na *ř* w wyrazie *nŷš*, bo *nŷř* byłby kompleksem dźwięków bez żadnego znaczenia. I w formie 3. sing. *može* 'potest' nie można zamienić *ž* na *ř*, bo *moře* znaczy tylko 'mare', choć *može* zależnie od kontekstu czy konsytuacji znaczy albo 'mare', albo 'potest'.

Zdaje mi się także, że w pojęciu ogółu fonologów dwa różne fonemy nie mogą mieć wspólnych wariantów fakultatywnych¹. Rzeczywistość przeczy i temu pogładowi. W karpackich gwarach ukraińskich (Łemków, części Bojków i na Zakarpaciu) istnieją dwa wyraźnie różne fonemy [i] oraz [ɨ]. Por. np. *ti* 'tibi' i *ty* 'tu'. Oba te fonemy mają dość różne możliwości realizacji. U pierwszego wyróżniają się jako dwa najbardziej typowe warianty: dźwięk *i* (równy polskiemu, ale mogący występować po twardej) i dźwięk *y* (równy polskiemu *y*). Drugi fonem ma »skrajne« warianty: *ɨ* tylne (tylniejsze od rosyjskiego) i *y* takie jak polskie. Skutkiem tego może się zdarzyć, że grupa dźwięków *ty* znaczy raz 'tibi', a raz 'tu'.

Oczywiście takie stany jak tu opisane, zarówno stosunek [ř] do [ž] pod Raciborzem jak stosunek [ɨ] do [i] w wielu gwarach ruskich w Karpatach, to stany równowagi chwiejnej. Obserwując gwary okolic Raciborza nabieramy pewności, że za jakie 30 lat dźwięk *ř* zagnie tam zupełnie (zaginąłby nawet bez oddziaływania języka literackiego przez szkołę etc.) i dzisiejsza anomalia

¹ Bo, że dwa fonemy mogą mieć wspólny wariant kombinatoryczny, to przyjmował i Trubiecki (Grundzüge 71).

będzie usunięta. Podobnie obserwując gwary okolic Sanoka dochodziło się do wniosku, że również (nawet bez wpływu ukraińskiego języka literackiego) różnica między fonemami [i], [ɨ] zanikłaby w ciągu jednego pokolenia. Takie bowiem stosunki, jak tu opisane, są oczywistym dowodem trwania procesu spływania się dwóch fonemów w jeden. Niemniej trzeba je także brać pod uwagę przy opisie systemu fonologicznego danego języka (dialektu) w danym «przekroju» czasu, choć przy takim czysto synchronicznym opisie musimy abstrahować od wszelkiego «dziania się».

Oczywiście zaburzenia równowagi fonologicznej zachodzące nawet w gwarach, żyjących w zasadzie swoim własnym, dość izolowanym od wpływów zewnętrznych życiem, występują nierównie częściej w gwarach wystawionych na silne działanie języka literackiego, co można dziś powiedzieć o większości polskiego obszaru gwarowego, ale przede wszystkim o mowie ludowej (szeroko pojętych) okolic Warszawy, o gwarach rejonu przemysłowego łódzkiego etc.

9. P. Zwoliński. Przejście $t \Rightarrow u$ w języku polskim.

W podręcznikach historycznej glosowni polskiej uderza powierzchowne traktowanie konsonantyzmu w porównaniu z względnie szczegółowo opracowanym wokalizmem. Najdobitniejszy wyraz znalazł ten fakt w Historycznej fonetyce Rozwadowskiego¹, gdzie na 150 stron całości poświęcono spółgłoskom jedynie 21 stron, a więc zaledwie 14%. U Łosia² wprawdzie procent ten wzrasta do 34, ale wzrost ten nie znajduje wcale odpowiednika w zwiększonej wadze wiadomości w pracy tej zawartych.

Nie dziwnego zatem, że próżno szukalibyśmy w dotychczasowej literaturze językoznawczej pewniejszych danych o przejściu t (przednio-językowo-zębowego) w u (u niezgłoskotwórcze³) w ję-

¹ J. Rozwadowski, Historyczna fonetyka czyli glosownia. Gramatyka (akademicka) języka polskiego. Kraków 1923, s. 57—206.

² J. Łoś, Gramatyka polska. Cz. I. Glosownia historyczna. Lwów—Warszawa—Kraków 1922.

³ Używam terminu « u niezgłoskotwórcze» zdając sobie sprawę z jego nieodpowiedniości i nierównoważności z terminem « t przednio-językowo-zębowe», nie określa bowiem artykulacji, tylko funkcję w sylabie. Nie mniej

zyku polskim, a zwłaszcza o chronologii tego zjawiska. Celem niniejszego artykułu jest więc zwrócenie uwagi na problem i próba jego rozwiązania.

Rozpocznę od przedstawienia stanu dzisiejszego, ponieważ dostarczy on dowodów, jak omawiane zagadnienie jest skomplikowane i właściwie niejasne. Przyjmuje się powszechnie, że obecnie w wymowie polszczyzny kulturalnej występują obocznie *ɹ* i *ʉ*, przy czym w ortofonii za poprawniejszą, na scenie obowiązującą, uchodzi wymowa przednio-językowo-zębowa. Nie odzwierciedla to jednak prawdziwego stanu rzeczy, ponieważ poprawność językowa jest z reguły bardziej konserwatywna od językowej rzeczywistości i z trudem tylko ustępuje pod jej naporem.

Systematyczne porównanie opisów głosowni polskiej od początku XX wieku wykazuje, że poglądy autorów w ciągu ostatnich lat dziesiątków zmieniały się, zwolna wprawdzie ale stale, na korzyść *ʉ* niezgłoskotwórczego.

Pierwszy Rozwadowski¹ w r. 1901 wyróżnia w polszczyźnie 3 warianty *ɹ*: 1) *ɹ* przednio-językowo-zębowe, 2) *ʉ* niezgłoskotwórcze, które przypisuje Wielkopolsce i 3) *ɹ* samogłoskowe (s. 90), dla którego nie wprowadza osobnego znaku, ale które uznaje za typowe do swojej wymowy reprezentującej wg niego wymowę zachodnio-galicyjnych klas wykształconych (s. 109—10). Artykułacyjnie głoska ta charakteryzuje się silnym zaokrągleniem warg, jednak bez ich wysuwania, oraz niejednorodną lokalizacją w jamie ustnej, zasadniczo zbliżoną do *u* względnie wąskiego *o*. Rozwadowski zastrzega się przy tym wyrażnie, że jego *L* (tak będą oznaczał dla krótkości opisaną przez niego głoskę) nie odróżnia się akustycznie od *ɹ* przednio-językowo-zębowego, wobec czego fałszem byłoby identyfikowanie *L* z *ʉ*, które go razi. Nie mniej jednak przyznaje, że w zachodniej Galicji spotyka się często spółgłoskowe *ɹ* i wyraźne *ʉ* w rodzaju angielskiego dwuwargowego *w*.

Sprawę komplikuje jeszcze bardziej Baudouin de Courtenay²,

przyjął się on ogólnie w literaturze fonetycznej, więc pozostawiam go bez zmiany.

¹ J. Rozwadowski, Szkic wymowy (fonetyki) polskiej. MPKJ I. Kraków 1904 (z. I 1901), s. 95—114.

² J. Baudouin de Courtenay, Wskazówki dla zapisujących materiały gwarowe na obszarze językowym polskim. MPKJ I. Kraków 1904 (1901), s. 115—46.

który pomnaża 3 głoski Rozwadowskiego do 4 a nawet do 6, przyjmując (§ 13) dla polszczyzny:

- 1) *ł* przedniojęzykowe,
- 2) *u* występujące w gwarach jako labializacja *o* i *u* (np. *uóćec*, *buoga*, *uuzda* itd.),
- 3) *w* dwuwargowe,
- 4) *Ł* (Rozwadowskiego), które określa różnie: jako wargowe, zredukowane i zesamogłoskowane, i w którym wyróżnia aż 3 odmianki:

- a. opisaną przez Rozwadowskiego,
- b. stanowczo wargową i
- c. tylnojęzykową.

Równocześnie, sprzeciwiając się przyjmowaniu *Ł* za typowo polskie, domaga się uznania za takie, co najmniej na równi z takimi, *ł* przedniojęzykowego, właściwego północno-wschodniej części obszaru językowego polskiego i inteligencji Królestwa Polskiego.

Temu rozszepianiu artykulacji *ł* jak włosu na części przeciwstawił się w r. 1909 prof. Nitsch¹. Baudouina z jego trzema wariantami *Ł* pominął zupełnie, a pogładowi Rozwadowskiego przeciwstawił jedynie słuszną i popartą rzeczowymi argumentami tezę, że rzekomo krakowskie *Ł* jest identyczne z *u*, jeżeli nie zawsze, to przynajmniej wcale często. Dowodzi tego 1) zamienianie *u* na *ł* w dwugłoskach wyrazów obcych u osób chcących się swego *ł* wargowego (*Ł*) oduczyć np. *Atgust*, *Etropa*, 2) występowanie loc. sg. o *Landale*, *Flatale* od nazwisk *Landau*, *Flatau*, na wzór *Rafał*—*Rafale*, 3) pojawianie się rymów w rodzaju: *Koncert w kurhauzie* — *Esik zdrzymał się* — *Budzi go w pauzie* (Boy, Piosenki i fraszki »Zielonego Balonika« 40).

Artykuł Nitscha znał i zacytował Broch w niemieckim wydaniu swojej fonetyki słowiańskiej². Traktuje on polskie *u* i *ł* jako równorzędne, nie mając jednak odwagi uznać *u* za częstsze, zaznacza z zastrzeżeniami, iż szerzy się ono szybko wśród młodszej generacji. Brochowi zarzucić można tylko uznawanie wymowy opisanej przez Rozwadowskiego za typową dla polskiego *ł*.

¹ K. Nitsch, Przyczynki do wymowy dzisiejszej polszczyzny literackiej. II. Krakowskie *ł*. MPKJ IV. Kraków 1909, s. 420.

² O. Broch, Slavische Phonetik. Heidelberg 1911, § 67.

Benni pisał o *ł* trzykrotnie¹, za każdym razem trochę inaczej. W r. 1915 wypowiada zdanie, że normalne jest *ł* zębowe, typowe dla Królestwa i krajów zabranych, w Wielkopolsce występuje *u*, a w Galicji zachodniej *L*, rozpowszechnione także w Królestwie (s. 239—40). W r. 1923 zmienia częściowo zdanie. Twierdzi wprawdzie nadal, że zasadnicze jest *ł* (w Wielkopolsce *u*); natomiast *L* uznaje za prawie wyłącznie u młodszego pokolenia w Warszawie i Krakowie, podczas gdy u starszego zaznacza się wahanie między *L* a *ł* (s. 21—2). Wreszcie w r. 1924 przyznaje otwarcie, że sprawa jest skomplikowana i nie łatwa oraz stwierdza, że połowa Polaków nie wymawia głoski *ł* tylko jej surogaty samogłoskowe, na zachodzie *u*, w środkowej Polsce *L*, a tylko na kresach wschodnich istnieje *ł* zębowe. Zdaje sobie przy tym sprawę, że następne pokolenie w ogóle *ł* znać nie będzie (s. 28—9).

Jak z tego przeglądu widać, Benni dostrzegał szerzącą się wymowę *u* zamiast *ł*, ale pokutuje u niego ciągle trojaka, autorytetem Rozwadowskiego wprowadzona, artykulacja tej głoski. Tymczasem rzecz przedstawiała się następująco: zębowe *ł* było coraz bardziej wypierane przez *u*, a opisane przez Rozwadowskiego *L* stanowiło nie stadium genetycznie pośrednie, lecz wtórny wynik usiłowań wymówienia *ł* przez Polaków, którzy go już w swoim systemie fonetycznym nie posiadali. Baudouin i Benni, obaj pochodzący z b. zaboru rosyjskiego, wymawiali *ł* zębowo i uważali je za wzorowe, a *u* za jego gorszą odmiankę. Rozwadowski natomiast, jako rodowity Małopolanin, nie umiał *ł* poprawnie wymówić i uznał za typowy dla inteligencji krakowskiej dźwięk, za którego pomocą usiłował oddać *ł* zębowe. Jedyny prof. Nitsch, który zawsze mówił *u*, a *ł* uczył się świadomie i, jak sam pisze (MPKJ IV 420), wymawiał wówczas nawet *Atgust* i *Etropa*, zdawał sobie sprawę, że w polszczyźnie mamy tylko dwie głoski *ł* albo *u* i stwierdził to w Dzisiejszym systemie głosowym² (s. 9). Zlikwidował on w ten sposób papierowy aksjomat

¹ T. Benni, Opis fonetyczny języka polskiego. Encyklopedia Polska. Ak. Um. Język polski i jego historia t. II. Kraków 1915, s. 227—68.

Tenże, Fonetyka opisowa. Gramatyka (akademicka) języka polskiego. Kraków 1923, s. 1—55.

Tenże, Ortofonia polska. Warszawa—Lwów 1924.

² K. Nitsch, Dzisiejszy system głosowy. Głosownia języka polskiego II. Bibl. TMJP nr 7. Kraków 1925.

o trzech odmianach *ɹ* w kulturalnej polszczyźnie, jakkolwiek ostatnio próbują go wskrzesić Doroszewski i Wieczorkiewicz¹. Za Nitschem poszli w swoich uniwersyteckich podręcznikach Gaertner² i Szober³ i nawet nie wspominają o możliwości istnienia trzeciego *ɹ* zredukowanego.

Od chwili zlikwidowania *ɹ* zaczęła się szybko zwiększać podawana w literaturze fonetycznej liczba Polaków wymawiających *ɹ*. Benni w Ortofonii polskiej przyjmuje, jak wspomniałem, tę liczbę na połowę ludności polskiej. Nitsch rok później w Dzisiejszym syst. głos. (s. 9) mówi o «co najmniej połowie Polaków etnograficznego obszaru», a w r. 1933 pisze⁴: «Tak więc nie tylko samodzielne dźwięczne *h* jest głosem dla Polaka obcym, ale powoli zaczyna się nią stawać także zębowa *ɹ*. ...Zębowa *ɹ* było typowo polskie..., ale typowym już być przestało; dziś właśnie *ɹ* jest typowo polskie...». Wreszcie Stieber⁵ w r. 1946 stwierdza, że wszystkie miasta rdzennej Polski mają niezgłoskotwórcze *ɹ* na miejscu dawnego *ɹ*. Widać stąd wyraźnie, że w ciągu niecałych dwóch pokoleń wymowa niezgłoskotwórcza wyparła niemal całkowicie z polszczyzny kulturalnej.

Co do dialektów posiadamy wiadomości mniej dokładne; ponieważ opierają się one prawie wyłącznie na opisie Nitscha w jego klasycznych już Dialektach języka polskiego⁶, przedstawiających jednorazowy przekrój stanu sprzed I wojny światowej i nie mających równie dokładnego odpowiednika nam współczesnego.

Według Nitscha spółgłoska zębowa *ɹ* istnieje: 1) tu i ówdzie w Borach Tucholskich, na Krajnie i koło Czarnkowa (przeważnie

¹ W. Doroszewski i Br. Wieczorkiewicz, Zasady poprawnej wymowy polskiej. Warszawa 1947, s. 11.

² H. Gaertner, Gramatyka współczesnego języka polskiego. Cz. I, Głosownia. Lwów—Warszawa 1931.

³ St. Szober, Gramatyka języka polskiego³. Cz. II, Głosownia. Warszawa 1931.

⁴ K. Nitsch, Uwagi o polskim systemie głoskowym: 1. *h* i *ɹ*. Język Polski XVIII (1933), s. 124—7.

⁵ Z. Stieber, Wymowa łódzkiej inteligencji. Język Polski XXVI (1946), s. 149—50.

⁶ K. Nitsch, Dialekty języka polskiego. I wyd. Encyklopedia Polska Akad. Um. Język polski t. III Kraków 1915, s. 238—343; II wyd. Gramatyka (akademicka) języka polskiego. Kraków 1923, s. 409—520. (Cytuję wyd. II).

jako *l* średnie), 2) w części Śląska przyległej do obszaru morawskiego, 3) w Małopolsce, zwłaszcza na Podhalu i w północnym dialekcie nizinym, 4) w wielu gwarach Mazowsza, zwłaszcza bliższego i 5) na całym chyba pograniczu wschodnim (s. 447—8). Rozprzestrzenienie zasięgu tej głoski wskazuje na jego peryferyczność, co pozwala uznać ją za pewnego rodzaju archaizm utrzymujący się tam przede wszystkim, gdzie znalazła ona oparcie w hamującym wpływie sąsiednich języków słowiańskich z podobną artykulacją zębową, tj. ruskich na wschodzie i południowym wschodzie oraz dialektów morawskich i słowackich na południu. Dlatego też Wielkopolska, nie granicząca z żadnym innym językiem słowiańskim, została prawie cała przez wymowę *u* ogarnięta.

Centrum obszaru polskiego stanowi trudną do wykreślenia mozaikę, z przewagą niezgłoskotwórczego *u*. Równocześnie w tych samych miejscowościach, w których starsze pokolenie wymawia *ł*, młodsze używa już *u*, np. w Kocobędzu na Śląsku¹ albo w niektórych wsiach między Wisłą a Sanem (Grębów)². Gdzie indziej znowu, gdzie cała ludność posługuje się wyłącznie wargowym *u*, widać, że zmiana *ł* nie jest dawna. Np. w Dąbrówce pod Babi-mostem *u* po *u* ($\Leftarrow \text{ł}$) zachowuje się jak po przedniojęzykowych, tzn. wymawia się jako *ũ* (mocno otwarte): *tuũstyżi*, *guũpi*... tak jak w *drũgo stũdũna*, *czũje* itd., a nie jak po wargowych, gdzie pozostaje *u*: *bulvyi*, *nebuũũu*, *vuũevi* itd.³

Również na wschodzie *ł* nie jest tak powszechne, jakby się wydawało. Ciekawe uwagi na ten temat podaje Kuraszkiewicz w swoim przeglądzie gwar woj. lubelskiego⁴. Systematycznie występuje ono tylko w gwarach wschodnio-lubelskich, ale i tam »jest uważane za wulgarne i ludzie celowo starają się używać *u* (Włodawa)« (s. 291).

Z powyższego przeglądu widać, że wymowa *u* szerzy się bardzo szybko, rzec można na naszych oczach, zarówno w dialektach

¹ K. Nitsch, Dialekty polskie Śląska. Cz. I. Wyd. II. Kraków 1939, s. 69.

² St. Bąk, W sprawie wyrazu *policzek*. Język Polski XXVII (1947), s. 172.

³ K. Nitsch, Dialekty j. pol., s. 498.

⁴ Wł. Kuraszkiewicz, Przegląd gwar województwa lubelskiego. Monografia Statystyczno-Gospodarcza Województwa Lubelskiego. T. I. Lublin 1931, s. 273—324.

jak i w języku literackim. Warto więc zastanowić się i zbadać, kiedy i gdzie pojawiła się ona po raz pierwszy w polszczyźnie, tym bardziej, że poglądy autorów wspominających okolicznościowo o tym zjawisku są rozbieżne.

Ostatni pisał o nim Brückner w Encyklopedii staropolskiej¹ s. v. Gwary. Ustaliwszy bez podania argumentów początek mazużenia na wiek XI dodaje: »Nierównie później przeszło *ż* w *w* (wałczenie) z Wielkopolski i Mazowska stale się szerzące, a w XVI w. jako osobliwość gwary chłopskiej uznawane«. Chronologia jest tu bardzo nieściśła i teoretycznie obejmuje cztery stulecia od XII do XV. Budzi również zastrzeżenia data XVI w., gdyż nigdzie, o ile mogłem się zorientować w lesie twórczości Brücknera, nie przytacza on przykładów wcześniejszych od w. XVII. Poza tym, jak się okaże, nie ma żadnych danych na przyjmowanie Wielkopolski za jedną z dwu kolebek ogólnopolskiego walczenia, co Brückner wywnioskował prawdopodobnie ze stanu współczesnego, jako że tam rzeczywiście najpowszechniej *u* zastępuje pierwotne *ż*.

Łoś w swojej Gramatyce polskiej I, w § 183 poświęconym *ż*, nie podaje explicite żadnej daty, pozwalając czytelnikowi wyciągnąć wniosek z przytoczonego materiału. Oto jego tekst: »Niekiedy też stp. *ż* wyraża się w piśmie przez *w* np. *poswaph* AKPr 3, 317 (zam. *posław*), *wsni się* — refulget 1444 R. 23, 301, *wsniaczey* 1444 R. 23, 305, *wsniaczy swiatlosczy* ib. 305 zam. *łsni się, łsniącej*; *przesmosgwczce zapamathaly* (= *przezmozgłczce*) pocz. XVI R. 25, 242« (s. 143). Sądzić by można, że pięć powyższych przykładów (z tego cztery z XV w.) przesądza sprawę chronologii walczenia na wiek co najmniej XV. Tymczasem zbadanie cytowanych miejsc w zabytkach wywołuje bardzo poważne zastrzeżenia ograniczające liczbę przykładów do dwóch tylko i to wątpliwych.

Rozważmy je kolejno. AKPr 6, 317 to Kodeks Suleda² z r. 1449—50, a zdanie zawierające interesujący nas przykład brzmi w całości następująco: »Item acz się przygodzi, gdy nie który człowiek *pozwaw drugiego do sądu*, będzie nań żałował, kako...«. Łosiowa więc lekcja *postaw* polega na nieporozumieniu. Następny przykład *wsni się* na razie opuszczę. Dalsze dwa *wsniaczey*

¹ A. Brückner, Encyklopedia staropolska. Warszawa 1937—39.

² Kodeks Suleda statutów polskich, tłumaczonych przez Świętosława z Wocieszyna i Macieja z Rożana. Archiwum Komisji Prawniczej Akad. Um. III. Kraków 1895, s. 221—334.

i *wśniący światłoszy* są w rzeczywistości jednym i tym samym, gdyż w R. 23, 305¹ znajduje się glosa *wśniaczezy światłoszy* i Łoś omyłkowo cytuje ten sam przymiotnik dwukrotnie zmieniając tylko pisownię.

Przykład z R. 25, 242² brzmi w całości: »racha *przesmosgwcze zapamathaly wroszme*« i lekcja *Łosia przezmogłtce* nie wytrzymuje krytyki. Jest to oczywiście wołacz i warto się zastanowić, jak brzmiałby od niego mianownik. Występujący przed końcówką *-e* sufiks *-cz-* wskazuje na palatalizację **-k-*, które można sprowadzić do **-čk-* względnie **-čk-*. W pierwszym wypadku mianownik miałby postać **przezmogłtek*, w drugim **przezmogłec*, a na żadną z nich nie pozwala ówczesne słowotwórstwo. Dzięki Monografiom słowotwórczym Doroszewskiego³ wiadomo, że ani sufiks *-ek*, ani *-ec* nie były rozszerzane przez *l* czy *ł* i dodawane do wyrażen przyimkowych (w tym wypadku do *przez* 'bez' mózgu) dla ich substantywizacji. Wobec tego i ten przykład należy odrzucić. Zapis *przezmogwcze* jest niewątpliwie błędny, ale można go bez trudności zrekonstruować jako *przezmogowcze* od *przezmogowiec*, co odpowiada dzisiejszemu wyrazowi *bezmózgowiec*, istniejącemu w terminologii lekarskiej (Słownik warszawski s. v.) na oznaczenie płodu potwornego, urodzonego bez mózgu (anencephalus). W XVI w. analogiczna formacja mogła powstać jako przekład biblijnego (aramejskiego pochodzenia) wyrazu *raca* (Math. 5, 23), który św. Hieronim w komentarzu do Wulgaty tłumaczy *przez absque cerebro* 'bez mózgu'⁴. Sprawę przyimków *przez* i *bez* wyjaśnił ostatecznie Urbańczyk⁵ stwierdzając, że *bez* zaczęło wypierać dawniejsze powszechne *przez* dopiero od połowy XVI w. pod wpływem czeskim i ewentualnie ruskim.

¹ A. Brückner, Średniowieczna poezja łacińska w Polsce. Rozprawy Wydz. Filolog. Ak. Um. XXIII. Kraków 1894, s. 268—319.

² A. Brückner, Drobne zabytki języka polskiego XV w. Pieśni, modlitwy, glosy. Rozprawy, Wydz. Filolog. Ak. Um. XXV. Kraków 1897, s. 206—91.

³ W. Doroszewski, Monografie słowotwórcze. Formacje z podstawowym *-k-* w części sufiksальной. Prace Filologiczne XII. Warszawa 1928, s. 1—261.

⁴ I. Knabenbauer S. J., Commentarius in quattuor S. Evangelia. I. Matthaeus, pars I. Paryż 1892, s. 214.

⁵ St. Urbańczyk, Historia przyimków *bez* i *przez*. Język Polski XXVI (1946), s. 134—9.

Z pięciu zatem podanych przez Łosia przykładów na rzekome przejście $l \Rightarrow u$ (w) utrzymały się dwa tylko i to z tego samego zabytku oraz pochodzące od jednego czasownika *łsnąć*, a więc z *l* a nie z *ł*. Wprawdzie czasownik ten ma w słowiańszczyźnie oboczności sprowadzające się do **łsk-* || **łsk-*¹, a w XVI i XVII w. znajdujemy *łsnieć*² oraz *łsnący* obok *łśniący*³, ale dla ustalenia czasu przejścia $l \Rightarrow u$ należałoby znaleźć pewniejszy dowód. Sam Łoś zdawał sobie widocznie sprawę z niewystarczalności tych przykładów, ponieważ — jak wspomniałem — nie wyciąga z nich żadnego wniosku pozostawiając go domyślności czytelnika.

Trzecim i ostatnim autorem poruszającym problem chronologii włączenia jest St. Bąk⁴. Oto jego słowa: «Sprawa rozwoju *-ot-*, *-et-* $\Rightarrow$ *-on-*, *-en-* łączy się poza tym ze sposobem artykulacji *ł*. Pierwotnie była to spółgłoska przednio-językowo-zębowa. Tak było jeszcze w w. XVI; inaczej powstanie form: *cón*, *cena* itd. byłoby niezrozumiałe. Później jednak (może pod koniec XVI wieku) poczęto *ł* wymawiać bez zwarcia przodu języka z zębami, co z czasem doprowadziło do wytworzenia się *u*. Pierwsze ślady takiej wymowy spotykamy w zabytkach mazowieckich z XVII wieku»

Bąk, jedyny z trzech cytowanych badaczy, podaje jednoznacznie określoną datę i popiera ją rzeczowymi argumentami. Szkoda tylko, że po 20 latach wycofuje się ze swego stanowiska w artykule: W sprawie wyrazu *policzek*⁵, w którym polemizuje z moją etymologią tego wyrazu: *policzek* $\Leftarrow$ *póliczek* $\Leftarrow$ **póliczek* $\Leftarrow$ **półliczek*⁶, i w którym przyjmuje, że włączenie istniało już w połowie XV wieku, ściślej przed r. 1471. Popęłił w ten sposób niekonsekwencję i podważył własne przekonujące wyjaśnienie pochodzenia form typu *vżon*, *vżena*, które stało się tymczasem

¹ A. Brückner, Słownik etymologiczny jęz. pol. s. v. *łsnieć się*.

² M. Kromer, Rozmowy dworzanina z mnichem (1551—54). BPP nr 70, s. 134.

³ S. Petrycy, Horatius Flaccus w trudach więzienia moskiewskiego (1609). BPP nr 67, s. 190, i 224.

⁴ St. Bąk, O pochodzeniu form typu *vżon*, *vżena*. Symbolae grammaticae in honorem Ioannis Rozwadowski II. Cracoviae 1928, s. 409—14.

⁵ Język Polski XXVII (1947), s. 172—4.

⁶ P. Zwoliński, Etymologia *policzka*. Język Polski XXVII (1947), s. 74—8.

trwałą zdobyczą polskiej gramatyki historycznej, na co zwróciłem uwagę w artykule »Sprawa« *policzka*¹. Pomimo to Bąk podtrzymuje swoje ostatnie twierdzenie w artykule: O wyrazie *policzek* i niektórych innych złożeniach typu *półchlopek*². Bardziej ogólnie natomiast wypowiada się równocześnie w Dialektach śląskich³ (s. 293), gdzie tylko ogólnikowo stwierdza: »Dawno już jednak głoska ta [t] uległa pewnej ewolucji, w jej zaś miejsce wytworzyła się głoska podobna do u«.

Wobec tego problem pozostaje nadal otwarty i domaga się ostatecznego rozstrzygnięcia.

Przystępując do próby jego rozwiązania przedstawię przede wszystkim dostępny materiał historyczny. Pierwszym zabytkiem, w którym odzwierciedliło się walczenie, jest »Peregrynacja Maćkowa«, znana z trzech wydań z lat 1612, 1614 i 1615, napisana przez niewykrytego dotąd bakalarza pod pseudonimem Ianuarius Sowizralius wraz z »Peregrynacją dziadowską«, a wydrukowana najprawdopodobniej w Krakowie⁴. Na występowanie *u* zamiast *t* w tym utworze zwrócił uwagę pierwszy Brückner⁵, następnie cytowany Bąk, obaj jednak nie wymienili wszystkich przykładów.

Oto one (cyfra oznacza wiersz wg wydania Badeckiego): 9 razy *t* jako *u*: *poutory* 1019 || *połtory* 1441, *miau* 1306 || *miat* 1318... *psezeznau* 1017, *pozegnau* 1940 || *zegał* 1429, *grau* 1519, *porywau* 1513, *spisau* 1531, *wysumau* 1043 i *zmordowau* 1020 oraz 22 razy *t* opuszczone w ogóle: *byo* 1021, 1023, 1042, 1093, 1096, 1107, 1315, 1526 || *było* 1022..., *mao* 1019, 1094 || *mało* 1147..., *okoo* 1001, 1002 || *około* 1116, *wkoo* 1257..., *opusyo* 1306 || *opusyło* 1041, *zachciao* 1108, 1452 || *chciało* 1414..., *odzygnęo* 1093, *wyzygnęo* 1530, *ulzyo* 1107, *trzymaao* 1488, *zostao* 1094 i *udziaać* 1526.

Zabytek to nie wielki obejmujący około 600 wierszy, wobec tego przytoczonych 31 przykładów na walczenie stanowi stosunkowo wysoki procent.

¹ Język Polski XXVII (1948), s. 118—21.

² Slavica Occidentalis XIX (1948), s. 8—22.

³ Oblicze Ziemi odzyskanych — Dolny Śląsk. Wrocław—Warszawa 1948, t. II, s. 285—332.

⁴ K. Badecki, Polska komedia rybałtowska. Lwów 1931, s. 215—31 i 676—8.

⁵ A. Brückner, Z przeszłości gwar polskich. Wisła VI. Warszawa 1892, s. 873—4.

Bak uważa »Peregrynację« za zabytek mazowiecki, chyba ze względu na to, że bohater systematycznie mazurzy. Tymczasem, jak słusznie zwrócił uwagę prof. Taszycki¹, język utworu sprawia wrażenie, że znalazł w nim odbicie dialekt małopolski. Przypuszczam więc, że jest to zabytek małopolski wyśmiewający chłopską wymowę w ogólności, a miejscową w szczególności.

Drugim chronologicznie, również małopolskim źródłem jest »Ogród fraszek« Wacława Potockiego², pisany w latach 1647—95. Tutaj walczenie jest wyraźnie zlokalizowane we fraszce »Omyłka z pogłównem« (I 10):

Gdy z gościem po podworzu przechodzę się rownem,
 Aż chłop idzie. — Ty dokąd? — do dwora z *pogownem* —
 Rzekł miasto *pogłownego*; *t* nie mówią chłopci
 W Podgorzu. Tu się moj gość niesłychanie stropi:
 — Niežnośny to podatek, ciężkość niewymowna,
 U nas od głów, tu płacą od biednego gówna.

Przypomniał ją Gaertner³ jako dowód na wrażliwość ucha Potockiego na cechy gwarowe, a problem walczenia u Potockiego omówił szczegółowiej Stieber⁴ skłaniając się, z zastrzeżeniami zresztą, ku hipotezie, że sam poeta *t* jak *u* wymawiał. Obok przytoczonej fraszki o pogłównem podaje nadto jako argument za tym grę słów *kłotka* 'kłódka' i *kotka* (IV 298):

Nie pisz listu do tego, co nie umie czytać.

Mając zamkow po dworach pan jeden o male,
 Zeby mu *kłotek* kupić, na memoriale,
 Słac sługę do Krakowa, byle mocnych każe.
 Co gdy nieuk mało co mędrszemu pokaże,
Opuściwszy litere, źle przeczyta głupi,
 A ow też miasto *kłotek*, dziesięć *kotek* kupi.

.

Szkodaż do tego pisać, co nie umie czytać.

¹ W. Taszycki, Dawność tzw. mazurzenia w języku polskim. Warszawa 1948, s. 29.

² W. Potocki, Ogród fraszek. Wydanie zupełne A. Brücknera. Lwów 1907.

³ H. Gaertner, Ślady wymowy gwarowej w języku staropolskim. Język Polski XIX (1934), s. 28—40.

⁴ Z. Stieber, Uwagi o języku Wacława Potockiego. Prace Polonistyczne V. Łódź 1947, s. 9—10.

Ten przykład jednakowoż jest mniej pewny, ponieważ jak z tytułu i piątego oraz ostatniego wiersza wynika, chodzi tu raczej o nieumiejętność czytania, a nie o błąd wymowy. W każdym bądź razie można z całą pewnością przyjąć, iż włączenie, którego rezultatem był całkowity zanik wymowy *ł*, istniało w Małopolsce w 2. połowie XVII wieku.

Trzecim zabytkiem odbijającym wymowę *u* jest satyryczny «Uniwersał Województwa Mazowieckiego» z końca XVII w. wydany przez Erzepkiego¹: «Przytym tez nie zabacajcie Waseć wziąć z sobą w rydwanice, w koleskę wyciskaca z łamańcem, stawinogi, kociego targu, krezeluchy, jajec, *maswa, swoniny, sadwa, oju* i innych wselakich *twustości i smarowidwa* i okrasy...» (v. 24—7).

Trudno z całą pewnością określić, z jakiej dzielnicy Polski pochodzą te humorystyczne przycinki do gwary mazowieckiej znalezione w rękopisie biblioteki Pozn. Tow. Przyjaciół Nauk, ponieważ sam fakt przechowywania ich w Poznaniu nie przesądza o ich powstaniu w Wielkopolsce. W każdym razie na uwagę zasługuje ten szczegół, że o ile w «Peregrynacji Maćkowej» włączenie we wszystkich przykładach zachodziło w wygłosie sylaby albo między dwoma samogłoskami, to w «Uniwersale» wszystkie bez wyjątku wyrazy z *u* (*w*) zawierają je po spółgłosce lub w nagłosie wyrazu. Pozwala to przypuszczać, że autor rękopisu tylko w tych pozycjach nie stosował włączenia i dlatego go ono uderzało, po samogłoskach zaś sam zamieniał *ł* w *u*.

Pozostaje jeszcze zbadanie omawianego problemu w Wielkopolsce. Wydałoby się, że ta część Polski, która najkonsekwentniej przeprowadziła przejście *ł* ⇒ *u*, powinna nam najwcześniej dostarczyć dowodów na to zjawisko. Tymczasem wcale tak nie jest. Historycznodialektyczny materiał wielkopolski podał Tomaszewski w referacie² wygłoszonym na X Zjeździe Pol. Tow. Językoznawczego w 1938 r. Opiera się on przede wszystkim na księdze ławniczej wsi Kargowy (pd. część pow. babimojskiego) z lat 1619—1793, pomocniczo posługując się 5 księgami z Kapanicy (pow. wolsztyński) z lat 1545—1747.

¹ B. Erzepki, Próbkę gwary mazowieckiej z końca XVII i początku XVIII wieku. Rocznik Tow. Przyjaciół Nauk Poznańskiego XXI 1895, s. 459—69.

² A. Tomaszewski, O zbieraniu materiału gwarowego z ksiąg ławniczych. Biuletyn P. T. J. VII. Kraków 1938, s. 76—84.

Niestety Tomaszewski zbyt mało uwagi poświęcił interesującemu nas problemowi. Oto jego słowa: «Mieszają się znaki dla *ł* i *l*, co jest też bolączką druków polskich. ... Jednak wymowa *ł* była niewątpliwie wargowa, na co wskazują formy: *kwadzie*, *kwade*, *kwadzone*, *ciesiułka* ‘ciesiółka’» (s. 81). Referent nie podaje żadnej daty, tak że równie dobrze możemy się domyślać tej wymowy w r. 1619 jak i 1793. Nie pozostało mi więc nic innego, jak szukać pośrednich dowodów na *u* w datowanych przykładach na inne zjawiska fonetyczne. I rzeczywiście udało się znaleźć takie dowody wśród przykładów na wymowę *o* jak *uo* i wygłosowego *-et* jak *ăt* (s. 79).

Najpewniejszy jest przykład *dwoie widow* ‘dwoje wideł’ z r. 1767, a więc stosunkowo bardzo późny. Wcześniejsze są *Pawo* ‘Paweł’ r. 1733, 1748, 1758 oraz *jagio* ‘jagiel’ r. 1745 z całkowitym zanikiem *-ł*. Nadto przykłady na pisownię *ło* zamiast *o* (wymawianego jako *uo*): *zaglon* ‘zagon’ r. 1716, *zaglonow* ‘zagonów’ r. 1699, 1702, 1705, *Włos* ‘wóz’ r. 1712 i odwrotnie na pozostające w związku z poprzednią wymową hiperpoprawne *o-* zamiast *ło-*: *opátę* ‘łopatę’ r. 1704, *opata* ‘łopata’ r. 1765. Zanik *ł* odbijają przykłady na *ł* epentetyczne w wyrażeniu *młodszy* (w wymowie *młoiłszy*) z lat 1662–66: *mojczy*, *Mojczego*, *namojcy*.

Jak stąd widać, walczenie wielkopolskie nie jest starsze od walczenia w innych dzielnicach Polski, a poza wyrazem *młodszy* w którym poprzedzała zanikająca *ł* wargowa głoska *m*, co mogło wpłynąć na zmianę artykulacji zębowej w wargową, znacznie późniejsze. Za dodatkowy pośredni dowód na to, że dzisiejszy stan wielkopolski nie jest czymś odwiecznym, może służyć wspomniany już fakt, że w Dąbrówce pod Babimostem, a więc w tym samym powiecie, *u* inaczej zachowuje się po wargowych, a inaczej po przedniojęzykowych i *u* ($\Leftarrow \text{ł}$).

Co do Śląska, to materiału staropolskiego dotyczącego walczenia brak zupełnie. Nie wykazuje przejścia *ł* $\Rightarrow$ *u* żaden z tekstów przedrukowanych przez Rosponda¹, a pierwszą pewną wiadomość o nim podaje dopiero w r. 1821 Bandtkie² w słowach

¹ St. Rospond, Zabytki języka polskiego na Śląsku. Wrocław—Katowice 1948.

² J. S. Bandtkie, Wiadomości o języku polskim w Śląsku i o polskich Ślązakach (1821). Z pierwodruku wydał, przedmową i przypisami opatrzył B. Olszewicz. Wrocław 1945.

»O wymowie zaś to dodać potrzeba, iż *t* częstokroć wyraża się jak *u*, np. *przedał* — *przedau*¹, ...« (s. 33). Nie wynika stąd oczywiście, że właśnie wówczas ta wymowa powstała, ale nie ma również najmniejszych powodów do przesuwania jej wstecz na okres wcześniejszy niż w Małopolsce czy Wielkopolsce, z którymi Śląsk graniczy. Wobec tego wolno przyjąć, że śląski obszar dialektyczny nie wytworzył walczenia samodzielnie, tylko uległ mu pod wpływem dialektu mało- i wielkopolskiego.

Porównanie powyższego materiału historycznego z dzisiejszym stanem walczenia w dialektach i języku kulturalnym, gdzie obserwujemy ciągle jego szerzenie się, dowodzi, że przejście *t* ⇒ *u* jest względnie nowe. Przyjmując zaś, iż kolejność ukazywania się omawianego zjawiska w źródłach odpowiada kolejności jego występowania w języku mówionym, musi się wyciągnąć wniosek, że pojawiło się ono najwcześniej, na przełomie XVI i XVII wieku, w Małopolsce, następnie na Mazowszu, a na samym końcu w Wielkopolsce, w stosunkowo niewielkich zresztą odstępach czasu. Z tych trzech niezależnych od siebie ośrodków szerzyło się we wszystkich kierunkach, co doprowadziło do zetknięcia się terenów walczących w centrum polskiego obszaru językowego, przy równoczesnym zachowaniu pierwotnego *t* na krańcach wschodnich i południowych, gdzie znalazło ono oparcie w hamującym wpływie sąsiednich języków słowiańskich z identyczną względnie zbliżoną spółgłoską przedniojęzykową.

W języku kulturalnym wymowa *u* rozszerzyła się na cały niemal ogół Polaków spychając *t* do roli zanikającego prowincjonalnego wariantu fakultatywnego. Nie można tu więc jeszcze mówić o przekształceniu systemu fonologicznego współczesnej polszczyzny kulturalnej, ponieważ nie zmieniła się ilość ani rozkład fonemów. Mianowicie przed powszechnym przejściem *t* ⇒ *u* system polski miał dwa półotwarte fonemy boczne *t* i *l*, przy czym drugi występował w dwu wariantach kombinatorycznych *l* i *l'* (*łasy*: *łasy*, *łusy*: *łisy*). Obecnie, po zwycięstwie *u*, wymienioną parę kontynuują w dalszym ciągu dwa fonemy *u* i *l*, a różnica systemowa polega na tym tylko, że opozycja *twarda*: *mięka* (*t*: *l*) została zastąpiona przez opozycję *wargowa*: *przedniojęzykowa* (*u*: *l*), a na-

¹ W wydaniu Olszewicza zaszedł błąd korektorski i zamiast *u* i *przedau* wydrukowano *n* i *przedan*, co poprawiam za Rospondem, Zabytki... s. 188.

wet w wypadkach bardziej niedbałej wymowy *zero: l* np. *ko'o* (= *koło*): *kole*.

Ponieważ jednak fonologiczna kategoria miękkości jest najbardziej obok dźwięczności podstawowa w języku polskim, stała się możliwa derywacja od półotwartego (obecnie twardego) *l* potencjalnego¹ fonemu palatalnego [*l'*], spotykanego w wyrazach zapożyczonych np. *bale, lany* (balie, liany), które odczuwa się jako zupełnie odrębne od istniejących równocześnie wyrazów *bale, lany*. Natomiast *u* weszło w opozycję z *ı* jako druga rodzima samogłoska niezgłoskotwórcza (szeregu tylnego), która poprzednio, o ile w ogóle istniała, to wyłącznie w wyrazach zapożyczonych typu *autor, Europa* będących pod tym względem cytatami z języków obcych, przeważnie z łaciny².

Proces ten nie pozostał bez wpływu na morfologię polszczyzny. Ponieważ wskutek niego wytworzyła się nowa morfonologiczna oboczność *u: l* w miejsce dawnej *t: l* np. *Michau: Michale, szkatuıa: szkatule, koıo: kole*, w rezultacie powstały nowe miejscowniki (i celowniki rodz. ż.) w l. poj. z *l*, które nie ma tam uzasadnienia w obocznym *t*, typu *o Landale, Flatale* od nazwisk *Landau, Flatau*³, *o statule* od *statua*⁴, *w dule* od *duha* (⇒ *ducha* ⇒ *dua* ⇒ *duıa*)⁵, *w kakale* od *kakao*⁶, od którego przez analogię nawet *kakałko*⁷ jak *kółko*. Na razie takie wykojeżenia zdarzają się tylko w języku mówionym, potocznym; nie mniej jednak są widocznym dowodem odbywającej się przebudowy systemu fonologicznego polszczyzny współczesnej.

¹ Pojęcia *derywacji fonologicznej* i *fonemu potencjalnego* wprowadził powyżej T. Milewski w artykule *Derywacja fonologiczna* (niniejszy Biuletyn P. T. J. IX, s. 43–57).

² Nawiasem dodam, że dźwiękonaśladowcze dzisiejsze kocie miauczenie *miau!* rozumiane zwykle jako *miat* jest cytowane w Słowniku Lindego z autorów dopiero 2. połowy XVIII w., a XVII w. (Opaliński, Rysiński, Potocki) oddawano ten dźwięk przez *miar!* interpretując go jako wyraz *miarą* lub w *miarę* (s. v. Kot, Miara i Miau).

³ K. Nitsch, MPKJ IV 420 i Język Polski X (1933), s. 125.

⁴ J. Birkenmajer, Jeszcze o *statui*. Język Polski X (1925), s. 137–9.

⁵ A. Chojecki, K. Nitsch i inni, O formę celownika-miejscownika typu *duha, Sapiecha*. Język Polski XXVIII (1948), s. 24–5, 53–4.

⁶ St. Szober, Gramatyka j. pol. t. II. Warszawa 1931, s. 27.

⁷ „...Dzieciom w szkolnem wieku nauczyciele zmuszone są trajlować, że filiżanka zawiera białe kawę z kożuszkim, *kakałko*, czyli też herbatkie z mleczkiem”. Wiech, August III Tronkowy. „Przekrój” nr 199 (1949), s. 15.

Proces ten oddala polski język literacki od innych słowiańskich, w żadnym z nich bowiem spółgłoska zębowa *ʒ*, względnie jej odpowiednik *ʒ*, nie została wyparta przez niezgłoskotwórczy element wokaliczny w każdej pozycji, a więc nie tylko w wygłosie, ale i w nagłosie sylaby oraz po spółgłosce, jak w polszczyźnie. Jedynie język ukraiński przeprowadził systematycznie zmianę *ʒ* ⇒ *ʒ* (pisane *w*) wyłącznie w wygłosie sylaby np. *doʒhyj buʒ* || *buʒa*, w innych natomiast językach słowiańskich analogiczne zjawisko zdarza się tylko dialektycznie¹.

Na zakończenie podkreślić należy jeszcze jeden ważny, jak sądzę, moment. Mianowicie, jak z dotychczasowych badań nad dialektologią staropolską, prowadzonych systematycznie głównie przez prof. Taszyckiego², wynika, cechy dialektyczne jak mazurzenie, przejście *ra* ⇒ *re*, *ja* ⇒ *je*, *chw* ⇒ *f*, *tart* ⇒ *tert* itd. pojawiały się na większym lub mniejszym obszarze, niekiedy zostawiając ślady w języku literackim, i zanikały lub ograniczały się do gwar zachowując się w nich szczątkowo z tendencją do zaniku pod wpływem języka kulturalnego. Natomiast walczenie, z gwar wyszedłszy, okazało się tendencją tak żywotną, że wtargnęło do polszczyzny kulturalnej, wypierając w ciągu dwóch ostatnich pokoleń *ʒ* zębowe chyba na stałe.

10. Kontaminacja a derywacja. Z powodu pracy Jana Otrębskiego: *Życie wyrazów w języku polskim*. Poznańskie Two Przyjaciół Nauk. Prace Komisji Filologicznej. T. XII. z. 2. Poznań 1948, stron 153 (247—399).

W pracy swojej autor zajmuje się dociekaniem etymologicznymi na materiale około dwustu siedemdziesięciu haseł wyrazowych. Dociekania te nie tylko zmierzają do znalezienia właściwych — najczęściej wbrew Brücknerowi — etymologii pewnej liczby wyrazów polskich, ale jednocześnie mają być

¹ P. Polański, *Die Labialisation und Palatalisation im Neuslavischen*. Berlin 1898, s. 28—32.

² W. Taszycki, *Z dawnych podziałów dialektycznych języka polskiego*. I. Przejście *ra* ⇒ *re*, II. Przejście *ja* ⇒ *je*. Lwów 1934; Przejście *chw* ⇒ *f* w staropolszczyźnie. Sprawozdania PAU XLVIII (1947), s. 40—5; Dwa rozdziały z historycznej dialektologii polskiej: 1. Przejście połączenia *tart* ⇒ *tert*. 2. Przyrostki *-k*, *-c* i formy podobne, *ibid.* s. 311—6.

ilustracją tezy ogólnometodycznej, że »właściwe etymologizowanie to nie innego jak stwierdzanie kontaminacyjnego charakteru odnośnego wyrazu« (s. 4). Teza ta jest sformułowana we wstępie, w którym autor wspomina wprawdzie o tym, że jego rozważania »oparte są na mocnej podwalinie setek przykładów« (s. 4), ale którego nie można jednak uważać za indukcyjne wysnucie wniosków z materiału. We wstępie tym autor usiłuje formułować swoje założenia, co jest zasadniczo rzeczą bardzo pożądaną. Dobre sformułowanie jakiegoś podstawowego pojęcia już jest pewnym osiągnięciem, które może wpływać w następstwie na sposób ujmowania materiału. Ale ten wpływ może być pozytywny tylko wówczas, jeżeli samo podstawowe pojęcie zostało wyodrębnione, wyjaśnione i zdefiniowane bez zarzutu. W przeciwnym razie powstaje zamęt. Niestety, omawiana praca jest ilustracją takiego właśnie zamętu pojęciowego.

Autor stwierdza, że zjawisko kontaminacji »znane jest już od dawna« i określa je jako polegające »na tym, że dwa wyrazy o znaczeniu bliskim a niekiedy nawet tym samym, wytwarzają trzeci wyraz, zawierający elementy ich obu« (s. 1). Jak gdyby trochę precyzując to sformułowanie, mówi gdzie indziej: »Kontaminacja polega w gruncie rzeczy na tym, że jeden wyraz pozbywa się pewnej części swego składu głoskowego, powiedzmy, pewnego morfemu, wprowadzając na to miejsce odpowiedni morfem innego wyrazu« (s. 249). Przejście od pojęcia »składu głoskowego« do pojęcia morfemu za pośrednictwem nie obowiązującego wyrażenia »powiedzmy« jest czymś dziwnym. Bo jest właśnie rzeczą najważniejszą, czy chodzi o głoski, czy o morfemy.

Procesów ogólnosłowotwórczych nie można sprowadzić do procesów kontaminacji, bo w każdym z tych wypadków chodzi o coś zupełnie innego.

Kontaminacja to — jak określa choćby Karłowicz-Kryński — »zmieszanie dwóch wyrazów w jeden«. Akcent logiczny spoczywa tu na wyrazie »zmieszanie«, bo kontaminacja to przypadkowe skrzyżowanie się ze sobą dwóch wyrazów dokonywające się w sposób taki, który właśnie przez swoją przypadkowość nie może być wzorem i normą dla innych wypadków. Z *szezłaga* i *krześła* powstaje przygodnie *krześląg* (przykład z Karłowicza-Kryńskiego): mamy tu do czynienia z pomieszaniem w obrębie faktów leksykalnych. Realne podobieństwo desygnatów *szezłaga*

i *krzesta* wywołuje spłynięcie ze sobą ich nazw. To jest typowy przykład zjawiska zwanego kontaminacją.

Ktoś mógłby powiedzieć, że procesy słowotwórcze polegają na podobnym mechanizmie skojarzeń: szerzenie się każdego sufiksu jest jego przenoszeniem się z jednych wyrazów na drugie, to znaczy pewną formą krzyżowania się wyrazów ze sobą. Gdyby na przykład było nam wiadomo, że wyraz *złość* ukazał się w języku wcześniej niż *piękność*, to można byłoby powiedzieć, że *piękność* to produkt kontaminacji przymiotnika *piękny* z rzeczownikiem *złość*. Co innego jednak »kontaminacja« przebiegająca według granic morfologicznej podzielności wyrazów, a co innego krzyżowanie się wyrazów oparte na momentach realnoznaczeniowych i bezwładnych, »sennych«, nieobliczalnych skojarzeniach.

Zacieranie różnicy między wypadkami kontaminacji leksykalnej a procesami normalnej derywacji słowotwórczej nie jest zdobyczą naukową, przeciwnie, jest zamazywaniem konturów zagadnień.

Autor to właśnie czyni, gdy pisze: »Kontaminacja była czynnikiem twórczym zawsze, odkąd istnieje język ludzki. Ilekroć człowiek tworzył nowy wyraz, opierał się na materiale już istniejącym, czyli sięgał do niezawodnej kontaminacji.« (s. 3). Jeżeli wszelkie przekształcenie istniejącego materiału językowego jest kontaminacją, to i wszelkie etymologizowanie jest, jak chce autor, wykrywaniem kontaminacji. Ale w takim rozumowaniu punkt wyjścia wymaga poprawki.

Praktyczne niebezpieczeństwo płynące z założenia autora polega na tym, że otwiera ono drogę skrajnej irracjonalności i subiektywizmowi w badaniach etymologicznych. Autor tłumaczy czasownik *kochać* jako powstały z kontaminacji czasowników słów. *kojiti* »hodować« i **nehati* »nie dbać«. Żadnego faktycznego dowodu, który by przemawiał za tym, że tak było istotnie, nie ma. Autor opiera wszystko na prawdopodobieństwie skojarzeń znaczeniowych. Ale z tego stanowiska można by było równie dobrze, albo i lepiej, wywodzić p. *kochać* np. z *koić* i *wzdychać*.

Charakter subiektywny mają twierdzenia autora dość często np. »uważam za rzecz pewną« (s. 29 — *fatałachy*), »mam za rzecz pewną« (s. 20 — *butwieć* i 31 — *głaskać*), »mam za rzecz możliwą traktować wyraz *kapcie* jako przeróbkę wyrazu *łapcie*« (s. 38), »mam za rzecz prawdopodobną, że *łapczywy* to ten, co się łaszczy

na coś» (s. 51), »sądzę, że *maruda* wynikło z przekształcenia wyrazu *z-muda* pod wpływem wyrazów *mar-ny*, *mar-nie*» (...) (s. 54), »uwzględnam za rzecz pewną, że dawna postać wyrazu *mięsień* brzmiała *mięzień*» (s. 58; to nie jest kwestia »uwzględniania« — albo jest na to dowód, albo nie ma), »moim zdaniem w rachubę wchodzi czasownik *na-stroić* (s. 65 — *naraić*), »moim zdaniem *pluta* stanowi przekształcenie wyrazu *słota* pod wpływem *plusk*» (s. 81; jest to etymologiczne przeżycie, ale nie stwierdzony fakt) »nie wątpię ani na chwilę, że czasownik *trzymać* powstał ze skrzyżowania czasownika **trać* i czasownika *imać*» (s. 109; siła przekonania nie jest argumentem).

Nie trafiają do przekonania objaśnienia wyrazów *bajor*, *gruz* (nie jest ściśle, że »poza językiem polskim nie istnieje nigdzie« — s. 33 — bo jest, choć w innym znaczeniu, w rosyjskim), *niczse*, *brechać* (s. 72), *śniady*, *wróńczy*, *zator*, *zdjąć* i *zdumieć się* (osobliwe uwagi o »rozszerzonych przedrostkach«).

W wielu wypadkach materiał nie pozwala na rozstrzygnięcie w tę lub w inną stronę. Autor rozstrzyga na podstawie subiektywnych skojarzeń.

Są i objaśnienia przypadkiem przekonywujące, albo przynajmniej prawdopodobne, np. interpretacja formy *głaskać* jako wyniku kontaminacji form *gładzić* i *łaskać*.

Praca autora wywołałaby większe uznanie, gdyby autor położył przede wszystkim nacisk na uzyskanie możliwej pewności w zakresie każdej proponowanej etymologii a potem wysnuwał wnioski z zaświadczonego materiału. Nie ulega wątpliwości, że kontaminacja jest zjawiskiem częstym i dokładne opracowanie materiału rzeczowego byłoby zasługą. Autor wysunął na czoło zagadnienia ogólne i wywołał wrażenie, że na tych kwestiach ogólnych zależy mu najwięcej, a nawet, że materiał szczegółowy ma wartość głównie jako ilustrujący tezy ogólne. Tymczasem w zakresie tych tez są nieporozumienia a szczegóły faktyczne nie są często dość wymowne. O tym, że zagadnienia metodologiczno-semantyczne nie należą do mocnych stron pracy autora świadczyć może dodatkowo fakt, że wyrazy *nałożnictwo* i *małżeństwo* traktuje autor jako mające znaczenia przeciwstawne (s. 65; jako »niemoralne« — »moralne«? ale to nie należy do semantyki).

W. Doroszewski.

Spis rzeczy — Table des matières

	Str
W. Doroszewski: Le VI Congrès International des Linguistes. Paris, 19–24 VII 1948	3
Z. Klemensiewicz: Lokalizacja podmiotu i orzeczenia w zdaniach izolowanych	8
J. Kuryłowicz: Le problème du classement des cas	20
T. Milewski: Derywacja fonologiczna	43
A. Mirowicz: Z zagadnień struktury zdania	57
J. Safarewicz: Sur la fonction prédicative du verbe personnel . .	71
J. Kuryłowicz: Proposition et verbe	76
Z. Stieber: O zaburzeniach równowagi fonologicznej	79
P. Zwoliński: Przejęcie $t \Rightarrow \eta$ w języku polskim	81
W. Doroszewski: Kontaminacja a derywacja. Z powodu pracy Jana Otrębskiego: <i>Życie wyrazów w języku polskim</i>	96

Spis rozpraw, artykułów i streszczeń

pomieszczonych w Biuletynie P. T. J. VIII.

	Str
Z. Rysiewicz: Andrzej Gawroński et les travaux linguistiques au cours des vingt dernières années	3
J. Safarewicz: Krytyka metody ilościowej stosowanej w ocenie pokrewieństwa językowego	30
Résumé français: Critique de la méthode dite quantitative de l'appréciation de la parenté des langues	39
A. Obrębska-Jabłońska: Secondary voicing of consonants in the Pekinese dialect	41
Z. Stieber: Dwa problemy z polskiej fonologii:	
I. Fonologiczna funkcja samogłosek nosowych	56
II. Fonologiczne sposoby oznaczenia granicy słowa i morfemu w dzisiejszej polszczyźnie kulturalnej	65
J. Kuryłowicz: Contribution à la théorie de la syllabe	80
R. Stopa: Struktura tworów językowych	114
Z. Stieber: O sprecyzowanie pojęcia stylu	118
K. Nitsch: Co to jest dialektologia historyczna?	119
S. Rospond: Funkcja syntaktyczna wskaźników zespolenia z perspektywy historycznej	122
S. Urbanczyk: Kilka spraw dotyczących pochodzenia polskiego języka literackiego	124
H. Koneczna: Z obserwacji syntaktycznych nad gwarą łowicką	126
S. Hrabec: »Kresowość« w języku poetów czerwonoruskich . . .	127
A. Kleczkowski: Słowiańskie wpływy językowe w Szlezewiku i Holsztynie	130
A. Mirowicz: O partykułach, ich zakresie i funkcji	134

Société Polonaise de Linguistique.

L'organe de la Société est le **Bulletin**. Il paraît en fascicules libres. Les articles peuvent être rédigés en polonais, anglais, français ou russe et doivent être dactylographiés ou très lisiblement écrits.

Comité directeur du **Bulletin**:

Witold Doroszewski, professeur de la langue polonaise à l'Université de Varsovie; Jerzy Kuryłowicz, professeur de linguistique générale à l'Université de Cracovie; Kazimierz Nitsch, professeur de philologie slave à l'Université de Cracovie; Stanisław Wędkiewicz, professeur de philologie romane à l'Université de Varsovie.

Prière d'adresser tout ce qui concerne la Rédaction (articles, comptes rendus, livres, revues, etc.) Cracovie, rue Gołębia 20, III.

Les membres de la Société reçoivent le **Bulletin** contre versement d'une cotisation annuelle. Les personnes et les établissements ne faisant pas partie de la Société peuvent se procurer le **Bulletin** en s'adressant à la Librairie Gebethner et Wolff Kraków, Warszawa, Łódź, Poznań.

Bulletin de la Société Polonaise de Linguistique:

Fasc. 1 ^{er} , 1927, 87 pages	250 zlotys
» 2 ^d , 1929, 148 »	450 »
» 3 ^e , 1931, 118 »	350 »
» 4 ^e , 1934, 73 »	200 »
» 5 ^e , 1936, 70 »	200 »
» 6 ^e , 1937, 64 »	200 »
» 7 ^e , 1938, 86 »	250 »
» 8 ^a , 1948, 151 »	450 »
» 9 ^e , 1949, 100 »	300 »